



**Université de Montréal**

**La France – la race – les colonies : une analyse historiographique en trois temps**

**par Maxime Foucher**

**Département d'histoire  
Faculté des arts et sciences**

Mémoire présenté à la Faculté des arts et sciences en vue de  
l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.) en histoire  
option enseignement au collégial

Août 2014

© Maxime Foucher, 2014

**Université de Montréal**

**Faculté des arts et sciences**

**Ce mémoire intitulé :  
La France – la race – les colonies : une analyse historiographique en trois temps**

**Présenté par Maxime Foucher**

**A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :**

**Thomas Wien  
Président-rapporteur**

**Susan Dalton  
Directrice de recherche**

**François Furstenberg  
Membre du jury**

## **RÉSUMÉ**

Ce mémoire a pour objectif d'analyser et de répertorier les productions historiographiques sur la race et le racisme dans l'Atlantique français au XVIII<sup>e</sup> siècle. À travers nos lectures, nous avons pu constater que l'historiographie sur les colonies françaises, de plus en plus abondante, et l'approche privilégiant l'espace atlantique ont pris beaucoup d'importance depuis les vingt dernières années et cela a grandement influencé notre choix de diviser les productions historiographiques en trois catégories qui seront les trois chapitres de ce mémoire. Dans un premier temps, nous traiterons des travaux portant plus spécifiquement sur la race et le racisme où nous présenterons le débat quant à l'origine temporelle du racisme. Par la suite, nous présenterons certains travaux en histoire de l'esclavage dans l'Atlantique français qui relient le développement de l'esclavage et celui de la pensée raciale. Finalement, nous aborderons la question du racisme dans la métropole française au XVIII<sup>e</sup> siècle en analysant les études qui ont été faites sur les questions des minorités noires et juives en France ainsi que les études sur la question coloniale à l'heure de la Révolution française. Par ailleurs, nous allons aussi présenter le désaccord qu'il y a entre les historiens quant à l'authenticité de la croyance des philosophes des Lumières en leur idéologie prônant la tolérance. Avec les nouvelles productions en histoire atlantique, il est évident que la conception de la race en France est le résultat d'une multitude de facteurs : culturels, scientifiques, économiques et politiques.

### **Mots-clés :**

Race, Racisme, Empire français, Esclavage, Traite des Noirs, Noirs, Lumières, Colonie, Historiographie, XVIII<sup>e</sup> siècle.

## **ABSTRACT**

This thesis aims to analyse and categorize the historiography on race and racism in the French Atlantic in the eighteenth century. The increasing weight of historical productions on the colonies and especially on the French Atlantic in the past 20 years is clear and influenced our decision to divide the historiography into three categories corresponding to the three chapters of this thesis. First, we will discuss the work relating more specifically to race and racism and present the debate concerning the period in which racism first arose. Second, we will present historical works on the intersection of slavery and race in the French Atlantic. Finally, we will address the issue of racism in the French metropolis in the eighteenth century by analyzing studies concerning Black and Jewish minorities in France, on political debates during the French Revolution and on race in Enlightenment thought. Taken together, these studies show that ideas about race in France were the result of a multitude of factors, from scientific and intellectual to economic and political.

### **Keywords:**

Race, Racism, French Empire, Slavery, Slave trade, Black, Enlightenment, Colony, Historiography, Eighteenth century.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	1
<b>Chapitre 1 Du terme « race » au racisme : une évolution idéologique</b> .....	4
1.1 Plusieurs définitions du mot « race » .....	5
A. La « race » aux XV <sup>e</sup> et XVII <sup>e</sup> siècles .....	6
a. Le terme « race » associé à la lignée.....	6
b. Une nouvelle conception de la race .....	11
B. Le terme « race » au XVIII <sup>e</sup> siècle .....	14
a. Les récits de voyage.....	15
b. Les sciences naturelles.....	16
1.2 Le racisme .....	20
A. Quelques définitions du racisme.....	20
B. Le débat sur l'origine du racisme .....	25
a. L'aspect temporel.....	25
b. La montée du racisme.....	27
1.3 Conclusion.....	29
<b>Chapitre 2 La traite et l'esclavage des Noirs</b> .....	31
2.1 Les causes associées au développement de la traite négrière.....	31
A. Un besoin de main-d'œuvre .....	32
B. Une nécessité pour les intérêts économiques.....	34
C. Le cas particulier du Canada.....	36
2.2 Le fonctionnement de l'esclavage .....	39
A. Le transport des esclaves d'Afrique aux colonies .....	39
B. Le quotidien des esclaves .....	44
a. Le quotidien des esclaves à la campagne, l'exemple des Antilles.....	45
b. Le quotidien des esclaves en ville, l'exemple de l'Amérique du Nord ...	49
c. La justice royale .....	51
C. Les formes de résistance à l'esclavage .....	61
D. Les Noirs libres et les mulâtres.....	67
2.3 Conclusion.....	71

<b>Chapitre 3 Durant ce temps-là, en France métropolitaine .....</b>	<b>72</b>
3.1 La tolérance et les minorités dans la pensée des Lumières .....	73
3.2 Le mouvement abolitionniste français .....	84
3.3 Le statut des résidents noirs en France .....	86
3.4 La question coloniale au moment de la Révolution française .....	91
3.5 Conclusion.....	96
 <b>Conclusion .....</b>	 <b>99</b>
 <b>Bibliographie.....</b>	 <b>103</b>

## INTRODUCTION

L'essor de l'histoire atlantique au cours des dernières années a favorisé le renouvellement des études sur la race et le racisme en Occident, permettant notamment de lier ces phénomènes à la formation des empires coloniaux. Compte tenu de ce développement de la recherche, nous avons décidé, dans le cadre de ce mémoire, d'identifier les approches historiographiques utilisées par les chercheurs qui ont étudié la construction du concept de race et le racisme dans l'espace français au XVIII<sup>e</sup> siècle, tels que Pierre H. Boulle, Arlette Jouanna ou André Devyver. Certains, comme Christian Delacampagne, pensent que le racisme est une idéologie qui a toujours existé, et ce, depuis l'Antiquité grecque. D'autres sont plutôt d'avis que le racisme est un phénomène contemporain qui apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ce que pense, par exemple, Pierre van den Berghe. Toutefois, certains historiens ne sont pas satisfaits de ces deux analyses et proposent une troisième interprétation de l'émergence du racisme. Cette dernière considère qu'il s'agit d'un phénomène qui se développe parallèlement à « l'économie-monde moderne », c'est-à-dire du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le cas de la France. C'est ce que propose Boulle. Jouanna et Devyver remontent cependant en amont en étudiant la conception de la race au sein de la noblesse avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'évolution du concept de race sera donc le thème principal du premier chapitre de ce mémoire.

D'autres chercheurs ont plutôt décidé d'analyser la traite des Noirs dans l'espace atlantique et l'esclavage dans les colonies françaises d'Amérique. L'histoire atlantique, notamment du côté de l'historiographie anglo-saxonne où elle est plus développée, a encouragé l'étude de la race et du racisme grâce aux nombreuses recherches consacrées à l'esclavage. En ce qui concerne la traite des Noirs, nous verrons que les historiens analysent souvent ce commerce à partir d'un cadre plus large, celui du commerce triangulaire. C'est entre autres ce que font Boulle, Isabelle Vissière et Jean-Louis Vissière. La traite peut aussi être étudiée en fonction des besoins qu'avaient les colonies et les goûts des habitants de la métropole. À propos du fonctionnement de l'esclavage dans les colonies de l'Empire français, nous présenterons les principaux thèmes traités par les historiens s'intéressant à cette pratique. Entre autres, la restitution du quotidien des esclaves aux Antilles et dans les colonies françaises d'Amérique du Nord permet de démontrer les ressemblances et les différences qu'il y avait entre les colonies esclavagistes, dans lesquelles le nombre d'esclaves par rapport aux colons



blancs constituait un facteur important. La justice est un autre des thèmes que les historiens ont souvent étudiés. D'ailleurs, Pierre Pluchon diffère des autres historiens étudiés dans ce mémoire, car celui-ci présente la discrimination vécue par les esclaves antillais qui devaient faire face à la justice. Pour sa part, l'historien Marcel Trudel explique que les esclaves en Nouvelle-France faisaient face à moins de discrimination que leurs homologues antillais lorsqu'ils étaient traduits en justice. D'autres historiens, comme c'est le cas de Carolyn E. Fick et de Cécile Vidal, ont plutôt choisi d'étudier les formes de résistance utilisées par les esclaves pour s'opposer à leur condition servile. Fick associe ces moyens de résistance à des actes politiques, isolés ou collectifs, tandis que Vidal les voit plutôt comme des actes justifiés par le désir d'améliorer leur quotidien. Certains historiens ont quant à eux décidé de mettre l'accent sur le statut des Noirs libres et des métis pour comprendre la place qu'ils occupaient au sein d'une société basée sur l'esclavagisme et où la couleur de la peau dictait les relations entre les hommes. Le second chapitre analysera donc les études historiographiques publiées durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle portant sur la traite et l'esclavage au sein de l'espace français.

Dans le troisième chapitre de ce mémoire, nous présenterons comment les historiens ont étudié le racisme en France durant le Siècle des Lumières. Il sera tout d'abord question d'études sur les penseurs des Lumières qui analysent les réactions, ou l'absence de réactions, quant à l'esclavage qui se déroule au même moment dans les colonies françaises. Pour Louis Sala-Molins et Pierre Pluchon, ces philosophes étaient, d'une certaine manière, indifférents au sort des esclaves, tandis que d'autres chercheurs tels que Yves Bénéot soutiennent que les philosophes croyaient l'esclavage nécessaire au développement économique de l'empire. Les travaux de Pluchon, Boule et Sue Peabody ont cette particularité d'étudier le statut des résidents noirs en France pour déterminer la place qu'ils avaient au sein de l'hexagone. Bénéot et Sala-Molins se concentrent davantage sur les penseurs alors que Pluchon, Boule et Peabody analysent plutôt la législation entourant les Noirs en France et leur intégration au sein des villes. Finalement, d'autres historiens ont choisi de se concentrer sur le problème colonial au moment de la Révolution française, notamment sur les débats au sein de l'Assemblée pour déterminer si l'esclavage allait perdurer dans les colonies antillaises alors que ces colonies étaient de véritables poudrières. En France, l'opinion était partagée entre les partisans de l'esclavage et les abolitionnistes.

Avec ce mémoire, nous nous proposons de faire une analyse critique des approches historiographiques empruntées par les historiens qui ont étudié la race, le racisme et l'esclavage dans le contexte transatlantique reliant la France à ses colonies entre la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce mémoire doit donc être considéré comme un travail d'exploration historiographique et de prospection. Les études analysées ont été sélectionnées en fonction de différents critères. D'abord, l'augmentation importante des travaux historiques sur la race, le racisme et l'esclavage à la fin du XX<sup>e</sup> siècle fait en sorte que la majorité des études choisies ont été publiées après la Seconde Guerre mondiale, excepté celle de C.L.R. James (1938), considérée en raison de son influence sur l'historiographie. De plus, les ouvrages sélectionnés – articles, livres ou thèses – ont tous été choisis en raison de leur pertinence au moment de leur publication ainsi que de leur pertinence actuelle, mesurée à l'aide des références importantes faites à ces ouvrages dans les études que nous avons consultées<sup>1</sup>. Par ailleurs, nous avons essayé d'élargir nos horizons en analysant des études provenant de différentes branches de la discipline historique en plus de faire appel à des études produites par des anthropologues. De cette manière, nous avons couvert un large spectre d'études publiées depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Nous croyons que toutes les études que nous avons analysées sont primordiales pour l'étude de notre sujet et qu'elles représentent bien l'avancement de la recherche sur la race, le racisme et l'esclavage.

---

<sup>1</sup> C'est l'article de Pierre H. Boulle, « La construction du concept de « race » dans la France d'ancien régime » (2002) qui est à l'origine de ce mémoire. C'est pourquoi l'œuvre de cet historien est très présente. Celle-ci a constitué notre point de référence pour nous introduire aux études de la race, du racisme et de l'esclavage.

## CHAPITRE 1

### *Du terme « race » au racisme : une évolution idéologique*

Le mot « race » est chargé de sens et, lorsqu'il est entendu, ne laisse pas indifférent. S'il a un tel impact sur les historiens contemporains, c'est parce qu'il fait référence à des événements bouleversants de notre histoire dont nous avons été témoins<sup>1</sup>. De fait, le mot lui-même sous-entend des préjugés raciaux et cela nous amène à l'utiliser avec réticence. Ce n'est pas sans raison, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, que « [...] le concept de race s'est brusquement déprécié<sup>2</sup>. » L'idéologie raciale est au centre de la pensée d'Hitler et elle mène à la Shoah, l'un des plus grands traumatismes qu'ait connus le monde au XX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. C'est ce qui amènera l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) à opter, dans les années d'après-guerre, pour l'utilisation de l'expression « groupes ethniques » plutôt que « races », car elle affirmait qu'une mauvaise utilisation de ce mot avait été faite étant donné qu'on lui associait des caractéristiques héréditaires hiérarchisées alors que cela ne se basait sur aucun fondement scientifique<sup>4</sup>. La France a d'ailleurs fait un geste symbolique, en mai 2013, en abolissant le terme « race » de sa législation<sup>5</sup>.

Le présent chapitre portera sur l'évolution du mot « race » depuis son introduction dans la langue française au XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La notion de race était très

---

<sup>1</sup> Pensons par exemple au génocide rwandais de 1994 qui mena au massacre de nombreux Tutsis par les Hutus. Cette année, une commémoration a eu lieu pour rappeler les vingt ans du génocide. Stéphanie Aglietti et Peter Martell, « Vingt ans après le génocide, le Rwanda se souvient », *La Presse* [En ligne], <http://www.lapresse.ca/international/afrique/201404/07/01-4755089-vingt-ans-apres-le-genocide-le-rwanda-se-souvient.php> (Page consultée le 25 avril 2014)

<sup>2</sup> Daniel de Coppet, « Race », *Encyclopædia Universalis* [En ligne], <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/race/> (Page consultée le 12 mars 2014)

<sup>3</sup> Il y aurait eu entre six et huit millions de Juifs tués lors de la Shoah. Philippe Burin, « Shoah », *Encyclopædia Universalis* [En ligne], <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/shoah/> (Page consultée le 25 avril 2014)

<sup>4</sup> Coppet, « Race »; Grégory Rozières, « Le mot "race" supprimé de la législation par l'Assemblée nationale », *Le Huffington Post* [En ligne], [http://www.huffingtonpost.fr/2013/05/16/mot-race-supprime-legislation-histoire-francaise\\_n\\_3287885.html](http://www.huffingtonpost.fr/2013/05/16/mot-race-supprime-legislation-histoire-francaise_n_3287885.html) (Page consultée le 23 avril 2014). Selon UNESCO, il n'y a qu'une seule race : l'*homo sapiens*, qui comprend tous les êtres humains.

<sup>5</sup> L'amendement qu'a fait la France au premier article de la Constitution pour affirmer que « la République combat le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie. [Et qu'] Elle ne reconnaît pas l'existence d'aucune prétendue race » est un geste symbolique pour rappeler et, en quelque sorte, s'excuser du rôle joué par la France dans le génocide des Juifs sous le régime de Vichy. Rozières, « Le mot "race" supprimé ... » ; Coppet, « Race ».

importante en Occident à l'époque moderne, tout comme au XX<sup>e</sup> siècle et encore aujourd'hui<sup>6</sup>. Ce chapitre sera structuré autour de deux concepts : celui de la race et celui du racisme. Nous allons retracer l'évolution du mot « race » du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, puis plus spécifiquement au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la première partie du chapitre. Le racisme, quant à lui, sera abordé dans la seconde partie du chapitre en présentant plusieurs définitions du terme pour ensuite traiter du débat, présent en sciences humaines, sur l'origine du racisme. Nous aborderons tout d'abord les éléments concernant l'aspect temporel, c'est-à-dire à partir de quel moment dans l'histoire le racisme émerge et, par la suite, nous analyserons les facteurs qui favorisèrent la montée du racisme.

### 1.1 Plusieurs définitions du mot « race »

« Race » est un terme polysémique, c'est-à-dire que c'est un mot ayant plusieurs acceptions, plusieurs sens. Dans les dictionnaires grands publics comme *Le Petit Robert* et *Le Petit Larousse illustré*, « race » a au moins trois acceptions. Le mot peut être utilisé pour faire référence à l'espèce humaine et à sa subdivision en fonction de critères apparents comme la couleur de la peau (des Jaunes, des Blancs et des Noirs), mais il peut également être utilisé lorsqu'il est question d'une espèce animale afin d'en présenter ses subdivisions (les différentes races canines ou les différentes races félines par exemple). Finalement, le terme « race » peut être employé pour définir une famille ou une lignée<sup>7</sup>.

Voyons maintenant comment « race » est entré en utilisation en France et de quelles manières le mot a évolué au fil du temps.

---

<sup>6</sup> Ce mémoire se concentre exclusivement sur le concept de race au sein de l'Empire français, même s'il peut être étudié sous d'autres angles, comme selon les aires géographiques (le système de castes en Inde par exemple).

<sup>7</sup> « Race », Dictionnaire *Le Petit Robert* [Cédérom], 2014; Isabelle Jeuge-Maynard, dir., « Race », *Le Petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 2007, p. 890.

### ***A. Le terme « race » aux XV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles***

Cette première section retracera l'origine du mot race, du XV<sup>e</sup> siècle au XVII<sup>e</sup> siècle. D'abord utilisé pour désigner la lignée, le terme race servira initialement à qualifier les animaux de reproduction. Son usage s'étendra par la suite à la royauté pour être ensuite convoité par la noblesse, qui défendra jalousement son titre de race, acquis grâce à sa lignée pure, afin de la distinguer des nouveaux nobles. Le XVI<sup>e</sup> siècle, quant à lui, sera marqué par de nouvelles idées affirmant que la race ne peut être associée seulement aux antécédents familiaux, mais qu'elle peut, et doit, se mériter par la vertu et l'éducation. Cela mènera le XVIII<sup>e</sup> siècle à une nouvelle conception de la race, basée en grande partie sur des traits observables, comme la couleur de la peau. Une connotation péjorative commencera à être associée à ce terme.

#### ***a. Le terme « race » associé à la lignée***

Le terme « race » serait entré en usage, en France, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Le terme français tirerait son origine du mot italien « *razza* » qui signifie « famille », « souche » et « espèce »<sup>9</sup>. « Race » est utilisé, dans un premier temps, pour exprimer les qualités recherchées chez les animaux utilisés pour la chasse et la guerre. Autrement dit, le mot « race » servait, à l'origine, à identifier les traits particuliers que l'on voulait reproduire chez les animaux. Ces qualités étaient transmissibles grâce à leur caractère héréditaire. Par exemple, il pouvait s'agir, dans le cas d'un cheval de guerre, de caractéristiques telles qu'une grande force physique, une facilité au dressage, de grandes dimensions, etc.

Toutefois, le terme « race » a rapidement été repris au XVI<sup>e</sup> siècle afin d'être appliqué aux êtres humains dans le but d'identifier des qualités qui étaient, selon les gens de l'époque, transmises de façon héréditaire. C'est ainsi qu'on en vint à attribuer le terme au roi et à ses prédécesseurs, car ils partageaient entre eux les attributs et qualités liés à la monarchie. Chaque

---

<sup>8</sup> « *Race* », *Le Petit Robert*; Arlette Jouanna, *L'idée de race en France au XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup>*, Montpellier, Université Paul Véry : Ministère des Universités, 1981 [1976], tome 2, p. 723; Pierre H. Boulle, « Finalement, une triple origine », *Race et esclavage dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Perrin, 2007, p. 63.

<sup>9</sup> « *Race* », *Le Petit Robert*.

dynastie de rois constituait une race différente. Les Capétiens, par exemple, étaient des rois de la troisième race parce que leur dynastie suivait celles des Mérovingiens et des Carolingiens<sup>10</sup>.

Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le mot « race » s'étend vers la noblesse et commence à être utilisé pour désigner une plus grande quantité d'individus qui n'appartiennent pas à la royauté. En effet, « race » était désormais utilisé pour identifier la « noblesse de race », c'est-à-dire les nobles provenant des vieilles familles de la noblesse. Cela permettait de les distinguer des nouveaux nobles (ceux ayant été récemment anoblis et qui n'ont pas de lignée appartenant à la noblesse)<sup>11</sup> et des gens du commun<sup>12</sup>. Évidemment, ces deux derniers ne pouvant être qualifiés de races.

C'est à partir de ce moment que le terme « race » remplacera des termes tels que « famille », « maison », « parenté », « ancêtre » et « lignée »<sup>13</sup>. On commence alors à associer à la noblesse et aux gentilshommes qui la composent des traits héréditaires (la gentillesse, la bravoure, la vaillance et la générosité) qui les distinguent des simples nobles<sup>14</sup>. Autrement dit, dès l'application du mot « race » aux êtres humains, le mot est porteur d'un sens important, car il mettait de l'avant certaines qualités transmissibles par la naissance que les nobles fraîchement anoblis n'avaient pas<sup>15</sup>.

---

<sup>10</sup> Boulle, « Finalement, une triple origine », p.63.

<sup>11</sup> Nous faisons ainsi référence aux transformations que connaît la noblesse au XVI<sup>e</sup> siècle qui mènent à l'intégration d'éléments de la bourgeoisie à la noblesse déjà existante. Grâce à l'achat d'offices anoblissants ou de lettres de noblesse, nombreux seront les bourgeois à obtenir le statut de noble. D'où la distinction entre la « noblesse de race » et les nobles de fraîche date. Jean Meyer, « Noblesse », *Encyclopaedia Universalis* [En ligne] <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/noblesse/> (Page consultée le 28 avril 2014).

<sup>12</sup> Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 63. Comme l'explique Jouanna, « la naissance dans une race, ou lignée, donne à un individu une nature spécifique, commune à tous les membres de la même famille. La distance qui sépare un lignage noble, marqué par une qualité héréditaire, d'un groupe de roturiers, [...] peut ainsi être comparée à celle qui existe entre deux espèces naturelles. (Jouanna, *L'idée de race en France...*, tome 2, p. 726.) »

<sup>13</sup> Jouanna, *L'idée de race en France...*, tome 2, p. 723-725. Au sein d'une lignée, « race » pouvait aussi bien désigner l'ascendance ou l'extraction d'un individu que sa descendance. Par exemple, un père parlant de son fils pouvait dire : « La race qui suivra ».

<sup>14</sup> Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 63. Comme l'explique Pierre H. Boulle, le mot « race » porte déjà, dans cette utilisation, une connotation péjorative parce que, à une époque où la noblesse subit une pression de plus en plus importante de la part des nouveaux nobles, « "race" fait la distinction entre ceux qui sont bien nés et ceux qui ne le sont pas (*Ibid.*). »

<sup>15</sup> L'inégalité naturelle entre l'ancienne noblesse, la nouvelle noblesse et les roturiers est associée à la notion d'hérédité des qualités de la noblesse qui mène à la continuité des races. « Les qualités transmises par le sang sont d'abord des qualités familiales, des qualités de races, en ce sens qu'elles donnent à chaque

Dans *Le sang épuré, les préjugés de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime (1560-1720)*<sup>16</sup>, l'auteur, André Devyver, s'intéresse à la question de la race chez la noblesse en retraçant les débuts du racisme chez les nobles qui cherchent à défendre leur statut et leurs privilèges qui sont en péril face à la montée de la bourgeoisie. À travers sa recherche, Devyver met de l'avant deux idées. Dans un premier temps, l'auteur souligne les origines germaniques de la noblesse de race, qui l'opposent à la noblesse de robe (les nouveaux nobles) et aux roturiers qui auraient tous les deux des origines gallo-romaines, pour expliquer sa supériorité. Ainsi, Devyver propose que la noblesse de race, les véritables gentilshommes, se considérât comme une race. La seconde idée émise par Devyver est liée à la pureté du sang. La noblesse de race avait le sang pur et devait, par tous les moyens, conserver cette pureté. Pour ce faire, elle devait, entre autres, éviter les mésalliances avec la bourgeoisie. Autrement dit, la noblesse a dû faire front commun pour s'opposer d'une part aux anoblissements et, d'autre part, au mélange des races<sup>17</sup>.

Arlette Jouanna, dans son ouvrage considérable *L'idée de race en France au XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup>* (1976)<sup>18</sup>, explique, pour sa part, que l'idée de race avait une place fondamentale au sein de la société au XVI<sup>e</sup> siècle. « Par *idée de race*, nous entendons l'idée, si

---

lignée [race] une personnalité qui lui est propre et qui se perpétue de génération en génération. (Jouanna, *L'idée de race en France ...*, op. cit., tome 1, p. 71.) »

<sup>16</sup> André Devyver, *Le sang épuré, les préjugés de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime (1560-1720)*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973, 608 pages.

<sup>17</sup> Paul Mengal, « Éloge de la bâtardise », *Mots*, No. 33, décembre 1992, p. 37-38. La théorie de Devyver fut fortement contestée à mesure que de nouvelles recherches sur la question de la race en France étaient publiées après la parution de son ouvrage. Si *Le sang épuré* a été, à un certain moment, considéré comme l'ouvrage de référence en ce qui a trait à la race nobiliaire, il en va autrement maintenant. En effet, les historiens modernistes critiquent l'abus d'anachronismes qu'a fait Devyver. Parmi ces abus, notons entre autres l'utilisation des conceptions raciales des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles pour expliquer la notion de race chez les théoriciens des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et l'importance accordée par la noblesse à la pureté du sang qui fait craindre la décadence du sang noble comme cela l'a été avec le sang germanique sous l'ère hitlérienne. Diego Venturino, « Race et histoire. Le paradigme nobiliaire de la distinction sociale au début du XVIII<sup>e</sup> siècle », p. 25 dans : Sarga Moussa (dir.), *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2003, 455 pages.

<sup>18</sup> Dans cet ouvrage, Jouanna utilise différentes sources (des traités sur la société, des discours, des mémoires, des lettres, des livres philosophiques, etc.) pour présenter en quoi consistait l'idée de race aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en France. Présenté comme thèse de doctorat en 1975, l'ouvrage permet d'en apprendre davantage sur la notion de bonne ou de mauvaise naissance dans la France d'Ancien Régime. Par ailleurs, l'auteur nous en apprend plus sur l'idée d'hérédité des qualités chez la noblesse et sur l'importance des vertus nobles. Plus précisément, cet ouvrage présente d'abord les éléments fondamentaux de l'idée de race pour ensuite s'intéresser aux représentations du monde associées à l'idée de race. Elle termine son étude en faisant l'histoire de l'idée de race. Autrement dit, il s'agit d'un ouvrage incontournable à quiconque s'intéresse à la notion de la race en France.

répandue alors, selon laquelle les qualités qui classent un individu dans la société sont transmises héréditairement, par le sang : les enfants des nobles ayant une capacité innée à remplir des fonctions élevées, et les enfants des roturiers, doués d'aptitudes différentes, mais de moindre dignité, étant rejetés par leur naissance dans une position subalterne<sup>19</sup>. » Dans ce sens, le mot « race » signifie la lignée. Selon une telle définition, le mot « race » implique, grâce à l'hérédité des qualités, la supériorité constante des classes supérieures. Il implique donc, naturellement, « [...] l'infériorité innée des groupes sociaux inférieurs<sup>20</sup>. » Ainsi, « l'idée de race » se décomposerait en quatre affirmations pour Jouanna : « 1° Les hommes naissent naturellement inégaux. 2° Cette inégalité est définitive, quel que soit l'effort humain ou collectif pour l'effacer, et bien qu'une mauvaise nature puisse être partiellement améliorée par l'éducation et l'exercice. 3° Cette inégalité innée est héréditaire. 4° L'ordre social est le reflet de la hiérarchie naturelle des hommes définie par les trois points précédents<sup>21</sup>. »

Même si Jouanna soutient que les qualités des nobles étaient fixes, elle affirme que les théoriciens du XVI<sup>e</sup> siècle accordent une grande importance à la combinaison de l'éducation, de la nature et de l'exercice pour devenir vertueux. Ainsi, une mauvaise éducation corromprait le plus vertueux des hommes<sup>22</sup>. Autrement dit, la descendance permettait le maintien de la race, mais pas nécessairement de toutes les qualités inhérentes à ladite race : il y avait tout un processus pour maintenir le statut de noble. Boulle, comme Jouanna, a noté dans ses recherches que les théoriciens nobles du XVI<sup>e</sup> siècle, contrairement aux théoriciens de la race aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ne pensaient pas que les qualités associées à la noblesse étaient fixées ou inaltérables<sup>23</sup>. Par contre, les défauts d'une nature imparfaite (c'est-à-dire un homme n'étant pas noble de par sa naissance) ne pouvaient pas être effacés<sup>24</sup>. Les penseurs de l'époque, comme Florentin Thierrat de Lochepierre, le comte Henri de Boulainvilliers ou encore Jacques Sadolet, évêque de Carpentras, partageaient l'idée de qualités non fixées chez les nobles et pensaient que la noblesse pouvait dégénérer, s'ils n'étaient pas vertueux, mais aussi s'il y avait trop de mésalliances, c'est-à-dire des mariages entre des personnes appartenant à des groupes

---

<sup>19</sup> Jouanna, *L'idée de race en France...*, tome 1, p. 11.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>23</sup> Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 64.

<sup>24</sup> Jouanna, *L'idée de race en France...*, tome 1, p. 51.



sociaux différents<sup>25</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, certains théoriciens de la noblesse tels que le comte Henri de Boulainvilliers nuancent l'idée et l'étendent aux nouveaux nobles en affirmant qu'ils pouvaient adhérer pleinement au statut de noble après trois ou quatre générations<sup>26</sup>, car il n'y avait pas que les caractères héréditaires qui faisaient d'un noble un gentilhomme. Il y avait toute une éducation familiale qui, couplée à un héritage naturel, permettait d'acquérir des qualités nobles. Ainsi, naître au sein d'une famille de la noblesse ne suffisait plus au maintien de la race : une éducation devait également être faite. « La race au XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> demeurait donc étroitement liée à la lignée et n'avait aucune des connotations génétiques de sa contrepartie contemporaine<sup>27</sup> » qui fait appel, notamment, aux critères physiques pour déterminer une hiérarchie des races<sup>28</sup>.

Les travaux de Devyver et Jouanna, deux chercheurs contemporains qui s'intéressent à l'analyse d'une idéologie, démontrent clairement comment les approches peuvent être différentes pour étudier un sujet. Si, chez Devyver, il est plutôt question de la pureté du sang et d'un mythe où la noblesse descendrait des conquérants germaniques, il en va autrement chez Jouanna qui présente plutôt l'idée de race en fonction de sa place dans la société en insistant sur l'importance de la vertu chez la noblesse. Comme Devyver, Jouanna va aborder l'idée de l'origine germanique des Francs pour expliquer chez certains nobles l'organisation sociale, mais Jouanna n'en fera toutefois pas un thème central dans son étude.

Outre le fait que « race » est utilisé comme synonyme de « lignée » ou de « famille », le mot peut aussi faire référence à un groupe situé au-delà de la famille et qui comprend un nombre beaucoup plus élevé d'individus puisque, dès les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le terme est également utilisé dans un sens plus global pour faire référence à une nation ou à un peuple

---

<sup>25</sup> Coppet, « Race ». Concernant la dégénération de la noblesse, voir Jouanna, *L'idée de race en France...*, tome 1, p. 51-70 et Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 64.

<sup>26</sup> Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 66.

<sup>27</sup> Pierre H. Boulle, « La construction du concept de race dans la France d'ancien régime », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 89, n° 336-337, 2002, p. 159.

<sup>28</sup> C'est-à-dire que toutes les études scientifiques qui émergent à partir des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles comme la craniologie (l'étude du crâne humain) et qui cherchent à classer les groupes humains en une hiérarchie des races (en prenant soin de toujours placer la race blanche au sommet) n'auraient eu aucun sens pour les théoriciens de la noblesse des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles qui étudiaient le concept de race en fonction de la lignée et des inégalités naturelles liées aux caractéristiques héréditaires associées à la noblesse.

d'une origine commune<sup>29</sup>. Parce que le mot « race » a été associé à plusieurs définitions depuis son entrée dans la langue française, l'historienne Bronwen Douglas utilise l'expression *slippery word*<sup>30</sup> – littéralement « mot glissant » – pour faire référence aux multiples utilisations qui ont été faites de « race ».

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la théorie sur la race noble est encore très présente et, d'ailleurs, le comte Henri de Boulainvilliers en est le théoricien principal durant le début de ce siècle. Toutefois, et contrairement à ce que certains pensent<sup>31</sup>, Boulle ne voit pas celui-ci comme étant l'un des pères du concept de racisme puisque Boulainvilliers continue de considérer l'éducation et la nourriture comme deux facteurs importants dans la quête de caractéristiques nobles<sup>32</sup>. La noblesse ne se voyait pas au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme c'était le cas aux siècles précédents, unifiée : en dehors du cadre de la lignée, de la famille, il n'y a pas d'unité<sup>33</sup>. Comme l'explique clairement l'historien Diego Venturino :

Être de bonne race signifie appartenir à une bonne famille et nullement appartenir à un groupe ethnique ou racial au sens moderne du terme. C'est l'ensemble des bonnes races qui fait la noblesse. Par le sang, chaque famille transmet à ses rejetons, selon un processus d'accumulation dans le temps, le capital de vertu des ancêtres de la famille. En somme, les nobles sont obsédés par la généalogie de leur propre famille au sens large du terme et beaucoup moins par celle du groupe nobiliaire en général<sup>34</sup>.

### ***b. Une nouvelle conception de la race***

Malgré le fait que le terme « race » soit utilisé principalement pour désigner une « lignée » de la noblesse ou, comme nous l'avons expliqué précédemment, pour désigner un groupe plus étendu, le terme commence à être associé, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à de nouvelles théories raciales. Même si les théories nobiliaires sont encore présentes, un nouveau discours sur la race commence à prendre forme. Un discours dans lequel nous retrouvons désormais un

---

<sup>29</sup> Bronwen Douglas, « Slippery Word, Ambiguous Praxis: «Race» and Late-18<sup>th</sup>-Century Voyagers in Oceania », *The Journal of Pacific History*, Vol. 41, No. 1, Juin 2006, p. 2; Jouanna, *L'idée de race en France...*, tome 2, p. 725.

<sup>30</sup> Douglas, « Slippery Word ... », p.2.

<sup>31</sup> Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme : De Voltaire à Wagner*, Paris, Calman-Lévy, 1968, tome 3, p. 145.

<sup>32</sup> Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 65

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Diego Venturino, « Race et histoire... », p. 30.

facteur tenant compte de la couleur de la peau, une caractéristique nouvelle dont il n'avait pas encore été question. C'est pour cette raison que Boulle parle d'un « [...] durcissement du concept de race à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. »

Étant d'abord associées à de l'exotisme sans qu'il y ait traces de préjugés<sup>36</sup>, la couleur de la peau ainsi que d'autres caractéristiques physiques et culturelles commencent à être représentées, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, comme étant des attributs négatifs. Nous retrouvons, par exemple, « [...] le portrait bien connu du paysan, noir de peau et travaillant comme un animal dans les champs, satire par La Bruyère de la perception de la paysannerie dans la haute société de l'époque<sup>37</sup>. » Toutefois, c'est véritablement l'association entre la production de la canne à sucre et l'asservissement des Noirs d'Afrique qui mènera à l'élaboration d'une vision manichéenne des races<sup>38</sup>.

Malgré cela, la couleur noire était associée à des attributs négatifs bien avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Déjà au Moyen Âge, la noirceur est associée au péché et nous retrouvons des traces de préjugés liés à la couleur de la peau dans toutes les langues européennes<sup>39</sup>. Notons, par exemple, l'expression « noircir la réputation de quelqu'un » lorsque nous calomnions ou dénigrions une personne (le verbe « noircir » datant du XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>40</sup>. Cela explique probablement le fait que les Européens acceptèrent si rapidement de mettre les Africains en esclavage (dès le XIV<sup>e</sup> siècle pour la péninsule ibérique) : la noirceur de leur peau représentait, à leurs yeux, une malédiction de Dieu<sup>41</sup>. Néanmoins, à cette époque, la couleur de la peau représentait seulement un préjugé culturel (lié à la religion) et non un préjugé racial comme il le deviendra un peu plus tard<sup>42</sup>. Les Européens auront encore le sentiment, jusqu'au XVII<sup>e</sup>

---

<sup>35</sup> Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 66. Toutefois, Claude-Olivier Doron attribut plutôt le durcissement du concept aux chercheurs du XVIII<sup>e</sup> siècle tels que Linné ou Buffon et réfute ainsi l'idée courante qui attribue l'émergence du racisme moderne à François Bernier. Claude-Olivier Doron, « Race and Genealogy: Buffon and the Formation of the Concept or "Race" », *Humana, Journal of Philosophical Studies*, Vol. 22, 2012, p. 75-109.

<sup>36</sup> George M. Fredrickson, *Racisme, une histoire*, Paris, Liana Lévis, 2003, p. 33-35. Fredrickson fait référence au mythe du « bon nègre » qui se développe à la fin du Moyen Âge. Il cite l'exemple du prêtre Jean ainsi que celui des trois mages dont l'un est représenté à la peau foncée.

<sup>37</sup> Boulle, « La construction du concept de race... », p. 164.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>39</sup> Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 70.

<sup>40</sup> « Noircir », Dictionnaire *Le Petit Robert* [Cédérom], 2014

<sup>41</sup> Coppet, « Race »; Fredrickson, *Racisme ...*, p. 59.

<sup>42</sup> Boulle, « La construction du concept de race... », p. 166.

siècle, que la couleur de la peau n'est pas un attribut fixe : elle pouvait se modifier selon le climat, mais, selon Pierre Boule, François Bernier viendra chambouler toutes ces croyances à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

En 1684, François Bernier publie anonymement un article dans le *Journal des sçavans* qui était, à ce moment-là, considéré comme la plus importante revue française de vulgarisation scientifique. Cet article avait pour titre « Nouvelle division de la Terre, par différentes Espèces ou Races d'hommes qui l'habitent » et avait comme particularité de présenter différentes races d'êtres humains (les Européens, les Africains, les Asiatiques et les Samoyèdes) n'étant pas associées à la noblesse comme cela était généralement le cas chez les théoriciens de la race jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les différentes races présentées par Bernier se différenciaient grâce à des attributs physiques comme la couleur de la peau, la texture des cheveux ou la forme des yeux. Pour cette raison, la théorie avancée par Bernier se dissocie des théories de la race qui lui sont contemporaines; autant celles traitant de la race nobiliaire que celles présentant une nation, dans le sens où Bernier n'associe pas ses différentes races à des groupes sociaux.

De plus, et c'est ce qui fera que la plupart des chercheurs d'aujourd'hui considèrent sa théorie comme étant pionnière dans la conception moderne de la race, les caractéristiques physiques que Bernier a attribuées à chaque race sont fixes. Ces caractéristiques génétiquement transmises « [...] prédominent sur n'importe quels autres déterminants, qu'ils soient environnementaux ou culturels<sup>43</sup>. » Donc, les traits caractéristiques associés aux différentes races présentées par Bernier, comparativement à ceux des races des autres théoriciens de cette époque, ne peuvent être modifiés. Un Noir restera un Noir même s'il est introduit dans un climat totalement différent du sien, tandis que la noblesse, elle, peut dégénérer dépendamment des conditions dans lesquelles elle se retrouve. Malgré tout, Bernier ne portera que peu de jugements de valeur dans son article<sup>44</sup>, se contentant de rendre compte des caractéristiques qui sont observables et, en ce sens, sa théorie se démarque également des autres catégorisations raciales de son époque<sup>45</sup>.

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.163.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Les théoriciens de la noblesse, par exemple, élevaient la noblesse au sein de la société de l'Ancien Régime alors que les roturiers, simplement en raison de leur naissance, étaient relégués à des rangs subalternes.

Toutefois, la nouvelle conception des races avancée par Bernier n'aura qu'un impact limité, le terme « race » restant encore associé, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à celui de « lignée ». Il faudra attendre de nouvelles théories raciales pour voir le terme évoluer. Finalement, malgré que Bernier fasse une utilisation plus moderne du terme « race », il faudrait plutôt voir en lui un homme témoin d'un concept en évolution<sup>46</sup>. Si la plupart des chercheurs s'entendent pour dire que François Bernier est le premier à utiliser le terme « race » dans le sens moderne du terme, c'est-à-dire qu'il définit les races selon des caractéristiques physiques qui sont fixes et transmises génétiquement qui ne peuvent être modifiées par l'environnement ou la culture<sup>47</sup>, d'autres pensent qu'il s'agirait plutôt du Comte de Buffon à qui nous pouvons attribuer la « paternité » de la théorie moderne de la race. C'est lui qui associe le terme « race » non seulement à différents groupes identifiables grâce à des caractéristiques physiques fixes, mais les situent au sein d'un véritable système de classification dans son *Histoire naturelle, générale et particulière* (1749)<sup>48</sup>.

### **B. Le terme « race » au XVIII<sup>e</sup> siècle**

Cette section portera sur le concept de « race » au XVIII<sup>e</sup> siècle et se divisera en deux parties. Dans un premier temps, il sera question des récits de voyage qui viennent nourrir les discussions en Europe et poussent les Européens à se questionner sur les nouveaux peuples récemment découverts. La seconde section, quant à elle, portera plutôt sur le développement des sciences naturelles qui se fait, entre autres, grâce aux observations des voyageurs et des explorateurs qui partent découvrir de nouvelles contrées. Néanmoins, malgré cette division, nous voulons souligner que ces deux thèmes sont étroitement reliés entre eux puisque c'est l'essor des récits de voyage et le développement des sciences naturelles qui permettent au concept de race d'évoluer vers une idéologie (le racisme).

---

Ils pensaient, d'ailleurs, qu'il y avait une inégalité naturelle entre les hommes. Entre ceux qui naissent nobles et ceux qui n'ont pas cette chance. Tout cela n'étant pas nécessairement observable.

<sup>46</sup> Pierre H. Boulle, « La construction du concept de race... », p. 164. « Malgré son originalité, l'article de Bernier peut donc être considéré plus logiquement comme un reflet d'une transformation de la pensée au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, cette dernière étant un facteur de l'émergence du discours raciste au siècle suivant. (Pierre H. Boulle, « François Bernier et le concept moderne de race », *op.cit.*, *Race et esclavage ...*, p. 58.) »

<sup>47</sup> Boulle, « La construction du concept de race ... », p. 163.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 172; Doron, « Race and Genealogy ... », p. 75-109.

### *a. Les récits de voyage*

Les Européens, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, et même un peu avant, connaîtront une véritable transformation de leurs capacités navales, notamment avec des instruments de navigation plus sophistiqués et précis. Grâce à ces améliorations, les explorateurs pourront délaisser de plus en plus la mer Méditerranée pour se tourner vers l'océan Atlantique qui leur était désormais beaucoup plus accessible. C'est ainsi que les côtes de l'Afrique furent explorées et que des navigateurs, comme Christophe Colomb, mirent le cap vers l'ouest et découvrirent de nouveaux mondes et, alors qu'ils ne s'y attendaient pas le moins du monde, de nouveaux peuples.

Michèle Duchet, dans *Anthropologie et histoire*, s'intéresse, dans la première partie de son ouvrage, à l'espace humain connu des Européens et aux contacts entre ceux-ci et de nouveaux groupes humains. Ainsi, ce sont les voyages, selon elle, qui poussent et encouragent les Européens à réfléchir sur les différences qu'ils perçoivent entre les êtres humains, c'est-à-dire entre ceux qui sont Européens et ceux qui vivent dans d'autres contrées. « Plus que les régions parcourues ou reconnues, les rencontres et les contacts façonnent une image du monde à la fois plus trompeuse et plus réelle<sup>49</sup> » parce qu'elle remplace l'image de la Terre ordonnée par « [...] une mosaïque de peuples et de races [...] »<sup>50</sup>. Les Européens construiront, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une vision de leur espace humain qui opposera deux images : d'une part les nations européennes civilisées qui ont quitté depuis longtemps leur condition primitive et, d'autre part, des « [...] peuples sauvages, sans écriture et donc sans passé [...] »<sup>51</sup>. Même si les terres découvertes sont nouvelles pour les Européens, elles deviennent rapidement un paysage familier en raison de la colonisation qui s'y fait, notamment en Amérique. Les nouveaux empires coloniaux reproduisent les réalités de l'Ancien Monde ce qui fait que « [...] l'on ne change plus de monde en changeant de continent [...] »<sup>52</sup>. Par ailleurs, les *Relations des*

---

<sup>49</sup> Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995 [1971], p. 25.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 29.

*Jésuites* ainsi que les récits des voyageurs<sup>53</sup> permettent aux Européens d'en apprendre davantage sur les autochtones, le climat et la nature des Amériques.

Certains navigateurs ramenèrent en France des indigènes<sup>54</sup>, mais cela n'éveilla pas, du moins pas encore, de véritables sentiments de supériorité raciale de la part des Européens<sup>55</sup>. Au contraire, les premiers non-Européens furent plutôt des « objets », c'est-à-dire des « curiosités », qui créèrent un vif intérêt lorsqu'ils furent amenés dans la métropole française. Si les gens voyaient les coutumes de ces nouveaux peuples comme étant condamnables (le cannibalisme par exemple), cela ne faisait que renforcer leur désir de les convertir au christianisme<sup>56</sup>.

### **b. Les sciences naturelles**

Claude-Olivier Doron, dans sa thèse *Races et dégénérescence. L'émergence des savoirs sur l'homme anormal* (2011) et dans son article « *Race and Genealogy : Buffon and the Formation of the Concept of 'Race'* » (2012) » s'intéresse, pour sa part, aux conditions menant à la formation du concept de « race » au sein de l'histoire naturelle au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup>. Il présente notamment différents modes de raisonnement menant à cette nouvelle définition. D'une part, le mode *généalogique*, que nous pouvons associer aux monogénistes comme Buffon, analysait « [...] le statut des variations en fonction du critère de la reproduction

---

<sup>53</sup> Pensons, pour le cas de la Nouvelle-France à Pierre-François-Xavier de Charlevoix avec son ouvrage *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale* (1744).

<sup>54</sup> Pensons, par exemple, à Jacques Cartier qui, lors de son premier voyage en 1534, ramena en France les deux fils du chef iroquoien nommé Donnacona, Domagaya et Taignoagny, pour les présenter au roi et à la cour. « Il convenait, selon les explorateurs, de ramener au roi des "curiosités" - les Indiens en faisaient partie à l'instar des objets ou des animaux -, mais plus encore de former des interprètes capables de les guider vers leur pays l'année suivante. » En offrant de telles « curiosités », les explorateurs augmentaient leur chance de voir leur prochaine expédition financée par la cour. Gilles Havard, « Le XVI<sup>e</sup> siècle : le temps des tâtonnements » dans Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*. Paris, Flammarion, 2008 [2003]. p. 37-39.

<sup>55</sup> Il faut se rappeler que, au moment où les premiers non-Européens arrivent en France ou ailleurs en Europe, les théories raciales qui proposaient la supériorité des Blancs n'étaient pas encore développées. Elles allaient émerger vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, mais surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>56</sup> Boule, « La construction du concept de race ... », p. 165.

<sup>57</sup> L'*Histoire naturelle de l'homme* (1749) de Buffon, les tomes II et III, est considérée comme étant la borne d'origine de ce domaine d'étude et l'auteur propose la première définition de « race » en histoire naturelle. Claude-Olivier Doron, *Races et dégénérescence. L'émergence des savoirs sur l'homme anormal*, Thèse de Ph.D. (Philosophie), Université Paris-VII Denis Diderot, 2011, p. 571-572.

et de la transmission des caractères; on évaluait leur rapport à l'humanité en fonction de leur faculté de se reproduire et de se perpétuer : critère fondamental pour établir le statut des diverses variétés dans l'espèce humaine : sont-elles des espèces différentes, des variétés relativement constantes ou des accidents individuels?<sup>58</sup> » D'autre part, le mode *anatomique*, généralement associé aux polygénistes tels que Voltaire, « [...] analysait et comparait certaines particularités anatomiques (*reticulum mucosum* des nègres, tablier de la femme hottentote, différences crâniennes) afin de déterminer le statut des variations dans l'espèce humaine : peuvent-elles être le fait d'une dégénération à partir d'une origine commune ou requièrent-elles une différence d'espèce<sup>59</sup>? »

Par ailleurs, Doron s'oppose à Douglas qui, dans son article « Slippery Word, Ambiguous Praxis: «Race» and Late-18<sup>th</sup>-Century Voyagers in Oceania », associe au concept de « race » au XVIII<sup>e</sup> siècle plusieurs connotations liées au développement des sciences naturelles. En effet, Bronwen Douglas explique qu' : « [au] XVIII<sup>e</sup> siècle, le mot "race" est interchangeable avec les mots "tribu", "nation", "peuple", "variété", "genre" ou "espèces" comme étant une étiquette indéterminée pour des groupements humains ayant une origine commune supposée, délimitée principalement par l'apparence physique, particulièrement la couleur de la peau, mais aussi par la langue, les coutumes et le niveau de "civilisation"<sup>60</sup>. » Selon Doron, au contraire, le terme « race » était clairement défini dans l'ouvrage de Buffon et ne pouvait pas être interchangeable avec d'autres termes qui ne définissaient pas la même réalité<sup>61</sup>.

Michèle Duchet, dans *Anthropologie et histoire au Siècle des Lumières*, a elle aussi étudié l'œuvre de Buffon pour présenter un système, c'est-à-dire l'anthropologie que ce

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 584.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> Douglas, « Slippery Word... », p. 2. Traduction libre de : « By the 18<sup>th</sup> century, the word was interchangeable with "tribe", "nation", "people", "variety", "kind" or "species" as an indeterminate label for human groupings of presumed common origin, demarcated mainly by physical appearance, especially skin colour, but also by language, customs and level of "civilisation". »

<sup>61</sup> Pour sa part, Doron écrit : « According to many scholars, Buffon indiscriminately makes use of the notions of "race", "species", "varieties" and "nations" in his article [...]. I do not share this view. [...] In a vast majority of cases, "race" characterized a well-defined level of reality which does not correspond to "species", "varieties" or "nations". If this question is of particular importance, it is because Buffon's article is clearly the first article within the field of natural history in which the notion of "race" is used with such "statistical" regularity. (Doron, « Race and Genealogy... », p. 94.) »



dernier avait mise au point. Pour Buffon, l'homme est une espèce qui comprend plusieurs « variétés » qui se sont séparées (et ainsi, modifiées) en raison de causes externes<sup>62</sup>. Par ailleurs, comme le rappelle Duchet, les penseurs français du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle furent influencés par les récits de voyage qui abondent de plus en plus grâce aux moyens de navigation plus avancés qui ont facilité les voyages depuis le XV<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>. Les naturalistes, présents dans toutes les expéditions pour observer et noter, ont eu la tâche de « [...] [rassembler] les matériaux d'une nouvelle science de l'homme [en collectionnant] les "variétés" de l'espèce humaine, et [ils ont] ouvert la voie à l'anthropologie<sup>64</sup>. » Le XVIII<sup>e</sup> siècle est ainsi marqué par une émergence accrue d'anthropologues qui tentent d'élever leur discipline pour en faire une science en mettant en place des systèmes de classification raciale qui sont d'abord basés uniquement sur des traits observables (la couleur de la peau, par exemple) et qui ne sont pas empreints de jugements de valeur. Toutefois, cela ne dura pas.

En effet, en se basant sur les travaux faits par Linné et Buffon, les philosophes vont, à partir de ces hiérarchies, faire des conclusions pseudo-scientifiques sur les êtres humains. C'est ainsi que nous retrouvons, chez Voltaire par exemple, des théories selon lesquelles les blancs « [...] supérieurs à ces nègres, comme ces nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres et aux autres animaux de cette espèce<sup>65</sup>. » Chez Voltaire, cela témoigne de sa profonde croyance en l'Europe, qu'il place au sommet de la civilisation<sup>66</sup>. De plus, contrairement à Buffon qui croit au monogénisme, Voltaire soutient le polygénisme, c'est-à-

---

<sup>62</sup> Duchet, *Anthropologie et histoire...*, p. 249. « Le mot de "variétés" renvoie au postulat initial : "L'homme fait une classe à part (...)". [...] Les "variétés" ne sont donc dues qu'à des causes externes, elles ne sont pas des "nuances" où l'on pourrait reconnaître des formes intermédiaires de l'être. On peut réduire l'homme à la plus imparfaite de ses images sans sortir des limites de l'espèce, sans que varie la distance qui le sépare du plus parfait animal. Ainsi le chapitre des *Variétés dans l'espèce humaine* n'est pas seulement un inventaire ethnologique, c'est une démonstration. Il ne s'agit pas de "désigner" tous les types humains et de "les situer en même temps dans le système d'identités et de différences qui les rapproche et les distingue des autres" [...]; il s'agit de trouver les "causes" qui font varier l'espèce du plus au moins. L'anthropologie serait donc pour Buffon la science qui permet de penser à la fois ces deux concepts : l'unité de l'espèce humaine et ses variations. (*Ibid.*, p. 308-309.)»

<sup>63</sup> Duchet, *Anthropologie et histoire...*, p. 65.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>65</sup> François-Marie Arouet dit de Voltaire, *Traité de métaphysique*, 1734 dans Boule, « La construction du concept de race », p. 172.

<sup>66</sup> Coppet, « Race ».

dire que les êtres humains (les différentes races) n'ont pas d'origine commune entre eux.

Le concept de « race » au XVIII<sup>e</sup> siècle se voit donc attribuer de nouvelles connotations liées au développement des sciences naturelles et des sciences humaines et s'il peut en avoir autant, c'est bien parce que les Européens ont eu de nombreux contacts avec les non-Européens. Cela permet à des penseurs comme Buffon ou Voltaire de s'intéresser à l'homme comme sujet d'étude et d'élaborer différentes façons de considérer les êtres humains, c'est-à-dire à savoir s'ils ont une origine commune ou si, au contraire, ils appartiennent à des races différentes en raison de leurs différences. Malgré toutes ces nouvelles utilisations du mot « race », rappelons que celui-ci pouvait encore être utilisé pour désigner la noblesse.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle compte de nombreux penseurs qui se sont interrogés sur l'idée de la race, mais aussi de nombreux chercheurs à s'intéresser à l'attitude des philosophes par rapport à la race<sup>67</sup>. En France, nous pouvons penser au Comte de Buffon qui est l'un des théoriciens de la race et naturalistes le plus connu et, à l'extérieur du pays, à Carl Von Linné<sup>68</sup> et à Johann Friedrich Blumenbach<sup>69</sup>. Chez Buffon, les différences entre les races humaines peuplant la Terre s'expliquent grâce au climat<sup>70</sup> : « [à] partir de la race blanche originelle, les types humains se sont trouvés diversifiés et modifiés suivant les climats<sup>71</sup>. » Buffon viendra, grâce à l'anthropologie et aux découvertes de Béring (connues en 1747), émettre l'hypothèse scientifique du monogénisme, c'est-à-dire que les peuples du Nouveau Monde proviennent de

---

<sup>67</sup> Contrairement, à d'autres chercheurs, l'historien George M. Fredrickson accorde une plus grande importance à l'esthétique. Il note : « Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les considérations esthétiques pesaient vraisemblablement d'un plus grand poids dans les préjugés visant les Non-Européens et les Juifs que les déclarations hésitantes et ambiguës de la science sur leurs capacités intellectuelles. (Fredrickson, *Racisme...*, p. 69) »

<sup>68</sup> Linné publiera, dans son *Systema nature* (1735), la première classification hiérarchique des espèces humaines (les races).

<sup>69</sup> Blumenbach (anthropologue allemand de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle) publiera en 1795 l'ouvrage *De l'unité du genre humain et ses variétés*, dans lequel il explique qu'il existe cinq races sur Terre : les races caucasienne, mongole, éthiopienne, américaine et malaise (p. 283-293) dont il fait la description dans son livre.

<sup>70</sup> Fredrickson, *Racisme...*, p. 66-67. Ainsi, pour Buffon, les Européens étaient supérieurs au niveau intellectuel parce qu'ils devaient vivre en cultivant des terres ingrates. Les Africains, quant à eux, pouvaient se procurer facilement de la nourriture ce qui les rendit robustes, mais stupides.

<sup>71</sup> Coppet, « Race ».

l'Ancien. Les fervents de cette théorie croient qu'il y a une souche commune à tous les peuples de la Terre<sup>72</sup>.

## 1.2 Le racisme

La littérature de voyage qui se développa avec la découverte de nouveaux mondes intéressa les penseurs européens. Ces derniers tentèrent entre autres d'expliquer les différences existant entre les hommes, les différentes races, en produisant des classifications dans lesquelles l'homme blanc européen occupait toujours la plus haute place. Dans la plupart des cas, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces classifications étaient teintées de jugements de valeur en raison du fait que leur auteur voyait et étudiait les êtres humains d'un point de vue européocentrique. Par ailleurs, rappelons-nous que la couleur noire était, déjà au Moyen Âge, associée à certains préjugés. Toutefois, comment le racisme, la croyance en des races supérieures et inférieures, s'est-il développé en Occident? À partir de quel moment? Cette partie du chapitre sera composée de deux sections. Dans la première, nous présenterons différentes définitions du racisme en sciences humaines alors que dans la seconde, nous présenterons le débat concernant l'origine du racisme.

### A. *Quelques définitions du racisme*

« Racisme » est un terme datant du début du XX<sup>e</sup> siècle (1902)<sup>73</sup> qui fait référence aux conceptions de la race par les penseurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Quand le terme est introduit au début du siècle passé, il transforme les différentes théories de la race en une idéologie. Pour cette raison, la définition que nous retrouvons dans les dictionnaires grand public est la suivante : « Idéologie postulant une hiérarchie des races. [...] Ensemble de réactions qui, consciemment ou non, s'accordent avec cette idéologie<sup>74</sup>. » Le racisme est donc une idéologie valorisant certaines races au détriment d'autres, ce qui fait en sorte que les racistes, c'est-à-dire les gens faisant preuve de racisme, ont certaines réactions négatives à l'égard d'êtres humains différents d'eux.

---

<sup>72</sup> Duchet, *Anthropologie et histoire...*, p. 262-263.

<sup>73</sup> « Racisme », *Le Petit Robert*. [cédérom]. 2014.

<sup>74</sup> *Ibid.*

L'historien Pierre H. Boulle, pour sa part, définit le racisme moderne de la façon suivante : « Ainsi, le racisme moderne assigne les humains en diverses catégories fixes. Parce que ces catégories sont biologiques, elles ne peuvent être modifiées par des facteurs culturels, par l'éducation, ou par des efforts individuels, si bien que la hiérarchie selon laquelle elles sont distribuées devient, elle aussi, inflexible<sup>75</sup>. » Cette définition lui sert de base et il se permet d'y apporter de nouveaux éléments. Dans un premier temps, il soutient que le racisme n'est pas formé, à la base, de différentes races (les catégories fixes) qui sont en opposition entre elles. Il s'agit d'abord de constructions socioculturelles<sup>76</sup>. Contrairement aux religieux selon lesquels l'opprimé pouvait adopter la religion de l'opresseur et ainsi éviter d'être jugé, le racisme, en catégorisant les êtres humains de manière fixe, fait en sorte que ses victimes ne peuvent, en aucun cas, abandonner le groupe, la race, auquel ils sont rattachés. Les traits physiques, et surtout la couleur de la peau, représentent des tares héréditaires qui se transmettent de génération en génération et qui ne pourront jamais disparaître. Dans un second temps, le racisme est, pour Boulle, une idéologie et que, « [...] en tant que tel, il repose sur (et légitime) un ensemble de rapports sociaux, basés sur une organisation sociale particulière et les structures économiques qui la soutiennent<sup>77</sup>. » En ce sens, le racisme est intrinsèquement lié au pouvoir puisqu'il sert à légitimer des comportements de domination qui entraînent des rapports de force entre les classes.

De son côté, Albert Memmi, écrivain franco-tunisien à qui nous devons *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur* (1957) dans lequel il s'exprime sur la relation entre le colonisateur et le colonisé, a également fait sa propre définition du racisme. Dans son article sur le racisme dans l'*Encyclopédie Universalis*, Memmi définit le racisme comme étant « [...] la valorisation, généralisée et définitive, de différences biologiques, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une

---

<sup>75</sup> Boulle, « La construction du concept de race... », p. 156.

<sup>76</sup> Comme Boulle le fait remarquer, ce n'est pas seulement la couleur de la peau qui est en cause dans le changement d'attitude des Européens à l'égard des non-Européens, il s'agit aussi des pratiques culturelles de ces groupes ethniques (la nudité par exemple) qui sont présentées dans certains tableaux ou dans certaines œuvres, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, d'une manière qui sous-entend une critique de la part des Européens. Boulle, « Finalement, une triple origine », p. 70

<sup>77</sup> Boulle, « La construction du concept de race... », p. 156.

agression<sup>78</sup>. » Dans l'explication qu'il donne pour justifier cette définition, Memmi mentionne deux motivations qui sont difficilement observables chez Boule. Ces motivations sont d'ordres psychique et social : la peur et l'intérêt. La peur que représente l'Autre viendra légitimer l'agression (verbale ou physique) que l'on fera envers lui. Il faut se défendre de cet étranger qui est différent de nous et cela peut se faire en attaquant le premier. « Devant cette peur de l'Autre, le racisme explique et rassure, il excuse et légitime l'agression<sup>79</sup>. » Aussi, lorsqu'une personne ou un groupe (l'Autre ou les Autres) vient menacer nos intérêts ou, encore, lorsque nous avons besoin de dominer un groupe pour répondre à un besoin (la traite des Noirs associée à l'exploitation de la canne à sucre) ces intérêts motivent le racisme. Toutefois, Memmi soutient qu'il n'y a du racisme que lorsque deux autres caractéristiques sont réunies : la tendance à la généralisation et le passage à l'absolu. C'est donc dire que les sentiments que nous avons développés à l'égard d'un individu différent (à cause de son origine) sont projetés à l'ensemble du groupe auquel cet individu appartient. Le passage à l'absolu, quant à lui, signifie que le groupe visé par le raciste se voit attribué des tares physiques ou psychologiques qui le marqueront définitivement<sup>80</sup>.

Christian Delacampagne<sup>81</sup>, philosophe et écrivain français, va, dans *Une histoire du racisme*, définir le racisme de la façon suivante :

Le racisme est aussi un état d'esprit, une attitude intellectuelle indépendante de nos émotions. Et quel est le noyau de cette attitude? C'est une croyance plus ou moins consciente, mais toujours sous-jacente : la croyance selon laquelle les « tares » psychologiques ou culturelles des membres du groupe détesté découleraient elles-mêmes, de manière automatique, de certaines propriétés physiques possédées, de naissance, par les individus en question. Autrement dit, de certains caractères « génétiques » qui feraient d'eux une « race »<sup>82</sup>.

---

<sup>78</sup>Albert Memmi, « Racisme », *Encyclopædia Universalis* [En ligne], <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/racisme/> (Page consultée le 12 mars 2014)

<sup>79</sup> *Ibid.*

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> Delacampagne s'est beaucoup intéressé à l'histoire des idées. Le racisme a été l'un de ses sujets de recherches sur lequel il aura écrit plusieurs ouvrages dont deux monographies retraçant l'histoire du racisme : *L'invention du racisme : Antiquité et Moyen Âge* (1983) et *Une histoire du racisme. Des origines à nos jours* (2000).

<sup>82</sup> Christian Delacampagne, *Une histoire du racisme. Des origines à nos jours*. Paris, Librairie Générale Française, 2000, p. 12. Notons la distinction que Delacampagne fait entre le racisme, l'ethnocentrisme et la xénophobie : « [même] si le racisme commence avec l'ethnocentrisme, il va plus loin que ce dernier. Il va plus loin, aussi, que la xénophobie, dans la mesure où il ne se borne pas à affirmer l'infériorité de

Autrement dit, pour Delacampagne, le racisme tend à prendre les caractéristiques intellectuelles ou morales d'un groupe (d'une race) comme étant des conséquences directes des caractéristiques physiques ou biologiques du groupe.

Léon Poliakov, historien français qui s'est longuement intéressé à la question du racisme et à celui de l'antisémitisme, donne un autre sens au mot race : un sens sociologique. Et, à partir de ce sens, il développe sa conception du racisme. Le mot « race »

désigne alors un groupe humain auquel on attribue une origine commune, et de ce fait, des caractères (tant mentaux que physiques) communs. En règle générale, ces caractères, surtout lorsqu'il s'agit de caractères mentaux, sont bons chez la race à laquelle on est censé appartenir ; chez les autres races, ils sont facilement criticables [sic], ou même détestables [...]. En réalité, ce qu'on désigne de la sorte est une donnée politique ou culturelle, une nation par exemple, qui au point de vue biologique ne présente aucune unité. *Mais au point de vue sociologique, ce qui compte, c'est la croyance en une origine commune et particulière, une croyance qui assez souvent implique une attitude hostile ou péjorative à l'égard de quelque autre groupe – et le racisme, c'est cela*<sup>83</sup>.

Chez Poliakov comme chez beaucoup d'historiens, le racisme est l'association de caractères mentaux ou physiques à l'ensemble d'un groupe et, à partir de ces caractères qui sont nécessairement différents de celui auquel nous appartenons, nous nous octroyons le droit de juger, de critiquer et d'être hostile envers ce groupe différent du nôtre. Cela explique pourquoi les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle teignirent rapidement leurs systèmes classificatoires des races humaines avec des jugements de valeur envers les non-Européens.

Si les anthropologues s'étaient bornés à classer les groupes humains en fonction de leurs caractères physiques, sans en tirer d'autres conclusions, leur travail aurait été aussi innocent que celui des botanistes ou des zoologues, qu'il n'aurait fait que prolonger. *Mais il se trouve que dès les débuts, les classificateurs*

---

certaines catégories d'êtres humains par rapport à d'autres, mais il où il attribue, à l'infériorité en question, une origine prétendument objective, d'ordre biologique. Et c'est pour cette raison, précisément, que le racisme est grave : parce qu'il tente de donner, à la haine de l'autre, un fondement objectif. (*Ibid.*, p. 14.) »

<sup>83</sup> Léon Poliakov, « Les races humaines. Ce qu'elles représentent du point de vue biologique », dans Léon Poliakov, Christian Delacampagne et Patrick Girard, *Le racisme*, Paris, Seghers, 1976, p. 12-13. L'historien George M. Fredrickson abonde dans le même sens que Poliakov quant à sa définition du racisme. Le racisme selon Fredrickson a deux composantes : l'affirmation de différences et l'exercice de la force. « Il [le racisme] prend sa source dans un mode de pensée qui voit entre "eux" et "nous" des différences permanentes et irréductibles. Cette perception déclenche et justifie l'usage de notre différentiel de pouvoir, afin d'infliger à l'Autre ethnoracial un traitement que nous jugerions cruel ou injuste s'il était appliqué à des membres de notre groupe. (Fredrickson, *Racisme, une histoire*, p. 17.) »

*se sont arrogés [sic] le droit de porter des jugements sur les « qualités » des groupes humains qu'ils s'employaient à définir : extrapolant des caractères physiques aux caractères mentaux ou moraux, ils dressaient des hiérarchies raciales*<sup>84</sup>. Se faisant l'écho sur ce point de l'opinion commune, les savants occidentaux posaient pour modèle leur propre race, celle du progrès et de la science, les autres étant jugées inférieures, ou même « dégénérées ». Et c'est ainsi qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Noirs (pour prendre le cas extrême) étaient souvent censés valoir moins que les Blancs non seulement du point de vue intellectuel, mais aussi du point de vue moral : ils étaient censés être fourbes, lâches, paresseux<sup>85</sup>.

Ces cinq définitions du racisme ont certains points en commun. Premièrement, chacune d'entre elles affirme que le racisme a pour effet de générer des sentiments négatifs à l'égard d'individus ou de groupes qui sont différents de nous ou du groupe biologique ou culturel auquel nous appartenons. Pour Memmi, cela peut être causé par la peur de l'étranger ou pour chercher à accroître son intérêt (par l'esclavagisme) ou le protéger. Chez Boulle, le racisme permet de servir les membres du groupe au pouvoir, car il légitime les comportements qu'ils ont envers les autres groupes, ce qui revient à servir nos intérêts. De ces comportements naissent des rapports de pouvoir qui entraînent une hiérarchie sociale. Dans tous les cas<sup>86</sup>, le racisme est basé sur un ensemble de croyances en la supériorité d'une race par rapport à une autre. Sur la base de ces croyances, une idéologie est construite et permet, par la suite, de valoriser un groupe au détriment d'un autre puisqu'elle vient légitimer une série de comportements qui vont de l'ignorance du groupe au rejet de celui-ci. Dans certains cas, cela peut aller jusqu'à la domination suprême d'un groupe sur un autre<sup>87</sup>.

---

<sup>84</sup> En italique dans le texte de l'auteur.

<sup>85</sup> Poliakov, « Les races humaines... », p. 18.

<sup>86</sup> Nous pensons qu'il est important de remarquer que la définition du racisme proposée par Memmi se distingue des autres définitions dans le sens où le racisme, selon Memmi, part d'une base individuelle (entre deux individus appartenant à des groupes différents) avant d'être associé à l'ensemble d'un groupe.

<sup>87</sup> Nous entendons ici que la domination raciale d'un groupe peut être totale lorsque les membres d'un groupe ou d'une race perdent tous leurs droits. Cela peut mener à l'esclavage ou l'extermination d'un groupe parce que cela répond à l'idéologie raciale prônée. Prenons l'exemple des esclaves noirs des Antilles qui étaient subordonnés aux blancs et qui n'avaient, dans la pratique, aucun droit. Cela fit en sorte que les propriétaires d'esclaves pouvaient faire d'eux tout ce qu'ils voulaient, ou presque. Nous approfondirons justement ce point au chapitre suivant. Nous pouvons aussi penser au cas des Juifs qui furent les victimes de la suprématie raciale du III<sup>e</sup> Reich allemand.

## ***B. Le débat sur l'origine du racisme***

Comment les Européens en sont-ils venus à développer, à l'époque moderne, un sentiment raciste envers ceux qui n'étaient pas semblables à eux? Pourquoi les théoriciens français de la race ont-ils développé, au XVIII<sup>e</sup> siècle, diverses classifications raciales basées sur une prétendue supériorité des Européens? À quand remonte le racisme? Pour répondre à la dernière de ces trois questions, les chercheurs se divisent généralement en deux écoles de pensée<sup>88</sup>.

### ***a. L'aspect temporel***

Il y a deux écoles de pensée en sciences sociales en ce qui a trait à l'origine du racisme, c'est-à-dire le moment où se développe et entre en pratique cette idéologie. Ces deux écoles ont une conception différente de l'origine du racisme parce qu'elles divergent totalement quant à la période, c'est-à-dire le moment, où apparaît le racisme. La première école, qui peut être représentée par le sociologue Pierre Van Den Berghe<sup>89</sup>, soutient que le racisme est un phénomène contemporain qui émerge au XIX<sup>e</sup> siècle avec la progression des concepts scientifiques au sein des milieux populaires<sup>90</sup>. Dans son livre, l'auteur s'intéresse au mécanisme sociologique qui amène le développement d'une « race ». Il s'intéresse entre autres aux mécanismes menant à l'acceptation d'un ensemble de théories racistes par un groupe ou une collectivité et c'est justement pour cela qu'il représente cette école de pensée. En conclusion, cette théorie affirme que c'est lorsque des concepts tels que celui de la classification des races se retrouvent à l'extérieur des élites scientifique et sociale pour atteindre l'ensemble de la population et que celle-ci adopte ces théories, comme ce sera le cas à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, que nous assistons à l'émergence du racisme.

Les tenants de la seconde école de pensée sont plutôt d'avis que le racisme, contrairement à ce que pensent leurs collègues, a toujours existé sous la forme de préjugés<sup>91</sup>.

---

<sup>88</sup> Boule, « La construction du concept de race... », p. 156.

<sup>89</sup> Pierre L. Van Den Berghe, *Race and Racism. A comparative perspective*, New York, John Wiley and Sons, 1967, 169 pages.

<sup>90</sup> Boule, « La construction du concept de race... », p. 156.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 157.



Cela revient « [...] à identifier l'ethnocentrisme, phénomène anthropologique universel en tant que source ou origine du racisme [...] »<sup>92</sup>. Cela revient à dire que les racines du racisme remonteraient à l'Antiquité. Un des représentants de cette théorie est l'historien Joel Kovel qui, dans *White Racism : A Psychohistory* (1984), propose l'idée que « [...] les phénomènes racistes sont omniprésents en histoire »<sup>93</sup>. À Kovel s'ajoute Christian Delacampagne avec son ouvrage *L'Invention du racisme : Antiquité et Moyen Âge* (1983)<sup>94</sup>. Dans un autre ouvrage, Delacampagne explique qu'il fait remonter le racisme au monde gréco-romain en raison des attitudes négatives prédéterminées que les Grecs et les Romains avaient envers les Barbares parce qu'ils représentaient les *Autres*<sup>95</sup>. L'auteur note que les Grecs ne croyaient pas à l'égalité des hommes et que chez les Grecs, le genre humain était composé de plusieurs catégories hétérogènes qui étaient « [...] hiérarchiquement subordonnées [...] »<sup>96</sup>.

Toutefois, à ces deux grandes écoles de pensée sur l'origine du racisme vient s'en ajouter une troisième qui pourrait être représentée par l'historien Pierre H. Boulle. De son point de vue, les deux écoles de pensée principales sont problématiques, car les chercheurs qui datent l'émergence du racisme au XIX<sup>e</sup> siècle risquent de minimiser les expressions du racisme que l'on retrouve avant l'époque contemporaine alors que ceux qui font remonter le racisme à l'Antiquité risquent de banaliser les préjugés racistes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles en voyant en eux qu'une simple continuité d'un « trait universel » chez l'être humain<sup>97</sup>. Boulle adopte une

<sup>92</sup> « Racisme », *Encyclopédie Larousse*, [En ligne], <http://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/racisme/85140#429391> (Page consultée le 9 août 2014)

<sup>93</sup> Joel Kovel, *White Racism : A Psychohistory*, New York, Columbia University Press, 1984, p. XLVII.

<sup>94</sup> Christian Delacampagne, *L'Invention du racisme : Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1983, 353 pages.

<sup>95</sup> Delacampagne, *Une histoire du racisme ...*, p. 21.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 27. La division du monde grec entre Grecs et Barbares ainsi que la division au sein même du monde grec entre les hommes libres et les femmes/enfants/esclaves est, selon Delacampagne, un exemple que le racisme existait bel et bien dans l'Antiquité « contrairement à l'affirmation optimiste, mais légère, qui voudrait que ce dernier [le racisme] ne soit pas plus ancien que le Siècle des Lumières. (*Ibid.*, p. 28) » Pourtant, Delacampagne écrivait, quelques années plus tôt : « [de] nos jours, la notion de racisme fait souvent l'objet d'une extension non fondée. Au sens strict du terme, elle désigne l'hostilité envers un groupe humain auquel on attribue (presque toujours à tort) une origine commune. En ce sens, le racisme semble avoir été ignoré dans l'Antiquité (Christian Delacampagne, « L'Antiquité : antagonisme religieux et ethnique », dans Léon Poliakov *et al.*, *Le Racisme, Op. Cit.* p. 36). » Plus loin, il écrit même que « *La Grèce, elle, accordera peu d'importance à l'existence de groupes humains différents* (en italique dans le texte). Certes, la base de la représentation grecque du monde est le clivage Grec/Barbare, le Grec étant, bien entendu, considéré comme le type d'humanité le plus achevé. Mais cela n'entraîne nullement une infériorité radicale du barbare (*Ibid.*, p. 40). »

<sup>97</sup> Boulle, « La construction du concept de race... », p. 157. Notons que, dans son article paru en 2002, Boulle ne tient pas compte du livre de Delacampagne publié en 2000 sur l'histoire du racisme parce que

position intermédiaire qui suggère que le racisme se développe en parallèle de « l'économie-monde moderne »<sup>98</sup>. Cette position adoptée par Boulle n'est pas sans liens avec son parcours personnel. En effet, après avoir fait sa thèse de doctorat sur le discours colonial à l'époque de la guerre de Sept Ans et une étude sur le commerce qui l'amena à consulter les archives de Nantes, l'un des principaux ports français pour la traite des Noirs, il est aisé de comprendre pourquoi Boulle prétend que le racisme se développe en parallèle avec le développement du commerce mondial associé au commerce triangulaire.

De son côté, l'historien George M. Fredrickson adopte, dans son ouvrage *Racisme, une histoire* (2003), une position similaire à celle proposée par Boulle. Toutefois, à la différence de ce dernier, Fredrickson situe l'émergence du racisme plutôt au Moyen Âge, vers les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, lorsque la haine des chrétiens vis-à-vis des Juifs éclate alors qu'il deviendra le bouc émissaire des malheurs qui s'abattirent sur les Européens. Ainsi, pour Fredrickson, le racisme aurait émergé avant l'époque moderne et ses fondements seraient plutôt liés à l'intolérance religieuse qu'au développement de « l'économie-monde moderne »<sup>99</sup>. Néanmoins, Fredrickson note que c'est réellement le commerce triangulaire qui amena les Européens à développer de sérieux préjugés à l'égard des Noirs même si ces préjugés étaient déjà présents dans la péninsule ibérique avant d'arriver en France<sup>100</sup>.

### ***b. La montée du racisme***

Ainsi, on peut constater que le contexte économique français aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles associé au développement d'un empire colonial basé, entre autres, sur la production sucrière et l'exploitation d'une main-d'œuvre servile est particulièrement riche et qu'il permet d'étudier la question de la race et du racisme<sup>101</sup>. D'ailleurs, l'explosion historiographique sur

---

Delacampagne aborde clairement et explicitement les préjugés racistes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Ce dernier consacre d'ailleurs sept des quinze chapitres que comporte son livre sur la question du racisme à partir du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>98</sup> *Ibid.*

<sup>99</sup> Fredrickson, *Racisme, une histoire*, p. 21 et 23-57.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>101</sup> Delacampagne, même s'il situe l'origine du racisme à l'Antiquité, n'hésite pas à affirmer que c'est entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que les croyances racistes sont théorisées en système. « Avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, nous avons *des* racismes, formulés dans le langage du mythe ; à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous avons *un* racisme, qui prétend parler au nom de la science. Le XVIII<sup>e</sup> siècle n'est donc pas le siècle

l'Empire français et les questions ethniques depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle rendent un travail historiographique sur la race pertinent.

Selon les chercheurs qui situent l'émergence du racisme à l'époque moderne, la principale raison de l'émergence d'un sentiment raciste envers ceux qui ne sont pas Européens remonterait à l'exploitation à outrance des peuples amérindiens peuplant les territoires découverts dans les Amériques. Dans un premier temps, les Espagnols et les Portugais ont exterminé la majorité des peuples autochtones à cause du travail forcé, aux guerres de conquête et aux maladies. Avec l'introduction de la monoculture dans les Antilles (la canne à sucre et le café entre autres) et l'impossibilité d'utiliser les autochtones pour la cultiver en raison de la faiblesse de leur système immunitaire face aux microbes européens qui mènera presque à leur extinction, les Européens durent se tourner vers une nouvelle source de main-d'œuvre. Ils décidèrent donc d'utiliser les Noirs africains, les croyant déjà inférieurs à eux, pour remplacer les travailleurs autochtones puisqu'ils étaient réputés pour être plus aptes que les travailleurs européens et indiens pour travailler sous un rude climat<sup>102</sup>. Se mettra alors en place toute une idéologie nourrie, au XVIII<sup>e</sup> siècle, par la hiérarchisation des races pour justifier la pratique de l'esclavage des Noirs<sup>103</sup>. Quand les Français colonisèrent l'Amérique du Sud au XVII<sup>e</sup> siècle, soit deux cents ans après les Espagnols, ils adoptèrent rapidement les méthodes espagnoles de monoculture ainsi que l'institution de l'esclavage. L'esclavage des Noirs, à l'instar des pratiques espagnoles, sera mis en place pour répondre à divers besoins des coloniaux, mais aussi pour répondre aux intérêts de la métropole. Les raisons qui poussèrent les Européens à se lancer dans la traite des Noirs et dans l'esclavage seront plus approfondies au chapitre suivant lorsque nous présenterons le débat historiographique concernant les causes de la traite et le fonctionnement de l'institution qu'était l'esclavage aux Amériques.

---

où naît le racisme. Mais il est bien, en un sens, celui où ses variétés "modernes" prennent forme. (Christian Delacampagne, *Une histoire du racisme*, p. 142.) »

<sup>102</sup> Lucien Bély, *La France moderne, 1498-1789*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999 [1994], p. 380.

<sup>103</sup> Boule, « La construction du concept de race... », p. 166.

### 1.3 Conclusion

Suite à cette analyse, nous pouvons pleinement comprendre et approuver Douglas quant à sa qualification du mot « race » : un *slippery word*. Plusieurs définitions lui ont été attribuées selon différentes périodes. D'abord utilisé vers le XV<sup>e</sup> siècle pour représenter les caractéristiques recherchées lors de la reproduction des animaux de guerre ou de chasse, le terme est rapidement associé, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, à la royauté et, plus tard, vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, à la noblesse en général pour distinguer les nobles de race et les nobles d'origine roturière (bourgeoise le plus souvent). Toutefois, le mot « race » n'est pas encore chargé, à ce moment-là, des connotations péjoratives que nous lui avons accordées au XX<sup>e</sup> siècle. « Race », à ce moment-là, est plutôt synonyme de « famille » et de « lignée » et ne fait en aucun cas référence à un groupe homogène.

Au même moment, les préjugés raciaux envers les non-Européens apparaissent alors que l'Europe part à la découverte du monde vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Les Européens entrèrent ainsi en contact avec des peuples qu'ils n'avaient même pas osé imaginer. Naîtra alors toute une littérature composée de récits d'explorateurs, de voyageurs ou de missionnaires (comme les jésuites, auteurs d'une célèbre série de *Relations*). Ces récits frapperont l'imaginaire dans les cercles littéraires français, mais aussi dans les milieux philosophiques. Certains philosophes porteront leur regard sur les peuples non européens et iront même jusqu'à édifier, à partir de leurs connaissances et de leur conception du monde, des théories sur les différentes « races »<sup>104</sup>. Les récits des explorateurs marquèrent un changement important : l'importance accordée à l'observation.

La fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> siècle seront marqués par cette recherche constante de faits observables. Cela mènera à l'essor des sciences naturelles qui s'éloigneront alors des explications religieuses pour se tourner vers ce qui est observable. C'est ainsi que les premiers théoriciens de la race, les pères des anthropologues actuels, commencèrent à classer les différents groupes peuplant la Terre en races pour en produire une classification et une hiérarchie. Ils avaient tous pour modèle de base (et donc meilleur à leurs yeux) la société

---

<sup>104</sup> Duchet, *Anthropologie et histoire ...*

européenne. Le racisme est donc une idéologie qui naîtra de ces croyances en une hiérarchie des races.

Les grandes explorations eurent pour effet la mise en place des colonies européennes dans le Nouveau Monde. Pour différentes raisons, ces colonies se concentrèrent principalement sur la production de monoculture comme le sucre et le café. Pour assurer la production, des Africains furent importés afin de les réduire en esclavage lorsqu'ils arrêtaient d'exploiter les Indiens d'Amérique. La domination des Européens sur les autres cultures fut légitimée par le développement du concept de race en une idéologie raciste afin de servir les intérêts de la métropole. C'est ainsi que certains chercheurs tels que Boulle expliquent l'émergence du racisme comme étant en lien direct avec l'ouverture de l'Europe sur le monde et le développement de l'économie mondiale. Toutefois, dépendamment des chercheurs, l'origine du racisme peut différer. Certains assurent qu'il se met en place dans l'Antiquité alors que d'autres prétendent que le racisme se développe plutôt au XIX<sup>e</sup> siècle lorsque l'idéologie quitte le giron de l'élite pour se répandre dans les masses populaires. La définition du mot « racisme » tout comme celle du mot « race » a, elle aussi, différentes acceptions. Toutefois, la définition la plus commune étant celle qui définit le racisme comme étant une idéologie qui croit en la hiérarchie des groupes humains (les races) et qui provoque des comportements qui sont inspirés de cette idéologie. Ce qu'il y a de particulier avec la conception que se font les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est que les catégories d'êtres humains sont fixes. On ne peut donc pas changer de race. À ces catégories sont associés des caractéristiques physiques, psychologiques et mentales qui sont attribuées par des théoriciens appartenant nécessairement à la race supérieure.

Le prochain chapitre se concentrera sur la traite et l'esclavage des Noirs d'Afrique. En quoi cette pratique répond-elle à des besoins particuliers des Européens? Nous traiterons également de toute l'idéologie raciste qui se met en place pour soutenir l'institution qu'est l'esclavage.

## CHAPITRE 2

### *La traite et l'esclavage des Noirs*

L'historiographie était, et est encore, très prolifique sur les sujets de la traite des Noirs et de l'esclavage. L'esclavagisme est un sujet qui a été beaucoup étudié, tant sur le plan du rôle économique de la traite et de l'esclavage que du fonctionnement d'une plantation par exemple. Dans ce chapitre, nous expliquerons dans un premier temps les causes que les chercheurs et les historiens associèrent au développement de la traite négrière ainsi que la façon dont ils ont abordé ce thème. Dans un second temps, nous traiterons de la manière dont les historiens ont abordé le fonctionnement de l'esclavage et de la société esclavagiste dans les colonies françaises. Pour ce faire, nous aborderons différents thèmes qui ont souvent été étudiés pour voir comment les historiens traitèrent de l'esclavage. L'ont-ils fait sous un angle social ou plutôt sous un angle législatif. Aussi, certains ont choisi de s'intéresser aux moyens de résistance des esclaves. Nous comparerons également les différences et les ressemblances entre les sociétés coloniales françaises d'Amérique du Nord et celles des Antilles françaises en ce qui a trait à la question de l'esclavage. Était-ce la même chose en Nouvelle-France, Louisiane et à Saint-Domingue? La faiblesse démographique de la Nouvelle-France a sans aucun doute contribué au fait que peu d'esclaves s'y retrouvèrent et il est légitime de se demander si cela influença les relations entre esclaves et maîtres. Par leur nombre moins important, les esclaves de la Nouvelle-France étaient-ils traités différemment?

#### **2.1 Les causes associées au développement de la traite négrière**

Comme nous l'avons rapidement mentionné dans la section 1.2 du chapitre précédent, la traite atlantique (celle qui se développe entre les pays européens, la côte ouest de l'Afrique et les colonies d'Amérique) commence aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles avec les Portugais et les Espagnols. La combinaison de différents facteurs<sup>1</sup> a poussé les premiers colons d'Amérique à

---

<sup>1</sup> Ces facteurs étaient : 1- L'introduction de monocultures comme la canne à sucre; 2- La diminution rapide des populations autochtones qui frôle l'extermination (par les guerres ou par leur manque d'immunité contre les maladies européennes); 3- Une opinion publique qui est touchée, malgré tout, par le sort des Amérindiens (grâce à la publication de l'œuvre de Las Casas, *l'Histoire des Indes*). Nous imputons souvent à Las Casas le rôle d'instigateur de la traite des Noirs (en militant pour épargner les Indiens, il condamna les Africains). Pierre H. Boule, « La construction du concept de race dans la France d'Ancien régime, *Revue française d'histoire d'Outre-Mers*, Vol. 89, No. 336-337, 2002, p. 166.

se tourner vers une nouvelle source de main d'œuvre pour travailler dans les différentes monocultures qui se mettent rapidement en place. Par la suite, il sera question des différentes raisons économiques que les colonies et la métropole invoquent afin de justifier l'esclavage. Alors que toutes les colonies semblent s'accorder sur les mêmes points, la Nouvelle-France, elle, semble légitimer l'esclavagisme pour des raisons différentes. Nous verrons lesquelles à la fin de cette partie.

### **A. Un besoin de main-d'œuvre**

Comme l'expliquent Jean-Louis Vissière et Isabelle Vissière dans *La Traite des Noirs au Siècle des Lumières* (1982), différents arguments ont été avancés par les colons et les administrateurs des colonies pour justifier la traite des Noirs. Les auteurs, dans ce court ouvrage, s'intéressent à la logique du négrier derrière la traite et ils présentent la traite comme un crime contre l'humanité, ce qui ne les empêche pas de se demander si « [...]cette page de notre histoire est infâme ou brillante<sup>2</sup>? » Si d'un côté les Européens ont réduit un continent en esclavage, de l'autre, il s'agit tout de même d'un des moments les plus importants de l'histoire commerciale de la France<sup>3</sup>. Par la suite, ils abordent la logique du négrier en expliquant que les colons fondaient leurs justifications de la traite sur les nécessités de la colonisation<sup>4</sup> avant de leur intégrer un caractère biologique lié à la science. Après avoir présenté les causes de la traite négrière, Vissière et Vissière présentent le « noir passage<sup>5</sup> » et ils expliquent le fonctionnement de la traite et du commerce triangulaire, c'est-à-dire la mise en œuvre des expéditions des ports européens aux Antilles. Dans cette section, les auteurs traitent entre autres de la condition de vie des Noirs à bord des navires. Après une courte section sur l'abolitionnisme, les auteurs entrent dans le cœur de leur sujet en traitant de la mentalité

---

Toutefois, comme le fait remarquer Nestor Capdevila dans *Las Casas. Une politique de l'humanité* (Paris, Cerf, 1998), contrairement à ce que nous pouvons penser, Las Casas, dans des dispositions testamentaires, a laissé savoir qu'il considérait la cause des Noirs identique à celle des Indiens. Louis Sala-Molins, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*. Paris, Quadrige, 2005 [1987], p. VIII.

<sup>2</sup> En italique dans le texte. Isabelle Vissière et Vissière, Jean-Louis, *La traite des noirs au siècle des lumières (Témoignages de négriers)*, Paris, Éditions A.M. Métailié, 1982, p. 7.

<sup>3</sup> Eugène Augeard, *La traite des Noirs avant 1790 au point de vue du commerce nantais*, 1901, p. 12 dans Vissière, *La traite des noirs...*, p. 7.

<sup>4</sup> Ces facteurs liés à colonisation sont de nature différente et expliqueraient les causes de la traite. Nous aborderons plus explicitement ces nécessités plus loin dans le chapitre.

<sup>5</sup> Expression qu'ils empruntent à Hubert Deschamps, *Histoire de la traite des noirs de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 1971.

derrière le commerce d'esclaves qu'ils présentent à l'aide des témoignages de négriers. Par la suite, ils présentent quatre textes critiquant la traite négrière et qui soutiennent l'abolitionnisme.

Comme l'expliquent I. et J.-L. Vissière, la traite des Noirs est venue répondre, selon ses défenseurs, à différentes nécessités rencontrées par les colons européens dans les Amériques<sup>6</sup>. Parmi ces nécessités, notons les besoins liés à l'agriculture<sup>7</sup>. Comme les colons français avaient de la difficulté à introduire les cultures européennes en raison, entre autres, du climat, ils prendront exemple sur les colons espagnols en introduisant la culture de la canne à sucre. Toutefois, cette production n'est pas simple puisqu'elle demande beaucoup de main d'œuvre : les champs doivent être préparés et la récolte est difficile. La récolte se fait traditionnellement à la machette et est « [...] une opération difficile, car la tige de canne est dure, les feuilles sont coupantes, la chaleur est forte et les insectes pullulent<sup>8</sup> » : il est donc primordial pour les producteurs de canne de recourir à beaucoup de travailleurs pour répondre aux besoins d'une telle entreprise.

Toujours selon Vissière et Vissière, la traite des Noirs comblera également une « nécessité démographique<sup>9</sup> » au sein des colonies françaises parce que l'utilisation d'engagés français durant le règne de Louis XIII avait été un échec. Par ailleurs, les Blancs étaient affaiblis par le climat des Antilles. Le manque de travailleurs blancs combiné à une main d'œuvre autochtone qui voit sa population diminuer rapidement fait en sorte que l'importation d'esclaves noirs en provenance d'Afrique devient une nécessité afin de combler les besoins de la colonie. L'argument de faible démographie sera également utilisé en Nouvelle-France par les administrateurs pour obtenir le droit d'introduire des Noirs dans la colonie. Comme le note Marcel Trudel, « [la] canne à sucre nécessita la présence de Noirs aux Antilles; la main-d'œuvre servira aussi d'argument pour le Canada. Très rares, les ouvriers et les domestiques sont tellement coûteux qu'ils ruinent tous ceux qui se lancent dans une entreprise : le meilleur

---

<sup>6</sup> Voir également, pour des propos semblables, Louis Sala-Molins, *Le Code Noir...*, p. 8-9.

<sup>7</sup> Vissière, *La traite des noirs...*, p. 8.

<sup>8</sup> Cirad (La recherche agronomique pour le développement), *Tout savoir sur la canne à sucre*, [En ligne]. <http://www.cirad.fr/publications-ressources/science-pour-tous/dossiers/canne-a-sucre/ce-qu-il-faut-savoir/culture-recolte> (Page consultée le 01 avril 2014)

<sup>9</sup> Vissière, *La traite des noirs...*, p. 8.



moyen de remédier à cette situation serait d'introduire des esclaves noirs.<sup>10</sup> » Même si le roi de France, Louis XIV, accorda à la Nouvelle-France le droit de se procurer des esclaves noirs dès 1689, aucun navire négrier n'avait encore fait cap vers la colonie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Malgré cela, un certain nombre d'esclaves d'origine africaine ont vécu au Canada. Trudel dénombre 1 443 Noirs au Canada pour la période allant de 1686 à 1831 (leur nombre augmente rapidement après 1783 lorsque les loyalistes arrivent avec leurs esclaves)<sup>12</sup>.

### ***B. Une nécessité pour les intérêts économiques***

La consommation européenne de denrées provenant des Antilles françaises comme le café, le sucre et le tabac augmente au fur et à mesure que les goûts pour ces produits se développent et cela pousse les colons à cultiver une quantité toujours plus grande de terres fertiles alors qu'ils ont toujours besoin de davantage de main d'œuvre. « La métropole ne peut plus vivre sans les colonies qui, elles, ne peuvent se passer de main-d'œuvre noire<sup>13</sup>. » D'une certaine manière, la traite des Noirs, en raison de l'importance qu'elle a pour la bonne marche de l'économie des colonies françaises, devient aussi une nécessité économique pour la France<sup>14</sup>.

---

<sup>10</sup> Marcel Trudel, *Deux siècles d'esclavage au Québec*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2009 [1960], p. 30. Marcel Trudel est un historien québécois spécialisé en histoire de la Nouvelle-France et en histoire de l'esclavage en Nouvelle-France. En histoire de l'esclavage, il est l'un des premiers historiens à s'être intéressé au cas de la Nouvelle-France (il s'y intéresse dès 1960).

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 32-47. Les guerres qui ralentirent le trafic maritime et le manque de fonds des colons font en sorte la traite des Noirs n'a pas été pratiquée en Nouvelle-France malgré l'accord du roi et les nombreuses demandes des administrateurs. La plupart des Noirs retrouvés en Nouvelle-France étaient le fruit de vols fait aux Anglais ou de Noirs qui naissent dans la colonie (en tant qu'enfant d'esclaves).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>13</sup> Vissière, *La traite des noirs...*, p.9

<sup>14</sup> Pour Claude Fauque et Marie-Josée Thiel, l'économie est la seule vraie justification de la traite des Noirs. « Le profit à lui tout seul fut évidemment le moteur principal, en Occident, de la pratique dégradante de la traite. L'acquisition des Îles, l'introduction de la production sucrière, l'établissement de plantations et la demande simultanée d'une main-d'œuvre importante et à bas prix constituèrent le principal stimulus pour la traite des esclaves africains par les Européens et devaient, avec le temps, transformer le petit flot d'émigrés involontaires en un raz-de-marée. [...] Conséquence de l'expansion des Européens, l'esclavage fut avant tout un système de travail, une réponse au déficit de main-d'œuvre criant [...], mais il a aussi contribué à transformer économiquement les grandes puissances coloniales [...]. » Claude Fauque et Marie-Josée Thiel, *Les routes de l'esclavage. Histoire d'un très grand « dérangement »*, Paris, Hermé, 2004, p. 36-40.

La traite des Noirs répondait donc à plusieurs besoins des colonies (problème démographique lié au type d'agriculture favorisé aux Antilles<sup>15</sup>, manque de main-d'œuvre, production de denrées consommées dans la métropole dont la demande était sans cesse croissante, la traite et l'esclavage allaient perdurer jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au sein de l'Empire français. Ainsi, les colons français allaient reproduire le même schéma que les colons espagnols qui, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, demandaient au roi Charles le droit d'importer des esclaves africains pour travailler sur les terres fertiles du Nouveau Monde puisqu'ils étaient plus adaptés au travail que les indigènes, plus faibles<sup>16</sup>.

Pierre H. Boulle, avant de s'intéresser à la question de la race et à la place des Noirs dans la France d'Ancien Régime, s'est concentré sur l'étude du commerce qui l'a amené à étudier les archives de Nantes, le plus important port français impliqué dans la traite et l'une des villes portuaires les plus florissantes lors de l'âge d'or de la traite. Boulle affirme, et rejoint ainsi I. et J.-L. Vissière<sup>17</sup>, que la traite a entre autres permis le développement d'une proto-industrialisation du secteur manufacturier dans les villes portuaires françaises (notamment Nantes). En dehors des industries de fabrication de tissus, d'autres industries liées au textile se sont également développées (la teinture par exemple)<sup>18</sup>. La traite a ainsi contribué au développement des manufactures françaises. Boulle estime que la France déboursait environ 250 livres en marchandises de troc pour acquérir un esclave noir et qu'elle achetait ainsi plus de 50 000 Noirs par année. Cela signifie que la France envoyait approximativement 12,5 millions de livres en marchandises de troc dont la majorité des articles échangés étaient des

---

<sup>15</sup> Quand Colomb découvre le Nouveau Monde, il pensait pouvoir utiliser les Indiens présents pour en faire des esclaves pour faire fonctionner l'économie locale. Toutefois, ce ne fut pas le cas. « Avant même qu'ils ne commencent à être décimés par les premières épidémies, les Indiens (habités à des économies de subsistance, dans lesquelles ils ne produisaient que les biens nécessaires à leur vie quotidienne) se révèlent impropres aux travaux agricoles dans les grandes plantations, et plus encore au travail extrêmement pénible qu'on veut leur imposer dans les mines d'or et d'argent. » Christian Delacampagne, *Une histoire du racisme*, Paris, Librairie Générale Française, 2000, p. 130.

<sup>16</sup> Hugh Thomas, *La traite des Noirs, 1440-1870*, Paris, Robert Laffont, 2006 [1997], p. 86-87;

<sup>17</sup> Vissière, *La traite des noirs...*, p. 7. Ils expliquent : « Commerce lucratif et florissant, cautionné par les autorités civiles et religieuses, la traite était, au temps de *Candide*, non seulement licite, mais honorable. Elle jouait un rôle économique de premier plan et constituait la clé de voûte d'un système qui bénéficiait de la complicité générale. Si elle enrichissait de façon spectaculaire les armateurs nantais, elle faisait vivre les équipages et une foule d'artisans. Grâce à la main-d'œuvre qu'elle fournissait aux planteurs des Iles, elle alimentait les tables européennes en sucre et en café. »

<sup>18</sup> Pierre H. Boulle, « Marchandises de traite et développement industriel dans la France et l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, Vol. 62, No. 226-227, 1975, p. 312.

produits transformés, l'Afrique représentant un marché important où les produits français pouvaient être écoulés<sup>19</sup>.

I. et J.-L. Vissière, dans leur ouvrage, présentent trois facteurs qui viennent expliquer le développement de la traite à l'époque moderne. À l'instar de Boulle ils présentent ces facteurs sous un angle économique puisqu'ils présentent leurs arguments en faveur de la traite de façon à ce qu'ils servent les intérêts économiques de la colonie et, par le fait même, de la métropole. L'historien québécois Marcel Trudel présente lui aussi la traite des Noirs en Nouvelle-France d'un point de vue économique en se basant sur les sources qu'il a consultées. En effet, Trudel, pour présenter les demandes de la Nouvelle-France pour avoir droit à pratiquer la traite, utilise notamment le mémoire du procureur général, François-Madeleine Ruet d'Auteuil (il sera procureur général au Conseil souverain de Québec de 1680 à 1707<sup>20</sup>) qui consacre presque la moitié de ses écrits concernant la question du commerce en Nouvelle-France à traiter des esclaves noirs pour vanter les avantages économiques qu'ils apporteraient à la colonie<sup>21</sup>.

### ***C. Le cas particulier du Canada***

Il serait bon de noter que le Canada, une des colonies françaises, optera lui aussi pour l'esclavage, mais que ses raisons seront bien différentes de celles abordées jusqu'à maintenant. Les historiens Cécile Vidal (spécialiste de l'histoire sociale des empires et du monde atlantique) et Brett Rushforth (spécialisé dans les relations entre les Européens et les Amérindiens) ont, chacun de leur côté, présenté une des particularités qui différencient l'esclavage au Canada de l'esclavage fait dans les autres colonies : la traite d'esclaves répondait à une nécessité politique, car l'échange d'esclaves amérindiens entre les autochtones et les Français permettait, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup>, de

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>20</sup> Marine Leland, « François-Madeleine-Fortuné Ruet d'Auteuil de Monceaux », *Dictionnaire biographique du Canada*. [En ligne] [http://www.biographi.ca/fr/bio/ruette\\_d\\_auteuil\\_de\\_monceaux\\_francois\\_madeleine\\_fortune\\_2F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/ruette_d_auteuil_de_monceaux_francois_madeleine_fortune_2F.html) (Page consultée le 18 août 2014).

<sup>21</sup> Marcel Trudel, *Deux siècles d'esclavage...*, p. 30. Ruet écrit entre autres : « S'il plaisait au Roi [...] d'accorder la permission d'avoir dans ledit pays des esclaves nègres ou autres comme il lui a plu de l'agréer aux îles de l'Amérique, ce serait le meilleur moyen pour réussir en toute sorte de manufactures, joint aux grâces qu'il aurait la bonté d'accorder à ceux qui se porteraient au bien et à l'augmentation dudit pays. (*Ibid.*, p. 31) »

renforcer les alliances franco-indiennes qui se créent<sup>22</sup>. Avant que la traite d'esclaves amérindiens ne débute et à mesure que la colonisation française se développait, les colons français qui eurent des contacts avec les autochtones furent amenés à rencontrer ce que Rushforth appelle des *Indian war captives*. Les colons ont rapidement comparé ces captifs de guerre aux esclaves noirs des plantations antillaises même si leur statut était totalement différent de celui des esclaves des Antilles puisqu'ils pouvaient être adoptés par la tribu<sup>23</sup>. C'est ainsi qu'en raison du nombre grandissant d'esclaves amérindiens au Canada, l'intendant Jacques Raudot (de 1705 à 1711) légalisera l'esclavage des Indiens Panis en 1709<sup>24</sup>. C'est à partir de ce moment que l'esclavage devint plus acceptable, les esclaves indiens étant auparavant considérés plus comme des domestiques que comme des esclaves.

En ce qui concerne la traite et l'esclavage au Canada, Trudel, Vidal et Rushforth s'entendent tous pour présenter, au départ, la traite des Indiens comme étant un phénomène politique puisqu'il permettait de consolider les relations entre les colons français et les Amérindiens alors que la traite des noirs sera un phénomène économique.

Trudel va toutefois plus loin en s'intéressant aux moyens utilisés par les colons pour acquérir des esclaves noirs au Canada étant donné qu'il n'y aura aucun navire négrier qui se

---

<sup>22</sup> Cécile Vidal, « Un peuplement multi-ethnique : Amérindiens, Européens et Africains » dans Gilles Havard et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2008, p. 238-239.

Brett Rushforth tient le même propos : « Paradoxically, the enslavement of Indians succeeded in New France because of, rather than despite, the growing importance of French-Indians alliances. Between 1660 and 1710, cultural, diplomatic, and economic forces within the growing alliance system converged to draw the French and their native allies into the Indian slave trade. First, allied Indians offered captives to bureaucrats initially rejected captive exchange as a legitimate token of friendship. Although French traders embraced the practice as a means of strengthening trade relations and securing valuable laborers. Second, following the Great Peace of 1701, New France sought desperately to prevent warfare among its Indian neighbors and to keep its native allies from defecting to the English. French officials found that captive exchanges offered one of the most effective means of stabilizing precarious alliance created by the new treaty. » Brett Rushforth, « "A Little Flesh We Offer You": The Origins of Indian Slavery in New France », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 60, No. 4 (Octobre 2003), p. 779; Rushforth est aussi l'auteur de l'article « Savage Bonds: Indian Slavery in New France » (2003) ainsi que du livre *Bonds of Alliance : Indigenous and Atlantic Slavery in New France* (2012). Dans ce dernier, l'auteur analyse l'esclavage amérindien qui se faisait au Canada en le liant avec l'esclavage dans le monde atlantique, notamment dans les Caraïbes. Rushforth y explique aussi, ce qu'il n'a pas fait dans « "A Little Flesh We Offer You"... », que les Amérindiens alliés aux Français ont manipulé ces derniers en leur donnant des captifs pour qu'ils n'étendent pas leur alliance à d'autres groupes d'Amérindiens. Ainsi, l'esclavage pour les Amérindiens alliés des Français avait le double objectif de maintenir leur alliance et affaiblir l'extension de l'alliance franco-amérindienne à d'autres nations amérindiennes.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 780.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 779-780. Trudel, *Deux siècle...*, p. 38.

rendra dans la colonie tout le temps que durera l'esclavage. Ainsi, l'historien explique que les esclaves noirs qui arrivaient dans la colonie étaient le fruit de butin de guerre et donc issus des colonies anglaises<sup>25</sup>. Néanmoins, c'est avec l'arrivée des loyalistes, les colons anglais qui demeurèrent fidèles à l'Angleterre, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que le nombre d'esclaves noirs augmente en Nouvelle-France parce qu'ils en ramenèrent avec eux<sup>26</sup>. Le recensement des esclaves noirs que Trudel a fait du Canada en consultant les archives nous fait comprendre que le nombre d'esclaves noirs a toujours été faible dans la colonie. Jamais le nombre ne sera comparable à celui des colonies françaises des Antilles<sup>27</sup>. Par ailleurs, Trudel se penche sur les conditions des esclaves au Canada en faisant des parallèles entre celles de la Louisiane en se servant d'une approche sociale et politique.

Vidal, quant à elle, s'intéresse plutôt à la société esclavagiste de la Louisiane<sup>28</sup>. Comme elle l'explique, l'esclavage, du moins celui des Noirs, a eu peu d'importance sur les plans socio-économique et démographique au Canada alors qu'il en va autrement en Louisiane où « [la] colonie se distinguait [...] du reste de l'Amérique française continentale et s'apparentait aux Antilles où régnait le système de la grande plantation sucrière esclavagiste<sup>29</sup>. » Dans ce chapitre, Vidal s'intéresse entre autres au fonctionnement de l'institution en Louisiane ainsi qu'à la question des Noirs libres, mais elle étudie aussi la violence qu'il y avait au sein des plantations, autant celle des planteurs que celle des esclaves dans leurs moyens de résistance. À de nombreuses reprises, Vidal compare l'esclavage en Louisiane à celui des Antilles pour

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 91-92.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>27</sup> Marcel Trudel dénombre seulement 1 443 Noirs au Canada sur une période allant de 1686 à 1831 (p. 88-89). En comparaison, Trudel dénombre 2 683 esclaves amérindiens pour la même période. Autrement dit, le nombre total d'esclaves au Canada est d'un peu moins que 4 200 (p. 94). Le nombre d'esclaves noirs représente 1,6 % de la population du Canada en 1760 qui s'élevait à 90 000 individus (p. 67) alors qu'au plus fort de la traite des Noirs, la population d'esclaves à Saint-Domingue dépassait le nombre de colons blancs. Pour en apprendre davantage sur l'histoire de l'esclavage et des Noirs à Montréal, il y a également l'ouvrage de Frank Mackey, *L'esclavage et les Noirs à Montréal (1760-1840)* (Éditions Hurtubise, 2013), qui étudie une période différente que celle étudiée par Trudel. Mackey s'intéresse entre autres à la transition entre l'esclavage et la liberté tout en accordant de l'importance aux populations noires plus « marginales ».

<sup>28</sup> Cécile Vidal, « Esclaves et esclavage » dans Havard et Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, p. 475 à 534.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 475.

montrer les différences ou les ressemblances<sup>30</sup>. Ainsi, Vidal s'intéresse plutôt à l'histoire sociale de l'esclavage en Louisiane.

Rushforth, quant à lui, s'intéresse, dans son article, à l'approche politique en présentant seulement l'esclavage et la traite des Amérindiens avec les colons français sous l'angle des relations politiques. Toutefois, il a également une approche culturelle lorsqu'il présente la façon qu'avaient les Amérindiens d'interagir avec les captifs de guerre. Pour Rushforth, malgré les raisons économiques avancées par l'intendant Raudot qui légalisa l'esclavage en 1709 au Canada, les colons français ont plutôt ignoré l'institution de l'esclavage.

## **2.2 Le fonctionnement de l'esclavage**

Cette section du chapitre portera sur la façon dont l'esclavage a été traité par les chercheurs. Plus précisément, nous présenterons différents thèmes qui furent étudiés par les chercheurs qui se sont intéressés à l'esclavage<sup>31</sup>. Nous présenterons entre autres comment était fait le transport des esclaves vers les colonies, le quotidien de ces derniers une fois rendus à leur destination finale, les moyens qu'avaient les esclaves pour résister à l'esclavage et, finalement, nous exposerons les conditions de vie des Noirs libres au sein des sociétés esclavagistes.

### ***A. Le transport des esclaves d'Afrique aux colonies***

À partir, entre autres, de témoignages de négriers (Guillaume Bosman, Jean-Baptiste Labat et Guillaume Snelgrave), Isabelle et Jean-Louis Vissière présentent le fonctionnement de la traite des Noirs et les conditions de vie à bord des navires qui faisaient le transport d'esclave entre l'Afrique et les colonies. Les extraits présentés par les auteurs permettent notamment de mieux comprendre la perception qu'ont les négriers à l'égard des peuples d'Afrique. Le premier document qu'ils présentent provient de Guillaume Bosman, un employé de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales qui publie, en 1705, le récit de son voyage

---

<sup>30</sup> Comme le note Vidal, « [l']esclavage louisianais présentait néanmoins des caractéristiques propres étroitement liées à la faiblesse du peuplement blanc et au quasi-arrêt de la traite en provenance d'Afrique après 1731. (*Ibid.*) »

<sup>31</sup> Le choix de ces thèmes a été fait en fonction de leur représentation dans les ouvrages que nous avons consultés.

en Guinée et nous apprend qu'il est faux de prétendre que les pères vendent leurs fils, leurs filles ou leurs femmes, car les esclaves achetés par les Européens étaient majoritairement des captifs de guerre<sup>32</sup>. Par ailleurs, Bosman prétend que les conditions de vie des esclaves à bord des navires hollandais étaient meilleures que dans les navires français, anglais ou portugais où les navires étaient toujours sales et il mentionne qu'il y avait parfois des mutineries à bord des navires lors des traversées de l'Atlantique. Outre la crainte, chez les négriers, des révoltes, Bosman présente également la peur des esclaves face au supposé cannibalisme des Blancs<sup>33</sup>.

Jean-Baptiste Labat<sup>34</sup>, qui voyagea en Guinée entre 1725 et 1727, décrit les moyens pour éviter la transmission des maladies qui entraîne de nombreux décès chez les esclaves. Labat explique qu'

il ne faut pas prendre le change sur le terme de parfumer un Vaisseau, ni s'imaginer qu'on emploie à cet usage des parfums rares et de prix; on n'y emploie que du vinaigre qu'on répand sur des pelles toutes rouges; cela excite une fumée épaisse et pénétrante qui chasse avec force le mauvais air qui ne manque pas de se trouver dans l'entrepont où ces malheureux sont enfermés et enchaînés à deux par un pied. Outre cette précaution les Capitaines vigilants et attentifs à leurs devoirs et aux intérêts de la Compagnie, ou de ceux qui les emploient, ont soin de faire laver l'entrepont tous les jours, et de faire monter sur le pont les Nègres qui ne sont pas malades par petites bandes et les obligent de se laver.

Par ailleurs, Labat élabore « un manuel à l'usage des négriers<sup>35</sup> » dans lequel, en dehors des précautions et des mesures à mettre en place pour éviter de traumatiser les esclaves, c'est la rentabilité de la traite qui est mise de l'avant puisque toutes les mesures qu'il évoque visent à rentabiliser les voyages.

Le troisième et dernier extrait que présentent I. et J.-L. Vissière provient du navigateur anglais Guillaume Snelgrave qui écrit les relations de ses voyages en Guinée<sup>36</sup>. Snelgrave,

---

<sup>32</sup> Guillaume Bosman, *Voyage en Guinée contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et où l'on trafique l'or, les dents d'éléphants et les esclaves*. Utrecht, 1705. Dans Vissière, *La Traite des Noirs...*, p. 38. Cela ressemble à ce qui se faisait en Nouvelle-France avec la traite d'esclaves amérindiens qui étaient souvent des Indiens détenus en captivité après une guerre.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>34</sup> Jean-Baptiste Labat, *Voyage du Chevalier des Marchais en Guinée, îles voisines et à Cayenne fait en 1725, 1726, 1727, Paris 1730*. Dans Vissière, *La Traite des Noirs...*, p. 43-48.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>36</sup> Guillaume Snelgrave, *Nouvelle relation de quelques endroits de Guinée et du commerce d'esclaves qu'on y fait...* Traduit de l'anglais par M.A.F.D. de Coulanges. Amsterdam, 1735. Dans Vissière, *La Traite des Noirs...*, p. 49 à 67.

comme Bosman, explique au public européen que la majorité des esclaves achetés sont des captifs de guerre qui auraient été tués s'ils n'avaient pas été achetés par les marchands européens<sup>37</sup>. Snelgrave se veut rassurant. Il écrit d'ailleurs que malgré le nombre élevé d'esclaves transportés dans les colonies européennes (il estime ce nombre à 70 000 esclaves sur une courte période), la côte ouest de l'Afrique reste très peuplée en raison de la polygamie et que cela n'affecte pas le pays<sup>38</sup>.

Snelgrave va plus loin en développant un argumentaire qui vante les avantages de la traite pour les esclaves et les colonies. Premièrement, l'achat de captifs pris à la guerre permet aux vainqueurs de se débarrasser du surplus de captifs dont ils n'avaient pas besoin et qu'ils auraient massacrés. Autrement dit, la traite est « un Commerce qui sauve la vie à une quantité de Personnes, uniquement redevables de ce bienfait à ceux qui font la *Traite des Nègres*<sup>39</sup>. » Deuxièmement, les esclaves, une fois aux colonies, ont une vie plus facile que dans leur pays parce que leurs maîtres, en raison du prix qu'ils ont payé pour les acquérir, prennent soin d'eux. Troisièmement, la traite permet aux colonies d'avoir des travailleurs plus aptes que les Blancs au travail de la terre sous un climat rude. Et, finalement, la traite permet aux Africains d'exiler, sans possibilité de retour, ceux qui sont reconnus coupables d'un crime. La seconde partie de l'extrait présenté concerne les révoltes des Noirs et Snelgrave a remarqué que, lorsque l'équipage est bon avec les esclaves, il y en a moins. Toutefois, lorsque cela se produit, il n'hésite pas à exécuter le meneur afin frapper les esprits et empêcher ainsi le désir de révolte chez les autres Africains.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 49-50. Claude Fauque et Marie-Josée Thiel confirment, d'une certaine manière, les propos de Snelgrave, puisqu'elles expliquent que les chefs africains vendaient aux Européens des prisonniers de guerre, des condamnés pour crime, des personnes ayant l'état d'esclave en raison de dettes ainsi que des infidèles (Fauque et Thiel, *Les routes de l'esclavage...*, p. 71).

<sup>38</sup> « [...] la *Polygamie*, qui est généralement permise parmi eux, rend ces Pays-là extrêmement peuplés; on ne regardera plus comme une chose improbable, qu'on en transporte tous les ans un nombre si prodigieux. » Vissière, *La traite des Noirs...*, p. 51.

<sup>39</sup> *Ibid.* Toutefois, C.L.R. James soutient que, si la violence a pris place en Afrique (du concubinage, des parents qui doivent vendre leurs enfants, les guerres intertribales, etc.), c'est à cause de la pression faite par les Européens qui demandaient toujours plus d'esclaves. Avant l'arrivée des négriers, l'Afrique était un territoire de paix et, avant l'introduction d'armes européennes, les conflits pouvaient faire une demi-douzaine de victimes tout au plus. L'agriculture et les cultures détruites amenèrent le cannibalisme. Autrement dit, l'Europe a été, selon James, le fléau du continent africain. » C.L.R. James, *The Black Jacobins. Toussaint L'Ouverture and the San Domingo Revolution*, New York, Vintage Books, 1989 [1938], p. 7.



Les extraits présentés par Vissière et Vissière nous permettent de mieux comprendre le fonctionnement du commerce d'esclaves, mais, avant tout, ils mettent en lumière le comportement que les Européens avaient vis-à-vis des Africains et les arguments qui ont été développés pour justifier la traite des Noirs. En cela, cet ouvrage est pertinent puisque les auteurs nous présentent des extraits de sources primaires.

L'historienne Claude Fauque, dont les travaux ont notamment porté sur l'histoire du textile, et Marie-Josée Thiel, spécialiste responsable du programme *La Route de l'esclavage* de l'UNESCO<sup>40</sup>, se sont réunies pour publier *Les routes de l'esclavage. Histoire d'un très grand « dérangement »*<sup>41</sup> dans lequel elles abordent, dans la première partie, les routes de la traite et, dans la deuxième partie, l'esclavage au quotidien sur les plantations des Antilles ainsi que l'abolitionnisme. Les auteures abordent le commerce d'esclaves d'abord sous un angle juridique en s'intéressant, dans un premier temps, aux formes d'assurances que les armateurs pouvaient contracter pour assurer leurs navires et leurs cargaisons, tout cela grâce au texte législatif de Colbert de 1685 (*Le Code noir*) qui attribuait à l'esclave le statut de bien meuble : « Si l'esclave est une chose, il peut donc être assuré<sup>42</sup>. »

Par la suite, Fauque et Thiel s'intéressent notamment à l'internationalisation des intérêts dans le commerce triangulaire<sup>43</sup> et elles expliquent que le commerce de la traite des Noirs avait mis de l'avant l'une des premières formes de mondialisation économique en retraçant l'historique de la traite et en expliquant le commerce triangulaire et le financement des voyages<sup>44</sup>. Elles ont pu constater que « [c]'est l'ensemble du système qui était profitable :

---

<sup>40</sup> Programme mis de l'avant par l'UNESCO qui regroupe des historiens et des chercheurs de tous les pays concernés par l'esclavage qui tentent de faire la lumière sur la traite et l'esclavage.

<sup>41</sup> Fauque et Thiel, *Les routes de l'esclavage*...

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.20.

<sup>43</sup> Nous appelons commerce triangulaire, les parcours commerciaux qui partent de l'Europe et se rendent en Afrique avant de se rendre dans les colonies d'Amérique et de revenir en Europe.

<sup>44</sup> « Le transport et le négoce de marchandises manufacturées en Europe pour l'Afrique avaient pour contrepartie le transport et le commerce d'esclaves africains vers les Caraïbes et le continent américain. Ce commerce, qui finançait l'achat de produits tropicaux tels le sucre, le rhum, le tabac, le coton, le café pour le marché européen, constitua un grand réseau commercial, connu sous le nom de "commerce triangulaire" (*Ibid.*, p. 28). »

Les capitaux, même si l'armateur provient de Bordeaux par exemple, pouvaient avoir diverses origines. Par ailleurs, le développement de compagnies (comme la Compagnie hollandaise des Indes orientales qui fut la première en 1602) permettra d'amasser un plus grand nombre de capitaux (en raison du nombre élevé d'actionnaires) que peut le faire un armateur seul.

les échanges de denrées coloniales produites grâce à ces mêmes esclaves, les trocs et les rendements des placements<sup>45</sup>. »

Finalement, Fauque et Thiel se concentrent sur le *middle passage*, c'est-à-dire le moment dans le trafic qui désigne le voyage en pleine mer, pour expliquer les conditions abominables que devaient endurer les captifs<sup>46</sup>. Les mauvaises conditions d'hygiène favorisaient le développement des maladies (la dysenterie, la fièvre jaune, la variole) et augmentaient le nombre de décès chez les esclaves. Nombreuses furent les tentatives de révoltes sur les navires que ce soit par des « rébellions, des suicides collectifs et individuels, des mutineries<sup>47</sup> » et cruels furent les châtements. Si la mutinerie était importante, les capitaines en torturaient les auteurs<sup>48</sup>.

Chez Fauque et Thiel, nous l'avons vu, c'est d'abord une histoire économique teintée d'histoire sociale qui est mise de l'avant. La traite, comme elles nous l'expliquent, a permis à des capitaux européens, ayant diverses provenances, de se concentrer dans un seul projet. Cela a fait en sorte d'internationaliser la traite d'esclaves et d'enrichir les nations européennes qui participaient à cette entreprise.

L'ouvrage de Cyril Lionel Robert (C.L.R.) James (écrivain et militant politique), *The Black Jacobins* (1938), a été un ouvrage important en histoire culturelle du monde caribéen puisqu'il a, en quelque sorte, ouvert la voie à de nombreuses études sur les mouvements politiques et l'histoire sociale de cette région. Toutefois, il ne fait pas de doute que cet ouvrage a été fortement influencé par le cadre marxiste<sup>49</sup>. James, dans la première partie de son livre, s'intéresse à la traite des Noirs en nous présentant, dans un premier temps, les différentes

---

<sup>45</sup> *Ibid.* Ainsi, elles affirment que l'Europe, à l'époque moderne, était une Europe négrière

<sup>46</sup> Elles présentent notamment un extrait des archives du port de Rochefort qui décrit un navire nantais de 1785. Les normes, à ce moment, sont de 1,5 pied carré par esclave. Autrement dit, il devait y avoir quatre esclaves par mètre carré. L'extrait nous explique aussi que les hommes étaient séparés des femmes.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>48</sup> Cela rejoint les propos de Vissière et Vissière.

<sup>49</sup> La même année (1938), des grèves de travail éclataient à la Jamaïque. Brian Meeks, « Re-Reading the Black Jacobins : James, the Dialectic and the Revolutionary Conjoncture », *Social and Economic Studies*. Vol. 43, No. 3, 1994, p. 75. [En ligne]. <http://www.jstor.org/stable/27865976?seq=1> (Page consultée le 11 juin 2014). Brian Meeks interprète l'œuvre de James, *The Black Jacobins*, comme étant un moyen d'enseignement en présentant une révolution d'esclaves triomphante pour démontrer à une nouvelle génération d'anticolonialistes qu'il est possible de se libérer du joug colonial qui s'abat sur le continent africain (*Ibid.*, 76).

régions d'Afrique qui ont été dévastées par les esclavagistes<sup>50</sup>. Aussitôt après avoir « vidé » une région, ils changeaient de secteur pour trouver de nouveaux esclaves afin de répondre à la demande toujours croissante. Comme il l'explique, les Européens fournirent des armes à des tribus et ainsi ils n'avaient plus qu'à attendre sur la côte que les différentes tribus africaines se fassent la guerre et viennent leur vendre les captifs qu'ils avaient faits. La propagande, à cette époque, clamait que, peu importe le degré de cruauté qui était prodigué au moment de la traite d'esclaves, les esclaves africains en Amérique étaient toujours mieux que dans leur propre civilisation<sup>51</sup>.

De plus, James explique concrètement, contrairement aux autres chercheurs présentés, le quotidien des Africains réduits au statut d'esclave et qui devaient, en plus de cela, souffrir de la traite. Ils étaient enchaînés en colonne jusqu'à ce qu'ils rejoignent le navire qui allait les amener en Amérique. Durant ce périple, leurs conditions étaient précaires<sup>52</sup> et, une fois sur le navire, elles n'étaient pas meilleures<sup>53</sup>. Une fois rendus aux colonies, ils étaient inspectés avant d'être vendus et marqués au fer rouge identifiant ainsi le propriétaire<sup>54</sup>.

### ***B. Le quotidien des esclaves***

Nombreux sont les historiens à s'être intéressés au quotidien des esclaves dans les colonies européennes d'Amérique. Ce quotidien a été abordé selon plusieurs perspectives et, ainsi, plusieurs études furent publiées au cours des dernières années. Certains chercheurs ont décidé de témoigner de la violence des maîtres à l'égard des esclaves. Alors que d'autres ont plutôt orienté leurs travaux vers la législation qu'il y avait au sein des colonies esclavagistes.

---

<sup>50</sup> Après avoir commencé sur les côtes de la Guinée (sur la côte ouest de l'Afrique), les Européens pratiquant la traite poursuivirent leur chemin se rendant jusqu'au Mozambique (sur la côte est) en 1789. James, *The Black Jacobins*..., p. 6.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 6-7.

<sup>52</sup> « The slaves were collected in the interior, fastened one to other in columns, loaded with heavy stones of 40 or 50 pounds in weight to prevent attempts at escape, and then marched the long journey to sea, sometimes hundreds of miles, the weakly and sick dropping to die in the African jungle (*Ibid*). »

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 8. « Contrary to the lies that have been spread so pertinaciously about Negro docility, the revolts at the port of embarkation and on board were incessant, so that the slaves had to be chained, right hand to right leg, left hand to right leg, and attached in rows to long iron bars. »

<sup>54</sup> *Ibid.* p. 9.

### *a. Le quotidien des esclaves à la campagne, l'exemple des Antilles*

Comme l'explique l'historien Malick W. Ghachem dans son ouvrage *The Old Regime and the Haitian Revolution* (2012)<sup>55</sup>, l'étude de la Révolution haïtienne doit se faire à partir d'une longue période et non pas en s'intéressant seulement à la période révolutionnaire. Il présente, dans le premier chapitre de son livre, les relations qu'entretenaient les colons européens avec leurs esclaves. Souvent les planteurs alternaient entre deux stratégies lorsque venait le temps de diriger leurs esclaves : soit ils étaient généreux et affranchissaient leurs esclaves ce qui diminuait en quelque sorte la tension au sein des esclaves, soit ils utilisaient la brutalité afin d'obtenir ce qu'ils voulaient<sup>56</sup>.

Comme Ghachem l'explique en se basant sur le rapport de 1685 du gouverneur (de 1684 à 1691) de Saint-Domingue, Pierre-Paul Tarin de Cussy, les esclaves étaient considérés, par les Blancs, comme étant des « ennemis domestiques<sup>57</sup> ». En effet, l'augmentation de la population d'esclaves, en plus des esclaves fugitifs, les marrons fait craindre des risques de soulèvement de la part des esclaves<sup>58</sup>. En considérant les esclaves comme étant des ennemis, les autorités devaient trouver des moyens pour les contenir et, ainsi, éviter le désordre au sein de la société coloniale. L'un des moyens de contenir les esclaves et d'empêcher les révoltes qu'avaient les planteurs était la manumission, c'est-à-dire l'affranchissement des esclaves. Ghachem démontre beaucoup d'intérêt pour l'administration qui se trouve, selon lui, à la base des sociétés esclavagistes des Antilles françaises. C'est ainsi que nous apprenons par exemple que, malgré l'ordonnance royale de 1713 qui empêchait les propriétaires d'esclaves de donner la liberté à un esclave sans demander l'approbation des magistrats, plusieurs propriétaires

---

<sup>55</sup> Ghachem, Malick W. *The Old Regime and the Haitian Revolution*. New York, Cambridge University Press, 2012. 350 pages. Ghachem s'est concentré, dans ses travaux, sur l'esclavage, l'abolitionnisme et l'histoire constitutionnelle. Il démontre que la Révolution de Saint-Domingue (aujourd'hui Haïti), en plus d'être une transition soudaine et violente d'un état d'esclavage à celui d'hommes libres, est aussi le produit de son histoire coloniale.

<sup>56</sup> *Ibid.* L'augmentation de la production de canne à sucre dans les colonies françaises des Caraïbes (vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les colonies françaises exportent 125 000 tonnes de sucre par année dont 87 000 tonnes proviennent uniquement de la colonie de Saint-Domingue *Ibid.*, p.38) a entraîné un haut taux de mortalité au sein de la population d'esclaves parce que les planteurs et les administrateurs avaient élaboré des mesures et trouvé des moyens, comme les châtiments, pour les faire travailler à un rythme effréné du matin au soir.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 55-57.

<sup>58</sup> Le gouverneur Cussy craignait que les fugitifs, après avoir goûté à la liberté, soient beaucoup moins obéissants et dociles (*Ibid.*, p. 56).

décidèrent de contourner la loi en collaborant avec les missionnaires pour faire baptiser les enfants esclaves pour pouvoir leur redonner leur liberté. Cela démontre que les planteurs voyaient l'ingérence des administrateurs comme étant une injustice à leur droit absolu de propriété sur leurs esclaves<sup>59</sup>. Ainsi, le rapport maître-esclave est étudié, chez Ghachem, selon un angle administratif qui l'amène aussi à étudier les relations entre les planteurs et l'administration de la colonie.

Pierre Pluchon, historien spécialiste de l'histoire coloniale sous l'Ancien Régime, s'est intéressé, lui aussi, aux conditions des esclaves dans les colonies. Dans son ouvrage *Nègres<sup>60</sup> et Juifs au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1984)<sup>61</sup>, Pluchon aborde de nombreux thèmes, dont celui de la violence faite envers les esclaves. Comme l'explique l'auteur, la perception que les Européens avaient des Noirs change à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La continuité de l'esclavage, c'est-à-dire sa permanence, était considérée comme un moyen de sauvegarder « [...] la pureté de la race européenne, et par là sa domination<sup>62</sup>. »

Pluchon utilise le *Code Noir* (1685), le premier texte législatif concernant l'esclavage dans les colonies françaises, pour construire sa définition d'un esclave : « [...] un meuble, théoriquement catholique, qui a pour objet de travailler six jours sur sept, du lever au coucher du soleil. Il est entièrement soumis à la volonté de son maître, qui est aussi son juge, encore que la loi (théoriquement) réserve à la seule justice publique le droit de condamner à mort<sup>63</sup>. » Comme le souligne l'auteur, l'appât du gain et le désir d'accroître la productivité

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 87. Pour expliquer cette idée, Ghachem reprend les termes de Gabriel Debien, « liberté de savane » et « liberté régulière » qui démontre, d'une certaine manière, les conflits qu'il pouvait y avoir entre les propriétaires d'esclaves et les autorités coloniales. « Liberté de savane » est un terme colonial qui signifiait la liberté offerte de manière officieuse aux esclaves par les maîtres au niveau de la plantation, c'est-à-dire sans recourir à des instances supérieures. Généralement, les esclaves restaient sur les domaines de leur ancien propriétaire tout en étant désormais libres. « Liberté régulière » était utilisé pour faire référence à la liberté qui était accordée via les voies officielles de l'appareil administratif de la colonie

<sup>60</sup> Il est à noter que le terme est péjoratif.

<sup>61</sup> Pierre Pluchon, *Nègres et Juifs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le racisme au siècle des Lumières*. France, Tallandier, 1984. 313 pages.

<sup>62</sup> « Partie de prémices élémentaires, la perception coloniale du Noir, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, se teinte nettement d'esprit philosophique et prend couleur d'idéologie. L'esclavage n'est plus seulement la vocation naturelle des êtres frustrés issus des flancs torrides de l'Afrique, c'est aussi et surtout l'institution dont la pérennité sauvegardera la pureté de la race européenne, et par là sa domination. Le statut servile est le dernier rempart qui peut protéger les Blancs du péril noir, de la dégénérescence (*Ibid.*, p. 163). »

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 164.

encourageaient les colons à employer des mesures rigoureuses pour assurer l'obéissance et le rendement de leurs esclaves<sup>64</sup>. Pour l'auteur, l'absentéisme de plusieurs planteurs serait l'une des causes expliquant l'essor du racisme et du sadisme chez les administrateurs et les autres cadres de plantation qui les remplacent et qui proviennent, eux aussi, d'Europe<sup>65</sup>.

Ainsi, comme Pluchon l'explique, la plantation, en tant qu'unité économique des colonies esclavagistes, était régie en fonction du « despotisme domestique <sup>66</sup> » du colon<sup>67</sup>. Autrement dit, le colon propriétaire d'esclaves, c'est-à-dire le maître, dirigeait sa plantation de façon quasi souveraine, prenant le droit, dans certains cas, de vie ou de mort sur les esclaves dissidents, même si les ordonnances royales l'interdisaient<sup>68</sup>.

Dans *The Black Jacobins*, C.L.R. James a étudié les conditions des esclaves sur les plantations en se basant sur un cadre d'histoire sociale comme l'a fait Pluchon. Comme le soulève l'auteur, une fois sur la plantation, les esclaves étaient souvent traités comme des animaux qu'on battait, sans doute avec le même bâton, malgré le fait que, derrière leur peau foncée et leurs cheveux frisés, ils étaient indéniablement humains avec des sentiments et une intelligence<sup>69</sup>. Toutefois, pour assurer leur docilité et leur obéissance, toute la société

---

<sup>64</sup> Pluchon présente quelques-uns de ces cas, notamment celui rapporté par Bossu qui, dans ses *Nouveaux voyages aux Indes occidentales* (1768), raconte qu'un habitant nommé Chaperon aurait mis un de ses esclaves dans un four chaud où il l'aurait laissé mourir. Comme l'explique l'auteur, « [les] colons des Antilles sont des hommes durs. Durs avec eux-mêmes. Cruels avec leurs Nègres, certainement davantage qu'on ne le soupçonne, ce que l'on ne pourra jamais prouver de manière irréfutable, faute de documents. Mais la présomption générale n'en est pas moins là, grave et lourde, étayée par des faits indiscutés, des relations fidèles. Les tortures ne ternissaient pas tous les jours de l'année, mais sont l'œuvre de plus d'un. L'idéologie raciste, qui les autorisait, dominait tous les esprits (*Ibid.*, p. 176). » Pluchon n'hésite pas à qualifier les esclaves de « sous-hommes » par rapport à leurs maîtres étant donné que ces derniers pouvaient tout exiger à leurs esclaves en plus de tout pouvoir leur faire subir. Quand les maîtres étaient cruels, ils maltraièrent souvent leurs esclaves.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> Pluchon rejoint ici Ghachem qui utilise les mêmes termes pour aborder la vision qu'avaient les planteurs de leurs esclaves.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>68</sup> *Ibid.* Les propriétaires d'esclaves voyaient ceux-ci comme étant des ennemis domestiques, c'est-à-dire des êtres sournois toujours prêts à tuer ou bien un compagnon ou bien leur maître ou bien, même, du bétail. Le colon, en tant que despote sur sa propriété, prenait le droit de juger les actes de ses esclaves et d'exercer des châtiments en fonction des crimes commis. Cela démontre, d'un côté, tout le pouvoir que pouvait avoir un colon au sein de sa plantation et de l'autre, à quel point la justice publique pouvait être impuissante face à la justice privée. L'ouvrage de Pluchon s'inscrit, bien sûr, au sein du large éventail d'ouvrages de l'historiographie sur l'histoire de l'esclavage qui aborde le sujet selon les perspectives de l'histoire sociale (*Ibid.*, p. 179).

<sup>69</sup> James, *The Black Jacobins*..., p. 11-12. Plus précisément, James écrit : « The difficulty was that though one could trap them like animals, transport them in pens, work them alongside an ass or a horse and beat

esclavagiste se basait sur un système qui prône la brutalité et qui avait l'assentiment royal grâce au *Code Noir*. Les maîtres faisaient tout cela pour préserver leur propriété et assurer leur propre sécurité parce que les esclaves représentaient une menace constante étant donné que ces derniers pouvaient, par exemple, utiliser du poison pour se venger des violences de leur maître en l'assassinant, lui, sa femme ou ses enfants. Le poison pouvait aussi être utilisé pour commettre des suicides ou des infanticides pour échapper à l'esclave et nuire au maître. Autrement dit, les colons craignaient constamment leurs esclaves et c'est entre autres pour cela qu'ils ont mis en place un véritable régime de terreur au sein des plantations<sup>70</sup>.

C.L.R. James s'est aussi intéressé à la perception qu'avaient les planteurs de leurs esclaves. Selon eux, la plupart des esclaves étaient des êtres cruels, à mi-chemin entre un homme et une bête, paresseux et voleurs<sup>71</sup>. Néanmoins, certains esclaves, ceux qui ne travaillaient pas aux champs, avaient de meilleures conditions de vie. Parmi cette minorité de « privilégiés » nous retrouvions, par exemple, les Noirs chargés de s'occuper des plantations, les cuisiniers, les soignantes, les concubines et les autres serviteurs au sein de la maisonnée. L'existence de cette minorité d'esclaves attachés à leur maître a amené certains historiens à aborder l'esclavage sur les plantations comme étant des relations de paternalisme entre les maîtres et leurs esclaves<sup>72</sup>.

Par ailleurs, James affirme que certains esclaves ont profité de leur statut privilégié pour améliorer leur sort et, éventuellement, mener des rébellions contre le système en place<sup>73</sup>. Comme James le fait remarquer, les esclaves étaient peut-être protégés par la législation sur papier, mais, dans les faits, le maître faisait ce qu'il voulait avec ce qui lui appartenait<sup>74</sup>.

---

both with the same stick, stable them and starve them, they remained despite their black skins and curly hair, quite invincibly human beings; with the intelligence and resentments of human beings. »

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 11-16.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 17. Pour dire cela, James se base sur un mémoire publié en 1789.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 19. Pensons par exemple à l'historienne Cécile Vidal qui présente cette thèse de relations paternalistes entre le maître et ses esclaves dans la société coloniale de la Louisiane.

<sup>73</sup> Ici, James fait référence à l'histoire familiale de Toussaint L'Ouverture (*Ibid.*).

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 22.

### ***b. Le quotidien des esclaves en ville, l'exemple de l'Amérique du Nord***

L'historienne Cécile Vidal, dont les travaux en histoire sociale traitent notamment des empires et du monde atlantique à l'époque moderne, s'est, elle aussi, intéressée aux relations, parfois violentes, entre les maîtres blancs et les esclaves noirs de la Louisiane. Elle aborde justement ce sujet dans l'un des chapitres de *l'Histoire de l'Amérique française* qu'elle a coécrit avec Gilles Havard. Selon elle, l'esclavage en Louisiane, contrairement à celui qui était pratiqué aux Antilles françaises, avait des caractéristiques qui lui étaient propres et qui n'étaient pas présentes ailleurs. Elle donne comme explication à ces particularités deux phénomènes : le faible taux de population blanche dans la colonie et l'arrêt presque complet de la traite d'esclaves provenant d'Afrique après 1731<sup>75</sup>.

Pour Vidal, « les conditions de vie et les relations entre maîtres et esclaves dépendaient étroitement du cadre dans lequel se déroulait l'existence des esclaves<sup>76</sup>. » À Montréal où la population blanche était majoritaire, les esclaves vivant en ville, dans une maisonnée comprenant des engagés ou des domestiques blancs, menaient une vie totalement différente des esclaves vivant, par exemple, sur une plantation isolée du Mississippi ils étaient beaucoup plus nombreux. Ainsi, « les relations personnelles entre l'esclave montréalaise et son maître étaient sans doute plus étroites et moins empreintes de racisme<sup>77</sup>. »

---

<sup>75</sup> Vidal, « Esclaves et esclavage », p. 475. Par ailleurs, Vidal présente deux écoles de pensée en ce qui a trait à l'étude de l'esclavage en Louisiane. La première prétend que la société coloniale louisianaise était fluide et ouverte. Cette école représentée par Gwendolyn M. Hall affirme qu'il n'y avait pas de racisme dans cette société et que les Africains et les créoles avaient une grande autonomie au plan économique et culturel (p. 476). L'autre école, représentée par Thomas N. Ingersoll, conçoit la société louisianaise comme étant biraciale où il y avait beaucoup d'antagonismes fondés sur la race et la classe (p. 476). Ces deux écoles se retrouvent aux extrêmes du spectre des interprétations concernant l'esclavage et les relations entre les Européens et les Africains. Toutefois, comme Vidal le fait remarquer, plusieurs interprétations ont été mises de l'avant depuis une vingtaine d'années (*Ibid.*, p. 476).

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 477. Jeremy D. Popkin présente des propos semblables. Pour Popkin qui étudie le cas des Noirs au Cap français, les esclaves et les autres Noirs avaient leurs dimanches de libres qu'ils prenaient pour déambuler dans les rues de la ville. De plus, il avance que, contrairement aux esclaves sur les plantations qui n'ont pas d'intérêts dans le succès de l'entreprise de leur maître, les esclaves habitant en ville s'intéressent aux entreprises de leurs maîtres puisqu'ils avaient conscience de participer au bien-être de la communauté qui les entoure. Toujours, selon Popkin, les esclaves de la ville ne cherchaient pas à se débarrasser des Blancs comme leurs homologues sur les plantations; ils cherchaient plutôt à jouir du luxe qui les entourait. Jeremy D. Popkin, *You Are All Free : The Haitian Revolution and the Abolition of Slavery*, New York, Cambridge University Press, 2010, p. 68.

<sup>77</sup> Vidal, « Esclaves et esclavage », p. 477. Alors que la Louisiane voit naître une communauté afro-créole, rien de tel ne se développe en Nouvelle-France.



Vidal nous apprend également que l'esclavage en Louisiane avait certaines particularités qui n'étaient pas présentes aux Antilles. Par exemple, certains planteurs laissaient aux esclaves chasseurs le droit de conserver les armes dans leur case alors que d'autres ne surveillaient pas les esclaves qui s'occupaient des troupeaux. Par ailleurs, « contrairement à ce qui se passait aux Antilles ou au Brésil, les maîtres favorisaient la constitution de familles au sein des plantations et respectaient l'interdiction de vendre séparément les membres d'une même famille tant que les enfants avaient moins de quatorze ans<sup>78</sup>. » En dehors de ces différences, les esclaves sur les plantations avaient différents moyens de socialiser entre eux. Il pouvait s'agir de réunions autour du feu de camp le soir, de soupers chez d'autres d'esclaves, mais il pouvait s'agir aussi de réunions clandestines où les esclaves se réunissaient dans les bois pour chanter et danser<sup>79</sup>. Dans les villes, la sociabilité interethnique se développait entre Noirs, libres ou esclaves, colons, matelots et soldats autour de l'alcool au sein des auberges et des tavernes<sup>80</sup>.

Toutefois, comme le rappelle Vidal, les possibilités de nouer des relations interpersonnelles plus facilement qu'aux Antilles ne constituaient pas une barrière à la violence et aux mauvais traitements. Comme elle l'explique, « une société esclavagiste est beaucoup plus violente qu'une société où il n'existe que des hommes libres. L'esclavage est précisément fondé sur la violence, la privation de la liberté, la contrainte par la force, la domination d'un individu sur un autre et celle d'un groupe sur un autre<sup>81</sup>. » La violence était quotidienne et omniprésente au sein des plantations sur lesquelles il y avait des esclaves<sup>82</sup>. Néanmoins, cela

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 488.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 496-497.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 497.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 500.

<sup>82</sup> Les esclaves marrons, c'est-à-dire ceux qui se sont échappés, évoquaient la crainte des mauvais traitements ou des châtiments pour expliquer leur fuite (*Ibid.*, p. 501). Si nous nous rapportons à l'autobiographie de Frédéric Douglass (1818-1895) (Douglass est né esclave avant de gagner sa liberté et devenir un personnage important dans la lutte pour les droits de l'homme au sein du mouvement abolitionniste) publiée en 1845 nous apprenons qu'il y avait moins de violence envers les esclaves dans les villes qu'en campagne. Douglass écrit : « Je n'étais que depuis très-peu de temps à Baltimore, et j'avais déjà observé une différence remarquable dans le traitement des esclaves, comparé à celui dont j'avais été témoin à la campagne. Le fait est qu'un esclave à la ville est presque libre comparé à un esclave dans une plantation. [...] On remarque à la ville sous ce rapport un certain degré de décence, un sentiment de honte qui sert à réprimer en partie les explosions de cruauté atroce qui éclatent si souvent dans la plantation. [...] Il est bien rare d'en trouver un qui veuille s'exposer à la haine qui s'attache à la réputation de maître cruel [...]. (Frederic Douglass, *Vie de Frédéric Douglass esclave américain, écrite par lui-même*, Paris, Pagnerre, 1848 [1845], p. 63-64.) » Par contre, comme l'explique Douglass, il y avait aussi des

ne voulait pas signifier, selon Vidal, que les Blancs pouvaient se permettre de tout faire à leurs esclaves; « la société mettait certaines limites qui étaient définies par les coutumes, les usages et l'opinion<sup>83</sup>. »

Vidal aborde également les relations entre les maîtres et leurs esclaves en les présentant comme étant une forme de paternalisme. Les maîtres, en père de famille, pouvaient faire preuve de clémence et de modération comme ils pouvaient faire preuve de sévérité en punissant rigoureusement les fautifs<sup>84</sup>. Ces deux éléments du système paternaliste (la clémence et la sévérité) avaient un objectif commun : l'obéissance. Ce système se serait développé plus rapidement en Louisiane puisque la traite avec l'Afrique cessa presque complètement à partir de 1731<sup>85</sup> tandis qu'elle a continué aux Antilles. Après 1731, les maîtres devaient faire plus attention à leurs esclaves qu'ils ne pouvaient plus considérer comme une denrée renouvelable. Toutefois, cela n'empêcha pas certains maîtres d'être très violents avec leurs esclaves même si la majorité de la société coloniale de la Louisiane adhérait au système paternaliste<sup>86</sup>.

### *c. La justice royale*

L'étude de l'institution de l'esclavage au sein des colonies de l'Empire français a amené les chercheurs à s'intéresser à la justice. Que ce soit pour présenter brièvement le *Code noir*, principal texte législatif de l'esclavage, ou encore le fonctionnement de la justice au sein

---

exceptions étant donné que certains maîtres ne se gênaient pas pour châtier leurs esclaves malgré le fait qu'ils étaient en ville (*Ibid.*, p. 64.).

<sup>83</sup> Cécile Vidal, « Esclaves et esclavage », p. 505.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 506-507.

<sup>85</sup> La Louisiane à partir de 1717 allait être administrée par des intérêts privés, la Compagnie d'Occident (qui allait devenir la Compagnie des Indes), qui avaient le monopole du commerce pour une durée de vingt-cinq ans. Cette dernière avait deux tâches : s'occuper de la défense de la colonie et de son peuplement en y transportant des colons et des esclaves. Toutefois, la colonie a été un désastre financier pour la Compagnie qui décide, en 1730, d'abandonner son privilège sur le commerce de la colonie. En 1731, la France décide de prendre en main la Louisiane. Gilles Havard, « Les étapes de la colonisation (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) ». Dans Havard et Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, p. 129-133.

« Après 1731, date de la rétrocession de la Louisiane, la Compagnie des Indes n'y envoya plus aucun bateau : elle voulait se désengager totalement de cette colonie qui ne lui avait rien rapporté. En outre, le Mississippi étant la colonie française la plus éloignée des côtes africaines, les traiteurs pouvaient vendre leur cargaison plus avantageusement aux planteurs antillais tout en évitant les risques d'un plus long voyage. (Vidal, « Un peuplement multi-ethnique ... », p. 242.) »

<sup>86</sup> Vidal, « Esclaves et esclavage », p. 507.

des colonies, la justice et les différents thèmes s'y raccrochant, ont toujours été abordés par les chercheurs s'intéressant au fonctionnement des colonies.

Parmi les auteurs qui se sont intéressés à la justice royale au sein des colonies antillaises de l'Empire français nous retrouvons Antoine Gisler avec son ouvrage de 1965 : *L'esclavage aux Antilles françaises (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Contribution au problème de l'esclavage*<sup>87</sup>. Cet ouvrage, composé de trois parties, nous apprend notamment le fonctionnement de l'esclavage et, surtout, décortique le *Code Noir*. La première partie, *la théorie et la pratique*, présente le *Code Noir* et les conditions matérielles et morales de l'esclave. La deuxième, *le pouvoir civil*, aborde le fonctionnement de l'administration colonial au sein d'une société esclavagiste et, finalement, la troisième partie, *les missionnaires*, présente notamment le rôle et les actions du clergé au sein des colonies esclavagistes.

Pour Gisler, l'*Édit du roi concernant la discipline de l'Église et l'état et la qualité des nègres esclaves aux îles de l'Amérique* ou, plus simplement, le *Code Noir* de 1685 est le principal texte de la législation française concernant l'esclavage. Ce texte est fondamental, selon lui, pour qui étudie l'esclavage<sup>88</sup>. Gisler commence par présenter une trentaine d'articles du *Code Noir* (cet édit en comprend 60) qu'il regroupe en cinq catégories : les articles qui concernent les titres de naissance, ceux qui abordent plutôt le statut juridique, les articles qui traitent du régime disciplinaire, ceux qui recommandent les obligations des maîtres envers leurs esclaves et finalement ceux qui traitent du fonctionnement de l'affranchissement et des conditions des affranchis<sup>89</sup>. C'est notamment parce qu'il s'agit de la première ordonnance royale d'un pays européen à avoir reconnu officiellement l'institution de l'esclavage (qui

---

<sup>87</sup> Antoine Gisler, *L'esclavage aux Antilles françaises (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Contribution au problème de l'esclavage*. Paris, Karthala, 1981 [1965]. 228 pages. À l'aide de textes législatifs, notamment le *Code Noir*, Gisler présente le quotidien des esclaves.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 20. Yvan Debbash, qui a fait un compte rendu de l'ouvrage de Gisler en 1969, écrit toutefois « des grandes masses normatives, l'auteur n'a retenu, pour l'Ancien régime, que le Code Noir; sur les ordonnances de 1784-1785 qui en sont la mise à jour, un court paragraphe, inconsistant, au motif qu'elles ont été ineffectives [...] ». Gisler se prive, par ailleurs, de sources capitales lorsque, ne retenant que les lois, il néglige les projets [...]. » Debbash, Yvan. « Antoine Gisler, C.S.S.P. : *L'esclavage aux Antilles françaises (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle). Contribution au problème de l'esclavage*, Fribourg, Éditions universitaires, 1965, 213 pages [Studia fruburgensia, n. s. 42] », *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*. 1969, Vol. 56, No. 204, p. 320.

<sup>89</sup> Gisler, *L'esclavage aux Antilles françaises...*, p. 20-26.

fonctionnait déjà aux colonies depuis un demi-siècle) qui lui confère un rôle historique<sup>90</sup>. Ce code de lois attribue aux autorités de la colonie la tâche de contrôler l'institution.

Dans le chapitre *La Pratique : la condition matérielle de l'esclave*, Gisler dépeint la condition de vie des Noirs en les mettant toujours en lien avec les différents articles du *Code Noir* qui s'y rattachent. Gisler poursuit son chapitre en présentant de nombreux cas d'excès de violence fait par les maîtres en se basant sur des sources de voyageurs ou, encore, de la correspondance coloniale<sup>91</sup>. Il termine son chapitre en abordant les réactions des esclaves face aux mauvais traitements que leur maître leur fait subir. Selon les sources qu'il a consultées, les esclaves avaient trois façons de réagir : certains s'étaient habitués à la méthode forte au point que les maîtres devaient obligatoirement l'utiliser pour faire travailler ses esclaves, d'autres, en raison du mépris qui les entourait, avaient développé un état d'esprit dans lequel ils pensaient qu'ils sont un peuple maudit qui devait être puni et, finalement, certains esclaves développèrent une « hostilité sournoise » qui pouvait aller de la simple raillerie suite à la mésaventure des Blancs, à la paresse dans leur travail, ou encore, au marronnage<sup>92</sup>. Concernant les prescriptions du *Code Noir* en ce qui a trait à la religion, Gisler affirme qu'elles vont, comme celles concernant les conditions de vie des esclaves, être la plupart du temps laissées de côté par les planteurs. Ces derniers se contentant de faire baptiser leurs esclaves.

Dans la seconde partie de son livre, Gisler aborde notamment la question du pouvoir civil durant l'Ancien Régime. Il explique que le *Code Noir* de 1685 a attribué deux tâches à l'exécutif de la colonie. Dans un premier temps, en officialisant la légitimité de l'esclavage, le pouvoir allait devoir assurer la continuité de l'institution<sup>93</sup>. Le second mandat du pouvoir colonial consistait à faire en sorte que la société esclavagiste garde un caractère humain, « respectueux de la dignité et des droits essentiels de l'esclave<sup>94</sup>. » Ainsi, le pouvoir colonial devait donc faire la police du maître, mais aussi celle de l'esclave pour assurer l'ordre établi.

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 42-51.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 52-54. Au-delà du marronnage, les colons craignaient aussi les menaces de révoltes et d'empoisonnement. Des menaces qui favorisaient une terreur perpétuelle et qui encourageaient les colons à maintenir les esclaves dans un état d'infériorité pour s'assurer la supériorité.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 78. Ainsi, le pouvoir devait « veiller au maintien de la paix publique au sein de la société ainsi structurée (autour de l'esclavage), de pourvoir, en un mot, au fonctionnement régulier et sans heurts de l'esclavage (*Ibid.*). »

<sup>94</sup> *Ibid.*

L'auteur s'intéresse dans un premier temps à la police des esclaves, un pouvoir coercitif qui avait pour objectif d'empêcher les esclaves de troubler l'ordre colonial<sup>95</sup>. Ce pouvoir coercitif exerçait une répression constante chez les esclaves qui se rendaient coupables de différents crimes pouvant nuire à la sécurité et au bon fonctionnement de la société. De cette façon, les esclaves qui ne suivaient pas le cadre rigide de la loi étaient sévèrement punis, souvent pour donner l'exemple aux autres esclaves. Toutefois, selon Gisler, l'incroyable sévérité des peines était avant tout une réaction de peur des Blancs face aux Noirs. Les Noirs représentant les possibilités de révoltes, de meurtres, d'empoisonnements, etc. sont donc, comme Pluchon et Ghachem les appelaient, des « ennemis domestiques » pour les colons.

L'historien québécois Marcel Trudel, spécialiste de la Nouvelle-France et de l'esclavage, traite lui aussi la législation entourant l'esclavage en Nouvelle-France dans *Deux siècles d'esclavage au Québec* (2004)<sup>96</sup>. Les administrateurs de la Nouvelle-France se baseront sur le *Code noir* de mars 1685 puisque, contrairement aux Antilles ou à la Louisiane, aucun code de lois ne sera élaboré pour légiférer l'état de l'esclavage en Nouvelle-France en raison du faible nombre d'esclaves au sein de la colonie. Rappelons simplement qu'avec ce texte législatif, la France était le premier pays à légiférer les relations entre les maîtres et les esclaves.

En étudiant les archives des registres d'état civil de la Nouvelle-France, Trudel s'est aperçu que certains esclaves, Panis ou autres Amérindiens, étaient considérés comme étant des enfants adoptifs<sup>97</sup>. Malgré tout, ils devaient aussi faire face à des châtiments et des peines pour ce que les maîtres considéraient comme étant des méfaits, et ce, même malgré le fait qu'il n'y avait pas de texte législatif qui prescrivait des punitions comme le *Code noir* le faisait pour les

---

<sup>95</sup> Cette police devait faire respecter des mesures provenant du *Code Noir* ainsi que d'autres, antérieures à celui-ci. Les Noirs, par exemple, avaient l'interdiction de s'absenter de leur habitation sans une autorisation écrite de leurs maîtres. Ils ne pouvaient, sous aucun motif, se rassembler (chaque Blanc y veillait, même s'ils n'étaient pas officiers). De plus, les esclaves ne pouvaient porter d'armes. Et, ceux qui se rendaient coupables de marronnage pouvaient avoir des sanctions graves (*Ibid.*, p. 78-84).

<sup>96</sup> Malgré l'intérêt qu'il porte à la législation, par exemple, l'ouvrage de Marcel Trudel en est un d'histoire sociale.

<sup>97</sup> Trudel, *Deux siècles d'esclavage...*, p. 151. Qu'ils soient considérés comme étant des enfants adoptifs ou non, les esclaves recevaient des soins particuliers de leurs maîtres. Par exemple, les nouveau-nés sont envoyés en nourrice, certains esclaves apprenaient des métiers (les esclaves amérindiens étaient pour la plupart domestiques ou canotiers pour les pays d'en haut alors que les Noirs pouvaient pratiquer plusieurs métiers : perruquier, coiffeur, presseur d'imprimerie, tonnelier, matelot, soldat, bourreau) (*Ibid.*, p. 151-157).

Antilles et la Louisiane. Trudel a cherché à savoir comment les esclaves étaient punis et dans quelle mesure ils l'étaient en se référant notamment aux archives de dossiers criminels. Par exemple, pour des délits bénins tels que de la contrebande, Trudel observe que la justice ignorait ces cas ou les punissait légèrement<sup>98</sup>. Certains furent conduits à la potence pour avoir commis des vols ou des meurtres tandis que d'autres, comme le Panis Jacques, furent conduits aux galères pour avoir violenté une fille<sup>99</sup>. Malgré tout, les châtiments s'appliquaient moins rigoureusement en Nouvelle-France qu'aux Antilles. À certains moments, les tribunaux punissaient moins sévèrement les esclaves que les gens libres<sup>100</sup>. De plus, les esclaves de la Nouvelle-France, contrairement à ceux des autres colonies de l'Empire français, étaient jugés comme les Blancs, c'est-à-dire qu'ils comparaissaient devant les mêmes juges et qu'ils pouvaient même faire appel au Conseil supérieur. Leur statut d'esclave ou la couleur de leur peau ne leur assuraient pas des peines plus lourdes<sup>101</sup>.

Selon Trudel, ces différences entre la Nouvelle-France et les autres colonies de l'Empire français en ce qui a trait à l'esclavage seraient principalement dues à la faiblesse démographique des esclaves dans la colonie (environ 4 200 esclaves jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle). En effet, le nombre peu élevé d'esclaves en Nouvelle-France fait en sorte qu'ils constituaient une menace beaucoup moins grande pour la société que ceux qui étaient à Saint-Domingue, par exemple, où leur nombre dépassait celui des colons.

Les historiens Laurent Dubois et John D. Garrigus ont également étudié la législation entourant l'esclavage dans leur ouvrage, *Slave Revolution in the Caribbean 1789-1804 : A Brief History with Documents* (2006)<sup>102</sup>, dans lequel ils expliquent que Saint-Domingue, malgré le fait qu'il s'agissait de la colonie des Caraïbes ayant la plus grande population d'esclaves, était l'une des colonies les plus sécuritaires pour les planteurs<sup>103</sup>. Leur sécurité était basée sur la relation qu'avaient les esclavagistes et la population de Noirs libres de la colonie

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 208-209.

<sup>100</sup> Trudel explique qu'« on a, par exemple, déporté des esclaves pour des fautes qui ont conduit des Canadiens à la potence. Et lorsqu'on applique la rigueur de la loi, l'esclave reçoit le même traitement qu'une personne libre [...]. (*Ibid.*, p. 222) »

<sup>101</sup> *Ibid.*

<sup>102</sup> Laurent Dubois et Garrigus John D., *Slave Revolution in the Caribbean 1789-1804 : A Brief History with Documents*. Boston, Bedford/St. Martin's, 2006. 212 pages.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 15.

puisque les Blancs mirent sur pied, en 1730, une force locale de police, la maréchaussée, qui devait suppléer à la milice coloniale en lui prêtant main-forte pour contrôler la population d'esclaves. Dès son implantation, la maréchaussée utilisait des gens de couleur libres pour effectuer les tâches ingrates (physiques et difficiles) telles que patrouiller sur les routes, chercher les huttes d'esclaves et courir après les esclaves fugitifs<sup>104</sup>. Avec le nombre toujours grandissant d'esclaves à Saint-Domingue, les agents de la maréchaussée eurent davantage d'obligations au fil du temps<sup>105</sup>. Donc, si Trudel s'intéressait à la punition et aux droits des esclaves, Laurent Dubois et John D. Garrigus, eux, s'intéressent plutôt aux forces de l'ordre et aux lois.

Ces deux historiens présentent aussi, dans la seconde section de leur livre, plusieurs documents qu'ils complètent en expliquant le contexte historique entourant leur production<sup>106</sup>. Concernant le *Code Noir* les auteurs rappellent que les autorités européennes avaient décidé de le produire lorsque la canne à sucre est devenue la principale production dans les Caraïbes et que le nombre d'esclaves commençait à surpasser le nombre de colons (ceux-là étant utilisés depuis les années 1630)<sup>107</sup>. Le *Code Noir* allait remplacer les différentes lois que les administrateurs coloniaux avaient élaborées au fil du temps. Comme Dubois et Garrigus l'expliquent, la violence occupait une place centrale dans les plantations françaises de Saint-Domingue, de la Martinique et de la Guadeloupe. Les maîtres et leurs employés maintenaient la discipline parmi les esclaves notamment grâce à la torture et à l'exécution d'esclaves rebelles qu'ils faisaient souvent en public comme moyen de coercition envers les autres esclaves malgré les prescriptions du *Code Noir* qui limitaient les maîtres à l'unique utilisation du fouet pour punir les esclaves fautifs<sup>108</sup>. Malgré tout, ce document sera à la base du cadre juridique de l'esclavage au sein de l'Empire français jusqu'au début de la Révolution haïtienne<sup>109</sup>.

---

<sup>104</sup> *Ibid.* Traduction libre de : « From its very inception, the *maréchaussée* used free men of color for the difficult physical work of patrolling the roads, searching slave huts, and chasing escapees in the trackless interior. »

<sup>105</sup> *Ibid.*

<sup>106</sup> D'où l'intérêt particulier de ce livre pour l'historiographie de la révolution d'esclaves de Saint-Domingue.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 49.

L'historien Pierre Pluchon que nous avons précédemment présenté dans la section sur les relations entre les maîtres et les esclaves s'est, lui aussi, intéressé à la justice royale en ce qui a trait à l'esclavage. Toutefois, contrairement aux auteurs précédemment cités, Pierre Pluchon aborde principalement ce qu'il appelle le « despotisme domestique », c'est-à-dire le pouvoir que les planteurs s'attribuaient pour servir la justice au sein de leur plantation. Comme le font Dubois et Garrigus, Pluchon présente l'édit de mars 1685, le *Code Noir*, comme étant un document s'inspirant des réglementations locales mises en place avant 1685 pour définir la nature des châtiments que les planteurs devaient infliger aux esclaves<sup>110</sup>. « Mais, d'autre part, il fait œuvre originale en essayant de protéger les Noirs contre les abus d'autorité des maîtres<sup>111</sup>. » Après avoir décrit ce qu'était le *Code Noir*, Pluchon présente rapidement quelques peines qui y sont prescrites.

Comme l'explique Pluchon, le *Code Noir* venait organiser la police d'une société coloniale, mais qui était aussi esclavagiste<sup>112</sup>. Ce texte autorisait les planteurs à pratiquer une certaine forme de justice privée en dehors des organes administratifs de la colonie. C'est l'article 42 qui autorise les maîtres à imposer des peines : « lorsqu'ils croiront que leurs esclaves l'auront mérité, les faire enchaîner et les faire battre de verges et de corde<sup>113</sup>. » Toutefois, le même article régissait les actes des colons en leur interdisant de torturer ou de mutiler leurs esclaves. Par ailleurs, comme le fait remarquer Pluchon, l'administration royale va plus loin dans ses tentatives de limiter le pouvoir des colons de punir leurs esclaves puisqu'avec l'article 43, « [...] le Roi enjoint à ses officiers "de poursuivre criminellement les maîtres ou les commandants qui auront tué un esclave sous leur puissance ou sous leur direction, et de punir le maître selon l'atrocité des circonstances<sup>114</sup>." » Toutefois, les peines capitales ont continué d'être administrées au sein des plantations, et ce malgré le fait que seuls les tribunaux pouvaient donner la peine de mort<sup>115</sup>. Cet édit royal mettait même en place des procédures de recours que les esclaves pouvaient utiliser lorsque les planteurs abusaient de leurs prérogatives. Ainsi, lorsqu'ils n'étaient pas nourris, vêtus, loger, ou encore, s'ils étaient

---

<sup>110</sup> Pierre Pluchon, *Nègres et Juifs...*, p. 182.

<sup>111</sup> *Ibid.*

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> *Ibid.*



victimes de traitements inhumains, les esclaves pouvaient porter plainte au procureur du Roi<sup>116</sup>. Néanmoins, selon les recherches faites par Pluchon au début des années 1980, les planteurs français des Antilles ne semblaient pas avoir souscrit aux différents articles du *Code Noir* qui limitaient leurs pouvoirs sur leur plantation.

Comme le fait remarquer Pluchon, le pouvoir royal réaffirmera, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, les limites du pouvoir privé ou, comme Pluchon l'appelle, du « despotisme domestique ». Cela commence dès 1712, c'est-à-dire moins de trente ans après la publication du *Code Noir*, lorsqu'une nouvelle ordonnance royale est publiée afin de réprimander les planteurs de Saint-Domingue et des autres colonies des Antilles et les sommer de prendre soin de leurs esclaves en les nourrissant et en les entretenant, mais aussi, en arrêtant la barbarie de leur autorité privée<sup>117</sup>. En 1724, au moment de l'élaboration du *Code Noir* de la Louisiane, le Roi demande de traduire en justice les maîtres qui ont tué ou mutilé leurs esclaves. En 1741, la peine pour marronnage multiple est réduite; au lieu de la peine de mort, les esclaves qui sont reconnus coupables de ce délit seront enchaînés à perpétuité et marqués sur la joue<sup>118</sup>. Deux nouvelles ordonnances royales sont élaborées dans les années 1780. La première, en 1784, demandait dans un premier temps l'application des *Code Noir* de 1685 et 1724 et tentait, dans un second temps, de limiter les pouvoirs des maîtres et de leurs gérants en prévoyant notamment des peines pour ceux qui ne respectaient pas les nouvelles réglementations<sup>119</sup>. La deuxième ordonnance, datant de 1785, reprend les dispositions de l'ordonnance de 1784, mais, en raison du mécontentement des colons, admittra que les esclaves « doivent porter respect et obéissance entière » autant aux gérants de la plantation qu'aux maîtres<sup>120</sup>. Ainsi, ces deux dernières ordonnances, même si elles ne rejetaient pas l'institution de l'esclavage, tentaient de

---

<sup>116</sup> *Ibid.* p. 183-184.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>118</sup> *Ibid.*

<sup>119</sup> Comme l'écrit Pluchon, « elle (l'ordonnance royale de 1784) interdit aux propriétaires, procureurs et économes-gérants de "traiter inhumainement leurs esclaves", à qui il n'est plus permis de donner plus de cinquante coups de fouet, et que l'on ne doit pas battre à coups de bâtons ni mutiler. [...] Elle prévoit, enfin, des peines contre les Blancs, auteurs de mauvais traitements : 2 000 livres d'amende pour avoir fait donner plus de cinquante coups de fouet [...]. Ultime audace, seront "notés d'infamie" ceux qui auront fait mutiler des Noirs, et seront punis de mort ceux qui en auront fait périr de leur propre autorité! (*Ibid.*, p. 185) »

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 185-186.

mettre en pratique des mesures plus humaines pour les esclaves en diminuant les pouvoirs détenus par les maîtres.

Comme l'explique Pluchon, malgré la bonne volonté de l'administration royale, de rendre le sort des esclaves « plus » humains, « [ces] préoccupations gouvernementales, si elles rejoignent le souci de quelques grands planteurs, heurtent la majorité des colons et des cadres de plantation<sup>121</sup>. » Ainsi, le gouvernement dans les colonies laissa, d'une certaine manière, le champ libre, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, au despotisme domestique des planteurs esclavagistes puisque « condamner quelques maîtres inhumains, dit-on, risquerait d'embraser l'esprit de la foule si nombreuse et si sauvage des Noirs ; alors le pire serait à craindre, des soulèvements, des massacres de blancs. Ne rien faire et moraliser tout bas devient donc la règle gouvernementale [...]»<sup>122</sup>.

D'autre part, Pluchon présente également les relations entre les différents groupes d'hommes libres et la justice dans les colonies. L'auteur s'exprime clairement : les *petits Blancs* (des Européens sans terre ni esclaves), en étant associés aux métis, ont des peines semblables aux Noirs libres, sans les coups de fouet et généralement moins longues. Les peines des *grands Blancs*, c'est-à-dire les riches, se résumaient généralement à des excuses et à quelques livres d'amende. Les Noirs libres avaient, pour leur part, droit au fouet, au carcan, au bannissement ainsi qu'à des peines généralement plus lourdes<sup>123</sup>. La couleur de la peau avait donc un poids important dans la balance de la justice. Cette forme de racisme qui épargne seulement les Blancs aisés fait suite au racisme institutionnel associé à la société esclavagiste.

Ainsi, Pluchon aborde, dans son chapitre sur les Noirs de Saint-Domingue, le quotidien des Noirs sous diverses perspectives. Il le fait à partir d'un angle législatif en s'intéressant à l'importance des différentes lois concernant le statut de la population en esclavage. Cette façon

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 187. Les ordonnances de 1784 et 1785 statuaient également sur le cas des femmes enceintes et des mères de famille. Ces règlements interdisaient aux planteurs de faire travailler les esclaves enceintes ainsi que les nourrices aux ateliers. Quant aux mères de famille, celles qui ont six enfants devenaient exemptes d'une journée de travail par semaine pour la première année; de deux journées l'année d'après, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement écartées des tâches de la plantation (*Ibid.*). Autrement dit, l'administration royale avait fait preuve d'innovation avec les ordonnances de 1784 et 1785. Toutefois, elles arrivèrent trop tard puisque la Révolution de Saint-Domingue allait éclater à peine quelques années plus tard.

<sup>122</sup> *Ibid.*

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 230-234.

de faire l'amène aussi à s'intéresser aux relations qu'ils y avaient entre l'administration de la colonie et les planteurs et qui furent marquées par différentes confrontations quant aux droits de ces derniers à assurer eux-mêmes la justice sur la plantation. Il a aussi étudié les relations entre les différents groupes d'hommes libres, c'est-à-dire les Noirs libres, les *petits Blancs* et les *grands Blancs*, pour démontrer que la couleur de la peau avait une grande importance dans l'administration de la justice.

Le philosophe Louis Sala-Molins a, lui aussi, étudié la justice royale, notamment avec son étude *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan* dans laquelle il traite de la codification de l'esclavage des Noirs, l'un des sujets de prédilections de ses travaux. Comme l'écrit l'auteur, qui voit la traite et l'esclavage des Noirs comme l'un des pires crimes contre l'humanité à avoir été commis, le *Code Noir* étant, à son avis, le texte juridique le plus monstrueux de l'histoire de la France. Avec ce texte, la France a réussi à mettre sur la même ligne « esclavage et droit »<sup>124</sup>. voilà ce qu'était le *Code Noir*. Son ouvrage est divisé en trois parties, la première « *Le Code Noir à la lumière des préjugés* » présente différents préjugés qu'avaient les rédacteurs du *Code Noir* quand ils ont préparé l'Édit de 1685. Sala-Molins revient, dans un premier temps, sur la malédiction biblique de Cham qui rend légitime l'esclavage des Noirs. L'auteur présente ensuite les débats qu'il y avait, au moment de la découverte du Nouveau-Monde et du continent africain, pour déterminer si les Indiens et les Africains étaient des bêtes ou des hommes. Sala-Molins présente aussi l'idée, populaire à l'époque, qu'avec l'esclavage, le paradis allait être ouvert aux Noirs puisqu'ils allaient être instruits selon les préceptes catholiques<sup>125</sup>. D'ailleurs, il revient à plusieurs reprises sur l'objectif messianique du *Code Noir* en se référant notamment aux sept premiers articles du code qui concernent la religion catholique. La seconde partie du livre, « *Le Code Noir. Texte et commentaires* », traite uniquement du *Code Noir* de 1685 et de sa réédition de 1724 propre à la Louisiane. L'auteur

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 9. En plus d'étudier le code, Sala-Molins s'intéresse aux réactions ou, plutôt, à l'absence de réactions des philosophes après sa publication. Toutefois, le rôle des philosophes sera un sujet que nous traiterons avec plus de profondeur au chapitre suivant. « Un code qui réussit cette performance incroyable de montrer que *la monarchie française fonde en droit le non-droit à l'État de droit des esclaves noirs, dont l'inexistence juridique constitue la seule et unique définition légale.* (*Ibid.*, p.24.) »

<sup>125</sup> « Le plus grand malheur qui puisse arriver à ces pauvres Africains serait la cessation de ce trafic. Ils n'auraient alors aucune ressource pour parvenir à la connaissance de la vraie religion dont on les instruit à l'Amérique, où plusieurs se font chrétiens... Eh! Plût à Dieu que l'on achetât tous ces misérables nègres et qu'on dépeuplât l'Afrique. » Belfon de Saint-Quentin, *Dissertation sur la traite et le commerce des nègres*, 1764. Dans Louis Sala-Molins, *Le Code Noir...*, p. 62.

y décortique chacun des articles et expose les modifications qui ont été faites à l'édition de 1724. De plus, il agrmente chaque article de plusieurs commentaires qui apportent de nombreux renseignements. La troisième partie, « *Le Code Noir à l'ombre des Lumières* », porte, quant à elle, sur la perception de ce texte législatif par différents philosophes (notamment Montesquieu et Rousseau).

Cette étude du *Code Noir* est particulièrement intéressante parce qu'elle nous permet, en comparant notamment le texte de 1685 et celui de 1724, d'observer ce qu'il y a de permanent et ce qui est adapté dans le but de faire du *Code Noir* une base juridique sur laquelle l'institution de l'esclavage peut se développer. Les modifications que nous pouvons observer dans l'édition de 1724 démontrent que le pouvoir royal avait le souci de s'adapter aux conditions particulières de la société coloniale esclavagiste<sup>126</sup>.

### ***C. Les formes de résistance à l'esclavage***

Les esclaves pouvaient-ils résister à leur condition? Avaient-ils des moyens pour se soustraire à l'esclavage? Plusieurs historiens se sont penchés sur la question.

Pour l'historienne Cécile Vidal, la résistance face à l'esclavage et à la violence des maîtres louisianais pouvait prendre plusieurs formes. Il pouvait s'agir d'initiatives individuelles ou collectives aussi bien que quotidiennes ou exceptionnelles<sup>127</sup>. Toutefois, ces initiatives des esclaves avaient toutes un but précis : celui d'améliorer leur quotidien. Dans un premier temps, il s'agissait simplement de négociations entre un esclave et son maître. Les esclaves, selon Vidal, pouvaient négocier sur toutes sortes de sujets, que ce soit pour avoir un lopin de terre à cultiver ou un châtiment moins grave suite à un méfait. Vidal présente même certaines sources qui démontrent qu'à certains moments des esclaves utilisèrent des moyens

---

<sup>126</sup> Néanmoins, l'ouvrage de Louis Sala-Molins a été très critiqué au moment de sa première publication. C'est pour cette raison que l'auteur dans une préface, avec ses avant-propos et dans son introduction, dans l'édition que nous avons consultée, répond à ses détracteurs qui critiquent notamment la façon dont il avait traité des Lumières.

<sup>127</sup> Cécile Vidal, « Esclaves et esclavage » p. 511.

légaux (les tribunaux) pour échapper à des maîtres violents<sup>128</sup>. Afin d'éviter la violence, les esclaves pouvaient aussi menacer de se suicider<sup>129</sup>.

Vidal explique que le vol était un moyen beaucoup plus courant de résistance et de désobéissance. Généralement, il s'agissait de petits larcins puisque les esclaves ne pouvaient pas cacher d'objets volumineux. Le marronnage<sup>130</sup> était un autre moyen très répandu pour résister à l'esclavage, car l'environnement de la Louisiane (des marécages nombreux) permettait aux esclaves de se cacher et de survivre plus facilement que dans d'autres environnements<sup>131</sup>. D'autres allaient se réfugier à la Nouvelle-Orléans où leurs chances de ne pas être retrouvés étaient élevées en raison de la foule. Ceux-là avaient des chances de trouver un emploi en ville.

Vidal soulève aussi quelques particularités du marronnage en Louisiane. Premièrement, les esclaves amérindiens étaient plus nombreux que les esclaves noirs à se sauver parce qu'ils avaient l'avantage de bien connaître le territoire, d'avoir plus de facilité à se trouver de la nourriture et qu'ils pouvaient se cacher plus facilement puisqu'ils avaient la possibilité de se réfugier dans l'un des villages autochtones voisins. Cela contribua au fait qu'il « [...] ne se forma pas en Louisiane de villages marrons durables comme dans les Antilles, au Brésil, en Guyane ou dans l'Amérique continentale espagnole<sup>132</sup>. »

En dernier recours, les esclaves pouvaient également user de violence pour s'opposer à leur maître<sup>133</sup>. Toutefois, Vidal considère qu'il s'agissait d'événements exceptionnels, car le *Code Noir* prévoyait la peine de mort pour les esclaves ayant attaqué leur maître. Malgré tout, les esclaves pouvaient utiliser la violence verbale<sup>134</sup>. « Aux yeux des planteurs, la violence verbale des esclaves était tout aussi intolérable que leur violence physique parce qu'elle créait un climat de tensions insupportable et était considérée comme un acte de mutinerie et de

---

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 512-513.

<sup>129</sup> Toutefois, les suicides et les infanticides restaient des mesures exceptionnelles en Louisiane selon Vidal.

<sup>130</sup> « Le terme provient de l'espagnol *cimmaron* qui signifie "animal domestique redevenu sauvage" (*Ibid.*, p. 516-517). »

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 517.

<sup>132</sup> *Ibid.*

<sup>133</sup> Ghachem, Pluchon et James ont eux aussi abordé la résistance des esclaves. D'ailleurs, James disait que le poison était fréquemment utilisé par les esclaves pour se suicider ou pour se venger des violences reçues. C.L.R. James, *The Black Jacobins...*, p. 11-16.

<sup>134</sup> Cécile Vidal, « Esclaves et esclavage », p. 525.

rébellion<sup>135</sup>. » Malgré tout, les agressions physiques, quoique plutôt rares, étaient présentes tant en Louisiane qu'en Nouvelle-France<sup>136</sup>.

La plus grande crainte des colons blancs restait néanmoins le risque que leurs esclaves se révoltent et, pour éviter cela, ils usèrent souvent de violence inouïe pour installer un climat de terreur et mettre fin à toute velléité de révolte. Toutefois, les révoltes cessèrent rapidement en Louisiane parce que « la violence extrême de Blancs (dans les châtiments) avait persuadé la communauté servile que cette forme de résistance collective semblait vouée à l'échec<sup>137</sup>. » De plus, la supériorité militaire des Blancs ainsi que la quasi-cessation de la traite après 1731 sont en cause dans la diminution des révoltes. La fin de la traite diminua le ratio esclave/Blancs et aura pour effet la formation de nombreuses familles d'esclaves ce qui procura une plus grande stabilité à la communauté servile parce que les esclaves voulaient désormais protéger leur famille<sup>138</sup>.

Ainsi, à l'aide d'exemples pertinents du quotidien des esclaves, Vidal fait, à l'intérieur de son chapitre sur l'esclavage, l'histoire des moyens de résistance des esclaves. En mélangeant savamment histoire sociale et politique, Vidal arrive à décortiquer les différentes facettes que pouvait comporter la résistance des esclaves en Louisiane.

D'autres historiens ont préféré se concentrer sur un seul moyen de résistance : les révoltes. C'est le cas de l'historien français, Yves Benot<sup>139</sup>, qui étudia les processus révolutionnaires entre la Martinique, Saint-Domingue et la Guadeloupe. Comme il l'affirme, « [...] dans presque toutes les colonies européennes de la zone des Caraïbes, la période révolutionnaire a été marquée par des insurrections d'esclaves<sup>140</sup>. » Benot insiste en particulier

---

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 526.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 525-526. Vidal donne en exemple l'esclave montréalaise Marie-Joseph Angélique, qui mit le feu à la maison de sa maîtresse pour se venger ainsi que le cas d'esclaves africains qui se joignirent aux Natchez, une tribu amérindienne qui s'était soulevée, et qui, ensemble, avait massacré 250 colons.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 528.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 528.

<sup>139</sup> Benot, Yves. « Les rythmes différents du processus révolutionnaire dans les Caraïbes », p. 210-220. Dans Hector, Michel (dir.), *La Révolution française et Haïti. Filiations, ruptures, nouvelles dimensions*. Port-au-Prince, Éditions Deschamps et Société haïtienne d'histoire et de géographie, 1995. Dans Benot, Yves, *Les lumières, l'esclavage, la colonisation*. Paris, Éditions La Découverte, 2005. 327 pages.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 210.

sur l'aspect administratif, notamment sur l'alliance entre les mulâtres<sup>141</sup>, les Noirs libres et les Blancs pour aider la milice coloniale à mettre fin à la révolte. Quand il aborde le cas de la Guadeloupe, c'est pour expliquer qu'il y a eu plusieurs insurrections, mais toutes furent sévèrement réprimées, excepté celle de Trois-Rivières en 1793<sup>142</sup>. Pour lui, le succès de la révolte des esclaves à Saint-Domingue est lié à deux facteurs absents des autres colonies. Dans un premier temps, ils avaient une base située aux limites de la zone française et de la zone espagnole. La zone espagnole, qui était neutre, leur a permis de commercer et d'avoir matériel et des denrées pour subvenir aux besoins des insurgés. Le second avantage est le fait que, depuis 1789, et même avant, les mulâtres et les Noirs libres luttèrent contre les autorités coloniales pour obtenir leur égalité civique vis-à-vis des Blancs. Cela aura pour effet de miner le pouvoir des Blancs qui se fiaient à eux, comme à la Martinique et à la Guadeloupe, pour mettre fin à la révolte<sup>143</sup>. Après avoir expliqué les succès de la révolte d'esclaves de Saint-Domingue, Yves Benot explique rapidement comment s'est déroulée la suite de la période révolutionnaire dans ces trois colonies françaises, en mettant l'accent sur la répression à la Guadeloupe qui fit environ 10 000 victimes. Pour cet article, l'historien se sert principalement de l'histoire coloniale pour expliquer les différents rythmes du processus révolutionnaire de ces colonies.

Laurent Dubois, historien spécialisé entre autres en études caribéennes, s'est, lui aussi, intéressé au processus révolutionnaire. Dans *Les esclaves de la République : l'histoire oubliée de la première émancipation 1789-1794* (1998)<sup>144</sup>, Dubois se concentre essentiellement sur la Guadeloupe et sur l'impact que les nouvelles provenant d'Europe à propos de la Révolution française auront sur les révolutions qui avaient lieu à peu près au même moment dans les colonies. L'auteur s'intéresse notamment à l'histoire sociale. Pour lui, les jardins cultivés par les esclaves et la vente des produits qu'ils avaient en surplus sur les marchés informels, tout comme la présence de communauté de marrons en dehors des plantations, sont des éléments

---

<sup>141</sup> Un mulâtre est une personne née de l'union d'un Blanc avec une Noire ou d'un Noir avec une Blanche. « Mulâtre », Dictionnaire *Le Petit Robert* [Cédérom], 2014.

<sup>142</sup> La révolte de Trois-Rivières causa la mort de 23 planteurs et les 300 participants de cette révolte ne furent pas sévèrement punis (Yves Benot, « Les rythmes différents... », p. 212).

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 213-214.

<sup>144</sup> Dubois, Laurent, *Les esclaves de la République : l'histoire oubliée de la première émancipation 1789-1794*. Paris, Calmann-Lévy, 1998. 239 pages.

qui permirent d'entretenir des réseaux de relations entre les esclaves. Des réseaux qui étaient, selon lui, à la base de la résistance des esclaves parce que l'information allait pouvoir y circuler<sup>145</sup>.

Comme Dubois l'explique, les esclaves et les Noirs libres avaient conscience de la Révolution française qui se déroulait de l'autre côté de l'océan<sup>146</sup>. Cette « bonne nouvelle », «[...] ils se la sont appropriée et l'ont réinterprétée pour exprimer leurs exigences (avec la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789, les hommes naissaient libres et égaux<sup>147</sup>)<sup>148</sup>. » Ce sont les marins et les soldats français qui permirent aux idées et aux symboles du républicanisme de traverser l'océan et de se propager au sein des colonies<sup>149</sup>. Pour Dubois, la rumeur de la Révolution française a eu un impact important au sein des colonies, car elle s'est répandue par les réseaux informels de la communauté noire<sup>150</sup> et elle encouragea les esclaves à se révolter. « Au mois de novembre 1792, avec l'arrivée progressive des nouvelles des événements de l'été parisien, les actes de révolte se généralisèrent à la Martinique où ils prirent diverses formes : refus de travail, fuites dans les montagnes et assassinats de régisseurs de plantations. De nombreux esclaves étaient persuadés que le roi les avait libérés<sup>151</sup>. » Par la suite, Dubois présente le déroulement de la révolte à Saint-Domingue en plus de consacrer un chapitre complet à la révolte de Trois-Rivières de 1793. Toutefois, c'est principalement sa recherche sur l'importance de la rumeur et son rôle dans la propagation des idées républicaines qui nous intéresse parce que c'est la rumeur, et les réseaux de communication qui y sont rattachés, qui auraient été déterminants, selon Dubois, dans l'explosion des révoltes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>146</sup> James aussi affirme que les esclaves avaient conscience de la révolution qui se déroulait en France même si l'explication qu'en fait James n'est pas la même que Dubois. « And meanwhile, what of the slaves? They had heard of the revolution and had construed it in their own image: the white slaves in France had risen, and killed their masters, and were now enjoying the fruits of the earth. It was gravely inaccurate in fact, but they had caught the spirit of the thing. Liberty, Equality, Fraternity. Before the end of 1789 there were risings in Guadeloupe and Martinique. » James, *The Black Jacobins*..., p. 81.

<sup>147</sup> Le service public de la diffusion du droit, *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789*, [En ligne]. <http://www.legifrance.gouv.fr/Droit-francais/Constitution/Declaration-des-Droits-de-l-Homme-et-du-Citoyen-de-1789> (Page consultée le 10 juin 2014).

<sup>148</sup> Dubois, *Les esclaves de la République*, p. 73.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 92.



Un autre auteur à s'être intéressé aux formes de résistance est l'historienne Carolyn E. Fick avec son ouvrage *The Making of Haiti: The Saint Domingue Revolution From Below* (1990)<sup>152</sup> dans lequel elle amène l'idée que la résistance des esclaves a permis de mettre fin à l'esclavage et à son système à Saint-Domingue. Elle écrit : « Through repression and terror the white masters managed to erect a system of social control to contain and regiment the half million black slaves whose labor created their wealth, but they could not annihilate the slave's human spirit<sup>153</sup>. » C'est donc pour cette raison que les esclaves ont résisté à leur condition servile par différents moyens et cela a favorisé le processus révolutionnaire au sein de la colonie. Le marronnage, entre autres, est l'un des principaux moyens utilisés par les esclaves pour défier le système esclavagiste puisqu'en s'enfuyant les esclaves devenaient libres.

À l'instar de Vidal, Fick conçoit les différentes formes de résistance des esclaves comme étant des moyens d'exprimer leur souhait d'améliorer leur quotidien et leur situation<sup>154</sup>. Par ailleurs, Fick propose aussi l'idée que les différents moyens de résistance utilisés par les esclaves (vol, marronnage, infanticide, destruction de propriété, suicide, etc.) sont, en plus d'être des tentatives pour améliorer leur situation personnelle ou collective, des gestes qui ont une portée politique. Comme le précise Fick : « By the beginning of the eighteenth century, contemporary observers became aware of a calculated motive on the part of slaves who committed suicide either individually or collectively to inflict serious economic damage, if not ruin upon the master<sup>155</sup>. » Ainsi, Fick accorde une connotation politique là où Vidal ne voyait que des moyens utilisés par les esclaves pour améliorer leur quotidien. L'ouvrage de Fick est donc riche pour l'historiographie de la Révolution de Saint-Domingue puisque l'auteure y met en lumière l'importance des moyens de résistance dans le contexte de la révolution.

---

<sup>152</sup> Carolyn E. Fick, *The Making of Haiti: The Saint Domingue Revolution From Below*, Knoxville, University of Tennessee Press, 1990, 355 pages. Pour ce livre, nous avons consulté la version disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://quod.lib.umich.edu/cgi/t/text/text-idx?c=acls;cc=acls;view=toc;idno=heb04574.0001.001> (Page consultée le 22 août 2014).

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>154</sup> Elle ajoute : « Slave resistance to the brutality and human degradation of the system took many forms, not all of them overt, and some of them even self-destructive. Similarly, not all slaves resisted to the same degree or in the same ways, depending upon their place in the ranks of slavery, their treatment as a slave, their cultural background or, simply their individual level of tolerance and capacity to endure. (*Ibid.*) »

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 47-48.

#### **D. Les Noirs libres et les mulâtres**

Un autre thème qui est souvent étudié dans l'historiographie portant sur l'esclavage est le statut des Noirs libres et des mulâtres au sein de la société coloniale française. Voyons comment certains auteurs abordèrent ce thème.

Pour Pluchon, la haine des Blancs pour les Noirs n'était pas seulement due à leur statut d'esclave : ils les méprisaient plutôt en raison de la couleur de leur peau. C'est cette caractéristique qui entraînait la discrimination faite à l'encontre des Noirs et c'est aussi cela qui était à la base de la hiérarchisation raciale dans la pensée européenne. C'est parce qu'ils étaient noirs qu'ils étaient des esclaves. Les Noirs libres et les métis subissaient, au même titre que les esclaves, de la discrimination de la part des Blancs, et ce, malgré le fait que le *Code Noir* prescrivait l'égalité des droits entre les Blancs et les esclaves affranchis<sup>156</sup>.

C'est donc dire que la couleur de la peau se retrouvait à la base de la philosophie qui organisait la société coloniale<sup>157</sup>. Pluchon présente ainsi plusieurs mesures ségrégationnistes qui venaient miner les possibilités des Noirs libres et des mulâtres de s'intégrer au sein de la société blanche de la colonie. Par exemple, l'arrêt de 1758 qui interdit aux mulâtres de porter une épée s'ils ne sont pas en service, ou encore, l'arrêt du juge de police de 1762 qui interdit aux boulangers de vendre du pain aux Noirs qui sont libres en raison de la pénurie qui sévit dans la colonie à cause de la guerre de Sept Ans. À partir de 1763, les esclaves, de même que les Noirs libres, ne peuvent plus se rendre en France. La fin de la guerre de Sept Ans augmentera l'immigration française dans les îles au profit d'un racisme de plus en plus important à l'égard des gens de couleur<sup>158</sup>. Autrement dit, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, les rapports entre les Blancs et les Noirs libres ou les mulâtres étaient teintés de racisme. Toutefois,

---

<sup>156</sup> Pluchon, *Nègres et Juifs...*, p. 188-189. Comme l'explique Pluchon, « Dans le petit monde des gens libres, Français et sang-mêlés auxquels s'ajoute une poignée de Noirs, le racisme est une lutte de tous les moments, alors que vis-à-vis des esclaves, il est figé dans une immutabilité définitive (*Ibid.*, p. 189). »

<sup>157</sup> Pluchon écrit, par rapport à l'article 58 du *Code Noir* de 1685 (article qui obligeait les esclaves affranchis à porter respect à leurs anciens maîtres sinon quoi la peine pouvait être plus sévère), que son application à toutes les générations de sang-mêlés (il devait être appliqué seulement à la première génération) a pour effet d'interdire toutes formes d'assimilation avec les Européens, et même, d'encourager la mise en place de mesures ségrégationnistes (*Ibid.*, p. 193-194).

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 196.

ces derniers obtiendront finalement l'égalité des droits civiques en 1792 même si le *Code Noir* de 1685 la décrétait déjà entre les Blancs et les Noirs libres.

Pluchon s'est également intéressé aux relations maritales entre les Blancs et les Noirs aux colonies<sup>159</sup>. Il en arrive au constat que les hommes noirs ou les métis sont rejetés des femmes blanches alors que les femmes noires sont, au contraire, souvent recherchées par les colons français. Ainsi, de nombreuses femmes noires devinrent les concubines d'hommes blancs. Les enfants, nés de pères blancs, furent un peu mieux traités : les pères veillaient souvent à leur avenir en leur assurant une bonne éducation ou les moyens de s'établir au sein de la colonie. Toutefois, même si ces enfants étaient acceptés au sein de la colonie et qu'ils ont sans doute contribué à atténuer les préjugés de couleur, les mariages entre un homme blanc et une femme noire faisaient « du mari un "mésallié" ravalé au rang des mulâtres, donc incapable de prétendre aux postes publics, ni de servir dans la milice blanche<sup>160</sup>. »

Dans le deuxième chapitre de *The Black Jacobins, The Owners*, C.L.R. James présente l'environnement dans lequel les colons vivaient<sup>161</sup> ainsi que les différents groupes de Blancs qui se retrouvaient dans la colonie à cette époque. Comme Pluchon, James fait la distinction entre les grands Blancs (grands marchands, planteurs, agents bien nantis de la bourgeoisie maritime) et les petits Blancs (cadres des plantations, artisans, petits commerçants et notables de la ville), deux classes sociales différentes. En dehors de ces deux catégories sociales de Blancs, il y avait tous les Blancs qui arrivaient de France et qui venaient pourvoir aux postes administratifs (l'intendant, le gouverneur, etc.)<sup>162</sup>. Toutefois, il y avait une autre classe d'hommes libres qui vivaient dans les colonies : les Noirs libres et les mulâtres<sup>163</sup>. Comme l'auteur l'explique, certains Noirs libres, qui avaient réussi à amasser une petite fortune, firent en sorte d'imiter le style et les manières des Blancs qu'ils côtoyaient pour noyer toute trace de

---

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 205-209.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>161</sup> Un environnement qui n'est pas familier aux colons. La chaleur, les maladies, etc. tous des problèmes que l'Européen du XVIII<sup>e</sup> siècle n'était préparé à affronter. Malgré cela, les principales villes de la colonie sont animées. Nous y retrouvons de nombreux théâtres avec plusieurs troupes ainsi que des cercles scientifiques (James, *The Black Jacobins*..., p. 32).

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>163</sup> Selon le *Code Noir*, ils devaient avoir l'égalité de droits avec les Blancs, mais la réalité est toute autre. Néanmoins, certains d'entre eux réussissent à amasser des fortunes. Il y en a même qui devinrent de petits propriétaires. (*Ibid.*, p. 37)

leur origine. Ainsi, certains essayèrent d'obtenir des grades élevés au sein de la milice tandis que d'autres, ceux qui réussirent à faire oublier leur passé, purent même chercher des postes dans le système judiciaire. Toutefois, ils développèrent du ressentiment à l'égard des humiliations que les Blancs continuaient de leur faire subir<sup>164</sup>.

Catherine A. Reinhardt s'est, elle aussi, intéressée aux Noirs libres avec son article « Forgotten Claims to Liberty: Free Coloreds in St. Domingue on the Eve of the First Abolition of Slavery<sup>165</sup> ». Dans cet article, elle veut présenter une histoire qu'elle dit marginale, celle des gens de couleurs libres. Pour son étude, elle se base entre autres sur les pamphlets politiques des Noirs libres à l'aube de la première abolition (entre 1789 et 1794). Comme Reinhardt le fait remarquer, les Noirs libres luttèrent essentiellement, à ce moment-là, pour leur représentation politique aux assemblées législatives. Chose que les planteurs blancs essayaient d'éviter et ils y parvinrent pendant un certain temps. Néanmoins, les Noirs libres finirent par avoir gain de cause et eurent le droit d'être représentés. Toutefois, les Noirs libres voulaient seulement avoir une égalité réelle avec les Blancs. Ils ne luttèrent pas pour la liberté de leurs frères encore esclaves<sup>166</sup>. Embrassant l'idéologie de leurs libérateurs, les Noirs libres effacèrent de leur mémoire l'oppression et la violence qu'ils avaient subies et perdirent, ainsi, leur identité<sup>167</sup>.

Vers 1789, la population de Noirs libres et de mulâtres était d'environ 40 000 individus. Si le nombre était si élevé, c'est parce qu'il y eut de nombreux mariages interraciaux et beaucoup de manumission au début de la colonisation. Comme d'autres historiens l'ont fait,

---

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 39-40. Ces Noirs libres représentaient les rivaux des Blancs selon James. C'est pourquoi, qu'entre 1758 et la révolution, différentes lois discriminatoires furent adoptées (ils n'avaient plus le droit de porter des épées ou des habits européens, de demeurer en France, de se réunir entre eux, etc.) (*Ibid.*, p. 41).

<sup>165</sup> Catherine A. Reinhardt, « Forgotten Claims to Liberty : Free Coloreds in St. Domingue on the Eve of the First Abolition of Slavery », *Colonial Latin American Review*, Vol. 10, No. 1, 2001, p. 105-124.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 106. « The lack of solidarity between free coloreds and slaves strikingly demonstrates the instability of racial categories in the colonial world. Racial categories were not rigid and were often defined by non-racial factors related to economic and social standing, education and political events. Positioned between two racial groups of opposite social standing, people of color manipulated the racial ambivalence of their own social group so as to best realize their political interests (*Ibid.*, p. 114). » En se considérant comme des citoyens français, les Noirs libres transforment la francité en un attribut racial qui remplace toutes références à la couleur de la peau (*Ibid.*, p. 112).

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 107. Par ailleurs, après avoir obtenu l'égalité des droits en 1792 et après l'abolition de 1794, l'auteur affirme que les Noirs durent oublier leur passé pour réussir à mieux s'intégrer, s'assimiler à la population coloniale, parce que là où il y a du ressentiment, il ne peut y avoir de fraternité entre les hommes (*Ibid.*, p. 118).

Reinhardt rappelle que, selon les prescriptions du *Code Noir*, les Noirs libres et les mulâtres devaient avoir les mêmes droits civils que les Blancs. Même s'il n'en a jamais été ainsi dans la pratique. De plus, une série de lois sont mises en place, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et viennent diminuer la distinction entre un Noir libre et un esclave<sup>168</sup>. Toutefois, selon Reinhardt, ces mesures discriminatoires ne sont pas dues à la couleur de la peau des Noirs libres. Il s'agissait plutôt de la réponse d'un groupe minoritaire (les Blancs) à l'augmentation d'un groupe (les Noirs libres) qui entraînait en compétition avec eux dans plusieurs domaines. Il s'agissait avant tout d'un moyen pour réaffirmer la suprématie de leur groupe<sup>169</sup>. Cet article de Reinhardt nous permet de mieux comprendre les relations entre les groupes d'hommes libres qu'il y avait dans les colonies. Contrairement à Pluchon qui se concentre plutôt sur la discrimination que subissaient les Noirs libres et les métis en l'associant à la couleur de la peau, Reinhardt interprète cette discrimination comme étant une tentative de la population blanche de faire face à la montée en puissance d'un groupe qui était auparavant marginal. Ainsi, pour maintenir leur supériorité, les Blancs, puisque ce sont eux qui avaient le monopole du pouvoir, mirent en place une série de mesures qui visaient à restreindre les droits des Noirs libres et, ainsi, les éloigner sans cesse de leur égalité avec les Blancs.

Comme Reinhardt l'explique, la discrimination qui était faite envers le groupe de Noirs libres avait deux fonctions au sein de la société coloniale. Dans un premier temps, il s'agissait d'une barrière contre la violence des esclaves parce que, s'ils agissaient correctement, la manumission représentait un moyen réel de mobilité sociale. Dans un second temps, il fallait maintenir les Noirs libres dans un état d'infériorité parce que leur accorder ce qu'ils demandaient aurait été une victoire des Noirs et, sans doute, un premier pas vers l'abolition<sup>170</sup>.

---

<sup>168</sup> Pour avoir quelques exemples de ces réglementations, se référer à James (note 164).

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 108. Pour un avis contraire, voir ce que pense Pierre Pluchon au début de la section « Les Noirs libres et les mulâtres ».

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 110. Néanmoins, après huit mois de violence, la législation française décida d'accorder aux Noirs libres l'égalité totale le 4 avril 1792. En faisant cela, la France espérait s'en faire des alliés qui les aideraient à supprimer les rébellions (*Ibid.*, p. 114). La France décida d'abolir l'esclavage (la première abolition) à Saint-Domingue en 1794 après deux autres années de guerre.

## 2.3 Conclusion

Ce chapitre qui avait comme thèmes principaux la traite et l'esclavage des Noirs est chargé en contenu. Nous avons donc voulu représenter quelques thèmes traités par les historiens comme les causes du développement de la traite des Noirs. Sur ce point, rappelons simplement que la traite des esclaves servait avant tout un intérêt économique, sauf pour le cas de la Nouvelle-France qui se servait de la traite comme moyen pour améliorer la politique franco-amérindienne.

Par la suite, nous avons présenté les cinq thèmes les plus importants concernant le fonctionnement de l'esclavage : le transport des esclaves de l'Afrique aux colonies, leur quotidien une fois rendu aux îles, le fonctionnement de la justice royale, les moyens utilisés par les esclaves pour résister aux mauvais traitements et à leur condition d'esclaves et la place des Noirs libres et des mulâtres au sein de la société coloniale esclavagiste.

Avec les thèmes choisis, nous avons voulu démontrer que les historiens pouvaient étudier des sujets similaires, mais de différentes manières grâce à l'utilisation de sources différentes ou en utilisant des cadres historiographiques différents. Par ailleurs, certaines des études que nous avons présentées sont de l'ordre de la microhistoire puisqu'elles examinent un sujet précis<sup>171</sup> tandis que d'autres ont préféré faire de la macrohistoire<sup>172</sup>. De plus, certains chercheurs ont décidé d'intégrer la question de la race au sein de leur analyse, notamment lorsqu'ils abordent la question de la place des Noirs libres au sein de la communauté blanche.

---

<sup>171</sup> Par exemple Laurent Dubois, *Les esclaves de la république*, qui s'intéresse tout particulièrement à l'insurrection de Trois-Rivières.

<sup>172</sup> Pensons à James, *The Black Jacobins*, qui décrit l'esclavage à Saint-Domingue de façon globale, c'est-à-dire en commençant son analyse avec la traite négrière et en la terminant avec la Révolution dominicoise. Et, parmi son analyse, il prend le temps d'explorer l'histoire sociale des classes présentes dans la colonie et d'analyser la révolte d'esclaves à la lumière de la Révolution française.

### CHAPITRE 3

#### *Durant ce temps-là, en France métropolitaine*

Dans ce troisième et dernier chapitre, nous aborderons ce qui se passe en France durant la période traitée dans les deux premiers chapitres, c'est-à-dire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous avons délaissé la métropole à la fin du premier chapitre en expliquant les différentes classifications raciales qui se mettaient en place à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle en présentant notamment François Bernier et le Comte de Buffon. Dans le deuxième chapitre, après un aperçu des causes de la traite des Noirs, nous nous sommes concentré sur les travaux de quelques historiens pour analyser comment la race et le racisme étaient imbriqués au sein de leurs travaux portant sur l'esclavage. Dans ce dernier chapitre, nous avons décidé d'étudier le racisme en France, à la même époque, en analysant les travaux d'historiens portant sur la question de la race dans la métropole.

L'étude de l'esclavage, de la traite et du colonialisme doit être faite en relation avec les événements qui se déroulent en France au même moment. Les historiens, conscients que les événements d'un pays ou d'une colonie sont fortement interreliés, étudient maintenant conjointement des sujets qui étaient traités, auparavant, sans réellement tenir compte l'un de l'autre par exemple la révolution de Saint-Domingue qui n'était pas analysée en fonction des révolutions atlantiques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, de nombreux chercheurs se sont intéressés, depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, aux liens qui unissent l'Europe, l'Afrique et les Amériques.

Le présent chapitre sera divisé en trois parties. Dans la première partie, nous observerons l'attitude qu'ont eue les philosophes du Siècle des Lumières par rapport aux minorités noire et juive. Dans la seconde partie, il sera plutôt question des études qui ont été faites sur la présence de Noirs en France, où la présence des esclaves dément le mythe selon lequel l'esclavage n'existait pas dans le royaume. La dernière partie se concentrera sur les problèmes soulevés par la question coloniale, c'est-à-dire le débat entre les abolitionnistes et les esclavagistes sur la question de l'esclavage, durant la période de la Révolution française.

### 3.1 La tolérance et les minorités dans la pensée des Lumières

Nombreux sont les historiens à s'être intéressés à la question de la race et de l'esclavage dans la pensée des Lumières. Toutefois, dans ce contexte, les historiens délaissent, la plupart du temps, l'histoire sociale pour se consacrer à l'étude de l'histoire politique et intellectuelle.

Pierre Pluchon, dont nous avons présenté les recherches<sup>1</sup>, aborde aussi les rapports entre les philosophes des Lumières et les minorités dans *Nègres et Juifs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le racisme au Siècle des Lumières* (1984). Parmi ces minorités, il mentionne notamment les Juifs qui font face, depuis le Moyen Âge, à de nombreux préjugés<sup>2</sup>. Pour Pluchon, les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle prennent ce peuple en pitié en s'élevant, sans conviction, contre ceux qui les persécutent (le pouvoir civil et le pouvoir religieux), mais « [...] ils ne dépenseront jamais à [les] défendre [...], le centième de l'énergie qu'ils consacrent à attaquer les Jésuites, l'Église et la monarchie<sup>3</sup>. »

Pluchon soutient l'idée que les philosophes défendaient les Juifs uniquement dans l'intérêt de leur idéologie de la tolérance. Toutefois, malgré le fait qu'ils les défendent<sup>4</sup>, cela n'a pas empêché les philosophes, écrit Pluchon, d'écrire des choses pénibles sur les Juifs<sup>5</sup>. Bref, selon Pluchon, les Juifs, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, vivent au sein d'un milieu qui les tolère, sans plus : « Au pire on les considère comme indésirables, et on verrait d'un bon œil leur bannissement du royaume ; au mieux on les juge amendables, on pense pouvoir faire sur leur

---

<sup>1</sup> Les recherches de Pluchon sont présentées au chapitre précédent notamment dans la section sur la justice royale et dans celle sur les Noirs libres.

<sup>2</sup> Pierre Pluchon, *Nègres et Juifs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le racisme au siècle des Lumières*, France, Tallandier, 1984, p. 64. « On n'aime pas, on suspecte le fils d'Israël, parce qu'il descend de la race traîtresse qui a tué le Christ, parce qu'il pratique une religion particulière, mêlée, dit-on, de superstition [...]. »

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>4</sup> Sur ce point, Pluchon se réfère notamment au plaidoyer de 1775 de l'avocat Pierre-Louis Lacrosette. Lacrosette est l'un de ceux qui ont permis d'ouvrir la voie aux idées nouvelles (notamment la tolérance) (*Ibid.*, p. 66-68). Cela témoigne, en partie, en faveur des philosophes des Lumières, car ils avaient aidé à mettre en place un « timide mouvement de tolérance et d'intégration, aux côtés de l'antisémitisme traditionnel (*Ibid.*, p. 68). »

<sup>5</sup> Par exemple, Voltaire écrit, à propos des Juifs des qualificatifs tels que : « Un ramas de brigands » ou « des fripons et des imbéciles » (*Ibid.*, p. 69.). « Pourquoi cette hostilité, pour ne pas dire cette haine, ce ressentiment, chez le maître à penser de l'Europe? À la base, les reproches répertoriés par la tradition, mais aussi le rejet pur et simple de la mentalité juive fondée sur une croyance religieuse mystique. Le Juif, c'est l'anti-philosophe, la conviction sectaire face à la tolérance [...] Il [le Juif] n'appartient pas à son siècle ; il s'enferme dans les temps primaires de l'obscurantisme (*Ibid.*, p. 70). » Diderot ainsi que Rousseau se font, à l'instar de Voltaire, l'écho de l'antisémitisme de leur temps (*Ibid.*, p. 71-72).



intégration dans la communauté française le pari de la tolérance plutôt que celui de la conviction<sup>6</sup>. »

En plus d'élaborer sa pensée sur la relation entre les philosophes des Lumières et les Juifs, Pluchon aborde aussi, dans sa section *Le Nègre et les philosophes*<sup>7</sup>, la vision qu'avaient ces penseurs par rapport aux gens de couleur. Pour les philosophes, le Noir du XVIII<sup>e</sup> représentait deux choses : soit un bibelot, soit un symbole vivant. Nombreux sont les philosophes à avoir disserté sur le cas des Noirs. Ainsi, « les Encyclopédistes et d'autres littérateurs de moindre envergure condamnent solennellement, au nom de la Nature et de la Raison, la traite, l'esclavage, le régime colonial, et célèbrent la sagesse innée de l'Africain que le Destin a soustrait aux malfaisances de la civilisation<sup>8</sup>. » Néanmoins, Pluchon ajoute que le XVIII<sup>e</sup> siècle méprisait le Noir qu'on jugeait laid et sans esprit<sup>9</sup>. Sa sagesse naturelle liée à l'état primitif dans lequel il se trouvait était glorifiée et son état servile dans les colonies d'Amérique menait à des explosions de passion justicière<sup>10</sup>, et ce, « peu importe que le roi Voltaire possède des intérêts dans la traite négrière<sup>11</sup> ! » C'est ainsi que même Buffon écrit : « [...] quoique les Nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment... L'humanité se révolte contre ces traitements odieux que l'avidité du gain a mis en usage<sup>12</sup>. » Ce commentaire résume bien l'esprit des Lumières selon ce que nous en a appris Pluchon.

Pour les philosophes, l'homme noir, grâce à son état de nature, n'a pas été corrompu par les maux de la société civilisée, mais ils ne lui en accordaient pas davantage. Bref, c'étaient l'ignorance et la sagesse qui étaient prisées et défendues par les philosophes et non pas le Noir en tant qu'être humain, car « dans le recoin des consciences, éclairées ou obscurantistes, on découvre, avouée ou travestie, la certitude que l'Africain appartient à une espèce inférieure,

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 148-157.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 148. « On passe au XVIII<sup>e</sup> siècle d'un racisme dogmatique à un racisme scientiste. Les esprits "éclairés", en luttant pour la suprématie des dogmes universels, en arrivent à défendre la cause des "Nègres philosophes". À les écouter, les Africains doivent leur bonheur à leur ignorance, qui les met à l'abri des désirs contre-nature, générateurs du malheur de l'homme. Aucune reconnaissance d'égalité, autre que formelle, dans cette croisade. Une manière ratiocinante [sic] du mépris (p. 148-149). »

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 149-150.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 150.

qu'il est un sous-homme<sup>13</sup>. » Pluchon va même plus loin en affirmant que « tous les penseurs des Lumières se flattent d'appartenir à l'aristocratie du monde. Tous nourrissent un mépris instinctif pour les Nègres et les Juifs, qu'ils essaient de cacher sous le manteau troué de la compassion et de l'indignation idéologique. La logique d'un système de pensée leur tient lieu de morale<sup>14</sup>. » Ainsi, Pluchon écrit, en 1984, une analyse vigoureuse des contradictions des philosophes des Lumières qui, d'un côté, défendaient la *raison*, la *tolérance*, la *liberté* et l'*égalité*, et qui, de l'autre, restaient quasi indifférents au sort des minorités qu'étaient les Juifs et les Noirs à leur époque. L'ouvrage de Pluchon nous permet d'avoir un aperçu éloquent de la vision qu'avaient les Lumières des minorités de leur temps. Une vision quelque peu raciste.

Yves Bénot, spécialisé dans l'histoire de la colonisation et des fondements idéologiques de l'esclavage publie, en 2005, *Les lumières, l'esclavage, la colonisation*<sup>15</sup>, une compilation de ses articles, où, dans son article « Diderot, Pechmeja, Raynal et l'anticolonialisme », il tient des propos semblables lorsqu'il écrit : « [...] [les philosophes] savent aussi que le progrès matériel dont ils bénéficient et qui, pour eux, est la base du progrès de la Raison, prend sa source dans l'esclavage et dans la conquête coloniale. [...] Ce n'est pas qu'ils soient timides ou hésitants, c'est qu'ils connaissent trop bien la réalité économique de leur siècle, les exigences et les besoins de la classe qu'ils représentent<sup>16</sup>. » C'était l'une des contradictions des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle : d'un côté ils proclament que la traite et l'esclavage sont contraires à la raison humaine et, de l'autre, ils croient que l'esclavage est bénéfique à la croissance économique parce que cela représente la réalité économique de leur époque. Toutefois, ce que Bénot cherche à faire dans les sept articles de sa section *Autour de*

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 153. De plus, Pluchon prétend que les philosophes, en ayant glorifié l'ignorance des Africains, ont cautionné, indirectement, l'ordre social dans les colonies esclavagistes de l'Empire français (*Ibid.*, p. 159).

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>15</sup> Yves Bénot, *Les lumières, l'esclavage, la colonisation*, textes réunis et présentés par Roland Desné et Marcel Dorigny, Paris, La Découverte, 2005, 310 pages.

<sup>16</sup> Yves Bénot, « Diderot, Pechmeja, Raynal et l'anticolonialisme », *Europe*, janvier-février 1963 dans Yves Bénot, *Les lumières, l'esclavage, la colonisation*, Paris, Éditions La Découverte, 2005, p. 107. Toutefois, le but premier de cet article était de déterminer l'apport de Diderot à l'œuvre de Raynal (*Histoire philosophique et politique du commerce et des établissements des Européens dans les deux Indes*) publiée pour la première fois en 1770. Cette œuvre se voulait une réponse au problème colonial qui se posait à partir de 1763 (le traité de Paris de 1763 avait mené la France à perdre quelques colonies) : comment faire pour garder ses colonies et préserver un Empire en l'administrant pour qu'il soit puissant et solide? L'une des solutions proposées par l'ouvrage de Raynal était de diminuer les rigueurs de l'esclavage (entre autres la violence faite aux esclaves) pour assurer la pérennité de l'institution.

*Diderot et des Lumières*, et ce même s'il donne raison, à certains moments, à Pluchon et aux autres chercheurs qui ont critiqué le rôle joué par les Lumières dans l'émancipation des Noirs à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est de démontrer, au contraire, que les philosophes ont assumé un rôle important dans la lutte pour l'abolition de l'esclavage<sup>17</sup>. Si Pluchon et d'autres mettent l'accent sur les attitudes et les propos racistes des philosophes, Bénot souligne que les philosophes, notamment ceux qui ont participé à l'*Histoire des Deux Indes* de Raynal, ont aidé à l'émancipation des Noirs.

Louis Sala-Molins, que nous avons présenté au chapitre précédent dans la section sur la justice royale et qui étudie l'idéologie des philosophes sur l'esclavage et le racisme, s'est intéressé, dans la dernière partie de son livre *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*<sup>18</sup> (publié pour la première fois en 1987 et réédité en 2005) ainsi que dans son essai *Les misères des Lumières. Sous la Raison, l'outrage*<sup>19</sup> (1992), aux réactions des philosophes (Montesquieu, Rousseau, Raynal, Diderot), ou plutôt, à leur absence de réaction suite à la publication de l'édit royal de 1685 (le *Code noir*) qui légalisait l'esclavage des Noirs dans les colonies de l'Empire français et qui, implicitement, accordait sa bénédiction à la traite des Noirs. Publié deux ans avant le bicentenaire de la Révolution française, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan* vient assombrir l'aura des penseurs des Lumières qui, selon l'auteur, ont échoué à surmonter leur plus grand défi : l'esclavage et la traite des Noirs. Comme l'écrit Sala-Molins, « à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'argumentation esclavagiste vogue toutes voiles déployées au vent constant des évidences. S'interroge-t-on sur le sens constant de la course du Soleil? Celui de la dérive séculaire des Africains n'est pas plus inquiétant. Nécessaires, ce sens et cette dérive le sont, voilà tout<sup>20</sup>. » Pour Sala-Molins, « qui ne dit mot consent » et ce sont ces silences que l'auteur a cherché à mettre en évidence. Le silence des philosophes sur des sujets tels que l'esclavage,

---

<sup>17</sup> En plus des articles proposés dans cette section, il y a aussi son ouvrage *Diderot, de l'athéisme à l'anticolonialisme* (Paris, Maspero, 1970) dans lequel il développe son idée de faire de Diderot un antiesclavagiste et un anticolonialiste.

<sup>18</sup> Louis Sala-Molins, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*. Paris, Quadrige, 2005 [1987], 292 pages. Dans l'édition de 2005, l'auteur répond, dans sa préface, à de nombreuses critiques qui avaient été faites après la première publication. On prétendait, entre autres, qu'il avait fait tenir des propos aux philosophes que ces derniers n'avaient pas exprimés.

<sup>19</sup> Louis Sala-Molins, *Les misères des Lumières. Sous la Raison, l'outrage*. Paris, Robert Laffont, 1992, 210 pages. Dans cet essai, Sala-Molins approfondit l'argumentation qu'il avait commencé à développer dans la troisième partie du *Code Noir ou le calvaire de Canaan*.

<sup>20</sup> Louis Sala-Molins, *Le Code Noir*..., p. 206-207.

la discrimination raciale, ou la colonisation laissent sous-entendre leur consentement à l'institution qu'était l'esclavage<sup>21</sup>. « Rendons-nous à l'évidence. Pour eux, les Noirs n'existent pas<sup>22</sup>. »

Pour arriver à un constat aussi impitoyable, Sala-Molins a dû décortiquer et analyser les écrits<sup>23</sup> de certains philosophes des Lumières pour déterminer s'ils abordaient le *Code Noir* de 1685 ou les conditions des Noirs. Sur Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), qui développe sa pensée sur l'esclavage et les différentes façons dont il a été pratiqué, Sala-Molins dit : « le Noir du *Code Noir* ne sollicite aucunement l'attention de Rousseau. Rendons-nous à l'évidence : du seul esclave au sens juridique du terme dont parle un code français de ce temps, Rousseau n'en a cure<sup>24</sup>. » Ainsi, dans les œuvres que Sala-Molins a étudiées, Rousseau n'a jamais fait mention du *Code Noir*, et encore moins de l'esclavage dans les colonies françaises<sup>25</sup>.

Les propos de Sala-Molins à l'égard de Montesquieu ne sont pas plus cordiaux. Chez Montesquieu (1689-1755), comme chez Rousseau, il n'y a aucune trace du *Code Noir* ni d'aucun autre édit concernant l'état des esclaves dans les colonies françaises (par exemple l'édit de 1724 réglementant l'esclavage en Louisiane)<sup>26</sup>. Quand Montesquieu aborde l'esclavage et son histoire, c'est à partir de textes fondateurs (Aristote, etc.) et, non pas, à partir de l'institution qui, aux Antilles, lui est contemporaine. Comme le mentionne Sala-Molins, dans *L'Esprit des lois* (1748) Montesquieu utilise la théorie des climats pour justifier que l'esclavage est acceptable à certains endroits du monde<sup>27</sup>. Notons toutefois que pour

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> L'auteur s'est notamment intéressé aux œuvres de Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social* (1762) et *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), à l'œuvre de Montesquieu, *L'Esprit des lois* (1748), à celle de Raynal, *Histoire philosophique et politique du commerce et des établissements des Européens dans les deux Indes* (1772), et à l'œuvre de Condorcet, *Réflexions sur l'esclavage des Nègres* (1788).

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 250-253. Il écrit : « Une conclusion s'impose. Rousseau mérite mille fois le titre de pourfendeur de la servitude et de l'asservissement des citoyens par les couronnes. Mais il a usurpé totalement celui de contempteur de l'esclavage au sens des pratiques qui lui furent contemporaines. Son silence à leur propos est révoltant. La traite, le Code Noir, l'esclavage des Noirs aux Antilles, en Louisiane et en France? Sans aucun intérêt pour lui. Des hommes? Des bêtes? Il les sait traités en "biens" et ne s'en offusque ni dans la longueur d'un chapitre ni dans la fulgurance d'une demi-phrase (p. 253). »

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 227

Montesquieu les lois civiles devaient permettre d'éliminer les abus et les dangers de l'esclavage<sup>28</sup>. Ainsi, ce n'était pas l'abolition de l'institution qui était visée, mais simplement son amélioration, tout cela dans le but la rendre plus « humaine ».

Toutefois, Sala-Molins note un durcissement du discours philosophique à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qui devient carrément antiesclavagiste<sup>29</sup>. La transition se serait faite, selon Sala-Molins, durant la période qui a suivi le *Contrat Social* (1762) de Rousseau et qui aboutit, en 1772, avec l'œuvre de l'abbé Guillaume-Thomas François Raynal (1713-1796), *Histoire philosophique et politique du commerce et des établissements des Européens dans les deux Indes*<sup>30</sup>, ouvrage auquel Diderot, entre autres, a participé. Les auteurs y font, notamment, une critique acerbe de l'esclavage et de la traite des Noirs en plus de rejeter l'idée d'une malédiction divine qui pèse sur les Noirs et qui a servi, jusque-là, à justifier l'esclavage. Ainsi, Raynal, un peu plus de 75 ans avant l'abolition définitive de l'esclavage en France (1848), « [...] plaidera l'arrêt immédiat de la traite et la mise en place d'un système d'adoucissement progressif de la situation des esclaves aboutissant, à long terme, à l'abolition pure et simple de l'esclavage<sup>31</sup>. » Toutefois, Sala-Molins juge que les propos tenus par Raynal et Diderot à l'égard de l'esclavage ne sont pas aussi catégoriques que ceux de Bartolomé de las Casas auquel il les compare. Las Casas exigeait la libération immédiate des Indiens et l'évacuation de leur territoire tandis que Raynal et Diderot, eux, préféraient que les Français restent dans les colonies et qu'ils se donnent « les moyens d'élever les Noirs jusqu'à un niveau suffisant de conscience de leur propre humanité, niveau dont nous déterminerons la hauteur à l'équerre des critères juridiques relevant de nos lois canoniques et de nos lois civiles. Après quoi, nous les libérerons sur le sol dont nous garderons la propriété<sup>32</sup>. » Autrement dit, c'est la modération des colons propriétaires d'esclaves qui était avant tout visée.

---

<sup>28</sup> Montesquieu, *L'Esprit des lois*, livre 15, chapitre 11. Dans Louis Sala-Molins, *Le Code Noir...*, p. 227.

<sup>29</sup> « Avec des gens comme Mirabeau, Pierre Poivre, Henrion de Pansey ou Bernardin de Saint-Pierre, il n'est plus question de planer ni au ciel du classicisme gréco-romain ni à celui du servage féodal : il est question de la traite, de l'esclavage afro-antillais et du Code Noir (*Ibid.*, p. 254). » Autrement dit, les penseurs français cessent de se voiler la face et abordent ouvertement l'esclavage qui a lieu, au même moment, dans les colonies françaises.

<sup>30</sup> Pour l'étude de cet ouvrage, il se base notamment sur le *Choix de textes* d'Yves Bénéot (Paris, Maspero, 1981).

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 259-260.

Dans l'essai *Les misères des Lumières. Sous la Raison, l'outrage*, publié en 1992, Sala-Molins s'intéresse, encore, à l'histoire des idées, en particulier la pensée de Nicolas de Condorcet (1743-1794) et des rédacteurs de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (1789). Dans cet ouvrage, Sala-Molins décide d'étudier l'histoire des idées et du droit du point de vue des esclaves. À plusieurs reprises, l'auteur se met dans la peau d'un Noir pour démontrer le raisonnement, illogique selon l'auteur, des penseurs. Comme il l'explique, les penseurs qui réclamaient la fin de la traite disaient que cela ne devait pas se faire d'un seul coup<sup>33</sup> parce que l'esclavage était indispensable au fonctionnement du système économique et domestique des colonies<sup>34</sup>.

Avec de nombreux exemples tirés des *Réflexions sur l'esclavage des Nègres* (1781) de Condorcet, Sala-Molins démontre, comme il le fait dans son livre sur le *Code Noir*, que les Lumières avaient peu de considération pour l'esclavage qui se déroulait dans les colonies françaises. C'est ainsi que nous y retrouvons un commentaire de Condorcet : « [...] les esclaves des colonies européennes sont devenus incapables de remplir les fonctions d'hommes<sup>35</sup>. » Ainsi, s'ils ne peuvent être des hommes, ils ne peuvent avoir de droit, ce qui permet de justifier leur inexistence juridique en dehors de leur qualité de « bien meuble ». Dans son calendrier d'affranchissement, Condorcet pensait que les Noirs, au contact des Blancs, allaient s'humaniser, en perdant leurs habitudes et leurs mœurs, en acquérant une âme : « Au bout de quelques générations, à la vérité, les Noirs se confondront absolument avec les Blancs, et il n'y aura plus de différence que pour la couleur; le mélange des races fera ensuite disparaître, à la longue, même cette dernière différence<sup>36</sup>. »

Ainsi, remarque Sala-Molins, Condorcet emboîte le pas à d'autres penseurs comme Montesquieu, Rousseau ou Raynal, pour qui l'important était de dénoncer, comme l'avait fait

---

<sup>33</sup> Oui, les esclaves pouvaient devenir sujets du roi, devenir hommes. Toutefois, cela doit se faire au rythme des calendriers d'affranchissement qu'ils mettent en place. « Chacun comprendra qu'entre le tarissement du marché par l'abolition souhaitée de la traite et la fin du moratoire (la promotion du "meuble" à la catégorie de "sujet"), la canne à sucre doit pousser, le moulin doit tourner [...], les impératifs économiques de la métropole totalement incontestés étant incontournables (*Les Misères des Lumières*..., p. 21). »

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>35</sup> Condorcet, *Réflexions sur l'esclavage des Nègres* (1788) dans Sala-Molins, *Les misères des Lumières*..., p. 27.

<sup>36</sup> Condorcet, *Réflexions*... dans Sala-Molins, *Les misères des Lumières*, p. 42.

deux siècles avant eux Las Casas, les abus de l'esclavage et de donner des conseils pour l'améliorer au lieu de s'intéresser aux moyens d'y mettre fin le plus rapidement possible<sup>37</sup>.

À propos de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, Sala-Molins se réfère notamment au premier article (« Les hommes naissent libres et égaux en droits ») pour affirmer que les Noirs, libres ou esclaves, n'y étaient pas inclus. Le Noir, en n'entrant pas dans la catégorie des hommes parce qu'il est juridiquement un bien meuble, n'est tout simplement pas citoyen. Il reprend chaque article qui touche les Noirs pour démontrer comment les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient peu de considérations pour les esclaves des colonies. L'article 17<sup>38</sup> de la déclaration donnera des arguments aux esclavagistes qui s'en serviront pour demander des indemnisations en raison de la perte de leur droit de propriété sur leurs esclaves. Autrement dit, ce n'est pas la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* qui donnait l'égalité de droit aux Noirs, libres ou esclaves.

Ainsi, les ouvrages de Sala-Molins montrent des philosophes moins héroïques et progressistes ce à quoi nous nous attendions. Au moment de leur publication, ces ouvrages ont permis de voir les philosophes des Lumières sous un jour nouveau en raison de leur échec à militer pour l'arrêt immédiat de la pratique de l'esclavage. Sala-Molins les accuse donc d'avoir échoué à étendre les principes qu'ils défendaient à tous les hommes.

Michèle Duchet s'est intéressée, elle aussi, dans *Anthropologie et histoire au Siècle des Lumières* (1971)<sup>39</sup>, à l'histoire des idées en étudiant les philosophes des Lumières. Dans un premier temps, Duchet voulait déterminer les conditions historiques qui ont mené les philosophes à développer leur pensée, c'est-à-dire quelle est la documentation qu'ils ont consultée et comment faisaient-ils pour déterminer leur qualité? Pour elle, ce sont les voyages qui ont poussé les Européens à réfléchir sur les différences qu'ils percevaient entre les êtres humains. En effet, même si le monde connu des Européens du XVIII<sup>e</sup> siècle s'étend à presque

---

<sup>37</sup> Louis Sala-Molins, *Ibid.*, p. 67-70.

<sup>38</sup> « La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité (Article 17, *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, 1789). »

<sup>39</sup> Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995 [1971]. 624 pages. Nous avons utilisé la version de 1995 au format EPUB que distribue la maison d'édition. Il se peut que les références dans le texte diffèrent des pages de l'édition papier.

toutes les côtes des terres habitables, c'est davantage les rencontres et les contacts avec les autochtones qui alimentent l'imaginaire associé à ces contrées<sup>40</sup>. Les penseurs connaissaient ces contrées de par leurs lectures telles que les *Relations* des missionnaires, les récits de voyages, mais aussi grâce à la correspondance des administrateurs coloniaux<sup>41</sup>.

C'est ainsi que Duchet nous présente les bibliothèques de quelques penseurs (Voltaire, Rousseau, Turgot, Raynal, etc.) afin de présenter ce qu'ils consultaient lors de la rédaction de leurs œuvres. L'œuvre de Duchet est donc un remarquable travail de défrichage auquel Sala-Molins ne s'était pas attardé<sup>42</sup>. En plus de présenter les bibliothèques de divers philosophes, l'auteure prend le temps d'expliquer clairement pourquoi certaines sources sont importantes et ont été utilisées par de nombreux philosophes.

Elle se rapproche de Sala-Molins lorsqu'elle affirme que les écrits antiesclavagistes des philosophes étaient ambigus<sup>43</sup>. Toutefois, contrairement à Sala-Molins, Duchet explique que, vers les années 1730, les philosophes délaissèrent l'image de l'esclave comme étant un personnage touchant pour en présenter une nouvelle, celle de l'esclave héroïque<sup>44</sup>. Ainsi, ce sont les révoltes et le marronnage qui intéressaient, à partir de ce moment, les philosophes, car ils représentent une négation de l'esclavage. En réponse au marronnage décrit dans la

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>41</sup> Quelques exemples que les philosophes ont lus : *Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (1744) de Charlevoix. Ils connaissaient également l'Amérique du Nord grâce au récit du voyage du Suédois Pierre Kalm qui visita l'Amérique en 1748-1749. L'Amérique du Sud, quant à elle, est plutôt connue grâce à l'effort des missionnaires (*Ibid.*, p. 35-40). Autrement dit, les sources abondaient pour les Européens qui voulaient connaître l'environnement et les populations autochtones des régions découvertes.

Les sources provenant de l'administration coloniale étaient celles qui étaient le plus utilisées à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que les penseurs furent influencés par ces écrits qui présentent le problème du marronnage et des moyens de réforme. Cela amena les philosophes à adopter des attitudes successives contradictoires, c'est-à-dire qu'elles étaient tantôt réformistes, tantôt condamnatrices.

L'intérieur de l'Afrique, par contre, n'intéressait ni les philosophes ni les négriers qui faisaient leur profit sur la côte. Ainsi, cela amène Duchet à dire que « l'Afrique noire n'existe qu'en creux, comme une terre hostile et refusée. Tout se passe comme si, transplantés en Amérique, les habitants de la Nigritie cessaient d'être des "Africains" pour n'être plus que des "nègres", presque une autre race (*Ibid.*, p. 32). »

<sup>42</sup> D'ailleurs, Louis Sala-Molins n'hésite pas à nous recommander à l'œuvre de Duchet qui fut publiée avant la sienne.

<sup>43</sup> Elle présente, par exemple, le cas de Raynal qui, dans son *Histoire des deux Indes*, dénonce le système esclavagiste (ses excès notamment), mais qui ne cherche pas à y mettre fin. L'intérêt économique de l'esclavage freinait l'ardeur des philosophes à condamner et à demander la fin de cette pratique (*Ibid.*, p. 143).

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 179.



correspondance des administrateurs coloniaux, le bureau des Colonies en viendra à mettre en place une véritable politique qui visait la survie du système esclavagiste et sa réforme<sup>45</sup>. Ces réformes avaient comme objectif de diminuer la cruauté des maîtres qui était considérée comme étant la principale cause du marronnage.

L'anti-esclavagisme des penseurs des Lumières a d'abord et avant tout une base réformiste<sup>46</sup>. « Tous les textes sur lesquels on s'est fondé pour parler de l'anticolonialisme et l'anti-esclavagisme des philosophes doivent être en fait considérés comme l'expression d'une politique néo-colonialiste, qui sert les intérêts de la bourgeoisie métropolitaine, et qui trouve dans la fraction "éclairée" de l'opinion un appui immédiat<sup>47</sup>. » Sur l'*Histoire des Deux Indes* de Raynal Duchet écrit : « l'intérêt de l'*Histoire* de Raynal est donc non de prendre une position nettement antiesclavagiste, mais de refléter les différents courants d'une opinion partagée entre les avantages du réformisme, les attraites d'un humanitarisme qui rendrait "à l'esclave une partie de ses droits [...]" , et des solutions plus radicales, mais qui avaient le tort de ne pas être adaptées à la plus riche des colonies [Saint-Domingue]<sup>48</sup>. »

Ainsi, l'ouvrage de Michèle Duchet nous permet de comprendre l'idéologie coloniale moderne en se basant sur les écrits des philosophes et sur les sources qu'ils ont consultées. Si Sala-Molins cherchait uniquement à déterminer l'impact qu'avait le *Code Noir* et l'esclavage sur les écrits de quelques philosophes pour déterminer ce qu'ils pensaient de l'esclavage et de ses lois, Duchet, quant à elle, va plus loin en présentant une revue de la pensée des philosophes sur le colonialisme, l'esclavage et la « race », car cela lui permet d'atteindre le second objectif de son livre qui était de découvrir les bases d'une anthropologie au sein des idées des Lumières sur la nature de l'homme<sup>49</sup>.

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 184. Quand les sociétés coloniales se développent à la fin du monopole de la Compagnie des Indes, les actionnaires s'intéressèrent de près à la gestion coloniale (*Ibid.*, note 47, p. 231).

<sup>46</sup> Rappelons que Louis Sala-Molins tient des propos semblables dans les deux œuvres que nous avons abordées. Les philosophes ont effectivement prêché de meilleurs traitements pour les esclaves, mais ce fût tout. À la limite, ils élaborèrent des calendriers d'émancipation dans lesquels cela pouvait prendre plusieurs dizaines d'années avant qu'un esclave devienne libre.

<sup>47</sup> Michèle Duchet, *Op. Cit.*, *Anthropologie et histoire*, p. 197.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 212. Rappelons aussi que Sala-Molins reprochait à Raynal à peu près la même chose, c'est-à-dire que celui-ci n'a fait qu'émettre des conseils pour diminuer le calvaire des esclaves.

<sup>49</sup> Elle consacre d'ailleurs presque la moitié de son livre à présenter l'anthropologie de Buffon, de Voltaire, de Rousseau, d'Helvétius et de Diderot. Cela lui a permis de définir plusieurs anthropologies qui, au XVIII<sup>e</sup>

Nous pouvons regrouper les études de Bénot et Duchet qui présentent une analyse plus mitigée de la philosophie des penseurs des Lumières sur la race, le racisme et l'esclavage tandis qu'à l'opposée, les études de Pluchon et Sala-Molins offrent un portrait plus sévère des philosophes.

Plus récemment paraissait un autre ouvrage en histoire des idées qui voulait redorer le blason des philosophes qui avait été assombri par Louis Sala-Molins et les autres révisionnistes en réaffirmant que les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle faisaient partie de ceux étant à l'origine de l'abolition de l'esclavage. L'ouvrage de Jean Erhard, *Lumières et esclavage. L'esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (2008)<sup>50</sup> avait donc comme objectif de prendre la défense des penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont notamment été accusés, par Sala-Molins et d'autres, d'être restés silencieux face à l'esclavage. Ainsi, c'est aux historiens qui accusent les philosophes d'avoir trahi leurs idéaux en cautionnant le système esclavagiste par leur silence que Erhard s'attaque. Il le fait en analysant la formation, au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une conscience qui rejetait l'esclavage et aux obstacles qu'elle a dû franchir avant d'émerger, à la fin du siècle, en une conscience abolitionniste. Comme l'écrit Erhard :

Il est devenu de bon ton de mettre cette émergence tardive au passif de la philosophie des Lumières, accusée de s'être trop longtemps accommodée d'une institution et de pratiques si manifestement contraires à ses principes. Mais l'on oppose ainsi des entités quasi intemporelles. On raisonne comme si les principes généreux de la raison philosophique avaient été donnés au siècle dès son début au lieu d'être le résultat d'une laborieuse et difficile conquête ; comme si les Lumières étaient un état, non un mouvement ; comme si leurs promoteurs n'avaient pas eu à soulever et réinventer le monde pour inventer les droits de l'homme<sup>51</sup>.

Finalement, les études sur la pensée des Lumières à l'égard de l'esclavage et des minorités peuvent différer l'une de l'autre. Même si certaines opinions se rejoignent, les

---

siècle, déterminèrent la diversité des races et des peuples en leur assignant un rang. Ces anthropologies étaient toutes teintées d'eurocentrisme. Comme le rappelle M. Duchet, l'anthropologie en termes d'étude des sociétés sauvages n'existaient pas au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pas plus que l'ethnologie. Les discours anthropologiques et ethnologiques comme nous l'entendons aujourd'hui n'existaient qu'à l'intérieur du discours philosophique (*Ibid.*, p. 12). Voilà pourquoi elle décida de présenter « différentes anthropologies » provenant de philosophes pour démontrer quels étaient les balbutiements de l'anthropologie.

<sup>50</sup> Jean Ehrard, *Lumières et esclavage. L'Esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, André Versaille, 2008, 238 pages.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p, 16.

sources utilisées ainsi que l'angle d'étude de ces sources amènent les auteurs à émettre, sur un même sujet, des points de vue différents comme ce fut le cas avec les travaux de Sala-Molins et l'article de Ehrard.

### 3.2 Le mouvement abolitionniste français

Le mouvement abolitionniste français prend forme, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la création de la Société des Amis des Noirs, à Paris, en 1788. Dès sa fondation, la Société est décriée par les colons, les esclavagistes et leurs partisans parce qu'ils affirment qu'elle nuit aux intérêts français dont l'économie dépend de l'esclavage. Elle est ainsi considérée comme « anti-française » par ses détracteurs<sup>52</sup>. Pourtant, comme l'explique Marcel Dorigny, la doctrine prêchée par l'organisation abolitionniste française n'était pas du tout anticolonialiste. Au contraire, soutient Dorigny. En demandant que l'abolition immédiate de la traite et en proposant une abolition progressive de l'esclavage, la Société pensait que leur plan allait permettre de sauvegarder les colonies françaises du naufrage<sup>53</sup>.

Dans son article, Dorigny, présente un second objectif des Amis des Noirs : réorienter la colonisation française vers l'Afrique. L'abolition immédiate de la traite permettait de garder une grande main-d'œuvre sur le continent africain<sup>54</sup>.

L'étude du mouvement abolitionniste français était déjà en mouvement au début des années 1970, et même avant. En effet, Gaston Martin, en 1948, a consacré un chapitre entier à

---

<sup>52</sup> Marcel Dorigny, « La Société des Amis des Noirs et les projets de colonisation en Afrique », *Annales historiques de la Révolution française*, 1993, Vol. 293, No. 293-294, p. 421. Cinq ans plus tard, Marcel Dorigny publiait, conjointement avec Bernard Gainot, *La Société des Amis des Noirs 1788-1799, Contribution à l'histoire de l'abolition de l'esclavage* (UNESCO/EDICEF, 1998). Ouvrage dans lequel les auteurs ont compilé les archives de la Société des Amis des Noirs. De cette façon, il s'agit d'un ouvrage de référence pour tous les chercheurs qui désirent s'informer sur la Société, car ils mettent de l'avant des documents qui nous permettent de comprendre toute la complexité des débats au sein du mouvement antiesclavagiste. De plus, ils nous éclairent sur les liens internationaux qu'entretenaient, entre elles, les sociétés abolitionnistes. Ce livre permet de rendre compte du processus de l'abolition de la traite et de l'esclavage à la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 422. « Le projet était donc parfaitement clair : ne plus déporter la population africaine vers les îles, mais la faire travailler sur place en lui apportant les techniques agricoles européennes. C'était vouloir transporter en Afrique l'économie de plantation des îles, sans la traite ni le travail servile. Bien évidemment cette expansion agricole en Afrique ne supposait pas un abandon des îles, mais une reconstruction de leur système d'exploitation, afin de le rendre pleinement compatible avec les valeurs désormais reconnues en France métropolitaine (*Ibid.*). »

la propagande antiesclavagiste dans son ouvrage *Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises*<sup>55</sup>. L'auteur se contente de présenter le mouvement antiesclavagiste français sans développer d'analyse. C'est ainsi qu'il démontre que ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que se met en place une véritable campagne antiesclavagiste. Les philosophes, au nom de la liberté naturelle et du contrat social, s'attaquent à l'institution qui brime les esclaves. Martin y présente des œuvres des Lumières qui mettent en évidence le mythe du « bon sauvage »<sup>56</sup>. Toutefois, les résultats sont obtenus dans les colonies anglaises plutôt que dans les colonies de l'Empire français puisque, dès 1780, l'esclavage est interdit dans les colonies du Massachusetts, de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Angleterre. La fin des années 1780 sera aussi marquée par la création de sociétés abolitionnistes en Angleterre et en France. Toutefois, la société française n'aura pas la même influence au sein de l'opinion que son homologue anglaise. Ainsi, « la Société des Amis des Noirs de Brissot ne fut en fait avant la Révolution qu'une "*Société de Pensée*", perdue parmi beaucoup d'autres. [...] Elle n'entama aucune conviction, n'émut aucun intérêt<sup>57</sup>. » Martin affirme plutôt que la Société fut même accusée d'être vendue aux Anglais et de travailler à la ruine des intérêts de la France en voulant nuire aux planteurs et au commerce maritime français.

En 1972 était publié un article de Daniel P. Resnick, « The Societe des Amis des Noirs and the Abolition of Slavery<sup>58</sup> », dont le propos était de présenter la Société des Amis des Noirs (ses objectifs et sa stratégie pour atteindre l'arrêt immédiat de la traite et l'abolition progressive de l'esclavage) afin de la comparer à la société abolitionniste anglaise. L'auteur étudia les journaux des membres de la Société, leur correspondance, leurs pamphlets; la correspondance et les écrits de la société abolitionniste anglaise fondée un an avant ; et les minutes du groupe pro-esclavagiste : le Club Massiac. L'auteur explique que, contrairement à ce qui se produisait en France, l'anti-esclavagisme était un sujet central de la politique anglaise à la fin des années 1780<sup>59</sup>. Par ailleurs, le mouvement français était composé davantage de

---

<sup>55</sup> Gaston Martin, *Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises*, Paris, PUF, 1948, p. 166 à 171.

<sup>56</sup> Il y a ainsi une grande différence entre l'attitude des historiens du milieu du XX<sup>e</sup> siècle et ceux de la fin du siècle à l'égard des Lumières. Les premiers étaient moins critique que les seconds qui, eux, étaient plutôt révisionnistes dans leur approche de l'histoire des idées des Lumières.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>58</sup> Daniel P. Resnick, « The Societe des Amis des Noirs and the Abolition of Slavery », *French Historical Studies*, Vol. 7, No. 4, 1972, p. 558-569.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 561.

membres provenant de l'élite que le mouvement anglais. Ainsi, selon l'auteur, cela a mené à un faible taux de recrutement au sein de la Société des Amis des Noirs, car les membres étaient concentrés à Paris et sans réseau leur permettant de communiquer avec les abolitionnistes des régions<sup>60</sup>. Les abolitionnistes français auraient ainsi dû, selon l'auteur, faire comme leurs homologues anglais et présenter à la fois des arguments économiques et des arguments moraux pour défendre l'abolition de la traite et de l'esclavage<sup>61</sup>.

Les études sur le mouvement abolitionniste de Dorigny, Martin et Resnick se distinguent les unes des autres étant donné que Dorigny présente plutôt des options proposées par la Société des Amis des Noirs pour mettre en place un nouveau pôle de colonisation qui serait situé en Afrique tandis que Martin se contente de faire une brève analyse des mouvements abolitionnistes français et anglais. Resnick, pour sa part et contrairement aux autres auteurs présentés, soulève explicitement les raisons ayant mené à l'échec des abolitionnistes français.

### **3.3 Le statut des résidents noirs en France**

Nous avons présenté au chapitre précédent le fonctionnement de l'esclavage dans les colonies de l'empire et la place qu'avaient les Noirs, libres ou métis, dans la société coloniale et comment les chercheurs ont traité ces thèmes. Dans cette section, nous nous concentrerons plutôt sur le cas des Noirs qui se trouvaient dans la métropole au XVIII<sup>e</sup> siècle, un sujet qui commence à susciter l'intérêt des historiens à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'ouvrage que nous avons précédemment présenté (dans les sections sur les Noirs libres et la justice royale, entre autres) de Pierre Pluchon, *Nègres et Juifs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le racisme au siècle des Lumières* (1984), l'auteur accorde un chapitre entier au statut des Noirs et des métis en France après avoir présenté le procès du juif Isaac Mandès France dont les

---

<sup>60</sup> *Ibid.* L'historien Jeremy D. Popkin, dans *You Are All Free* (Cambridge, 2010), explique que les succès rencontrés par les abolitionnistes en 1793-1794 sont fragiles étant donné que l'abolition n'est pas un sujet populaire en France, contrairement à la Grande-Bretagne où toute la population était concertée grâce aux débats qui durèrent plusieurs années. Par ailleurs, les succès des abolitionnistes sont majoritairement dus à la pression exercée par la révolte d'esclaves de Saint-Domingue. Comme l'explique Popkin, le fait que tout cela se soit déroulé rapidement dans le cas de la France fait en sorte que le soutien qu'avaient les abolitionnistes était fragile (p. 377).

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 563.

esclaves, Pampy et Julienne, réclamaient la liberté. À partir de ce procès, Pluchon a décidé d'étudier le statut des Noirs en France, thème qu'il a dû défricher puisqu'il existait alors peu d'études sur le sujet<sup>62</sup>. Dans cet ouvrage, l'auteur explique dans un premier temps, à travers l'histoire du procès, le privilège associé à la terre de France qui accordait la liberté à chaque esclave qui y posait le pied. Pluchon, en se basant sur de nombreuses correspondances provenant des colonies, affirme que les planteurs protestèrent souvent contre cette façon de faire qui libérait leurs esclaves<sup>63</sup>. La France, pour des raisons économiques et sous la pression des planteurs qui voulaient amener leurs esclaves avec eux, a mis fin à cette politique de libération associée au sol français<sup>64</sup>.

Pluchon explique, par la suite, les endroits où nous pouvions retrouver des Noirs en France au XVIII<sup>e</sup> siècle (généralement autour des ports associés à la traite, mais nous les retrouvons aussi à Paris) et quels types d'emplois ils pouvaient occuper (généralement domestiques, même si certains apprirent des métiers : cuisiniers, charrons, forgerons, charpentiers, nourrices, etc.). L'auteur affirme que les Noirs étaient généralement bien acceptés au sein de la population (il ne relate qu'une seule manifestation de mécontentement concernant les domestiques de Bordeaux qui se plaignaient que les Noirs volent leurs emplois).

Ainsi, l'ouvrage de Pluchon reste un bon point de départ pour qui veut étudier l'évolution de la réglementation concernant les Noirs en France ainsi que la mise en place d'une police des Noirs. Par ailleurs, l'étude faite par Pluchon nous permet de mieux comprendre la composition de la population française, mais aussi les rôles occupés par les gens de couleur au sein de cette population. Il a été l'un des premiers historiens à écrire sur les Noirs en France et à s'attaquer au mythe national prétendant qu'il n'y a jamais eu d'esclaves en France.

---

<sup>62</sup> D'ailleurs, quand nous nous référons aux notes de ce chapitre, nous nous apercevons que Pluchon a consulté un seul ouvrage concernant les Noirs en France (Léo Elisabeth, *Les problèmes des gens de couleur à Bordeaux sous l'Ancien Régime (1716-1787)*. Mémoire de la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1955).

<sup>63</sup> Pierre Pluchon, *Nègres et Juifs au XVIII<sup>e</sup> siècle...* p. 118.

<sup>64</sup> Pluchon présente entre autres les édits de 1716 et de 1738 qui étaient très contraignants pour les esclaves (*Ibid.*, p. 121-124).

En 1996 paraissait l'ouvrage de Sue Peabody, *"There Are No Slaves in France": The Political Culture of Race and Slavery in the Ancien Régime*<sup>65</sup> dans lequel elle s'intéresse au statut l'égal qu'avaient les Noirs qui vivaient en France avant 1789. Ainsi, elle reprend les interrogations de Pierre Pluchon pour les pousser plus loin, non seulement à partir de nouvelles sources, mais en interrogeant un des mythes fondateurs de la France. Cette idéologie rattachée à la terre de France se situe à une époque, le XVIII<sup>e</sup> siècle, où la France est, dans ses colonies, fortement engagée dans l'institution de l'esclavage et où, en métropole, de nouveaux discours politiques se basant sur la liberté, l'égalité et la citoyenneté voient le jour<sup>66</sup>. Elle recherche aussi les origines, les manifestations et les conséquences de l'idée que chaque esclave qui pose le pied sur le sol métropolitain devient libre. Autrement dit, le mythe de la terre de France comme étant une terre de liberté était, encore récemment, un élément important de l'idéologie nationale française<sup>67</sup>.

Peabody base son étude sur un vaste ensemble de sources qui comprend des édits royaux, de la réglementation administrative, des déclarations, des cas judiciaires et de la correspondance pour expliquer comment et pourquoi évolue, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, la législation française entourant les gens de couleur qui vivaient dans l'hexagone. Pourtant, la population noire, libre ou esclave, n'a jamais été très élevée en France, n'atteignant que 5 000 individus environ<sup>68</sup>. Alors, comment expliquer que la réglementation se fait de plus en plus sévère à mesure que le XVIII<sup>e</sup> siècle avance et que les administrateurs, dans les années 1760, commencent à voir la population de Noirs comme étant un problème social majeur? L'ouvrage mentionne aussi les conflits qu'il pouvait y avoir entre les différents organes juridiques concernant la question des Noirs en France<sup>69</sup>.

---

<sup>65</sup> Sue Peabody, *"There Are No Slaves in France": The Political Culture of Race and Slavery in the Ancien Régime*, New York, Oxford University Press, 1996, 210 pages.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>67</sup> Peabody relate, dans son introduction, une anecdote concernant l'un de ses séjours de recherche à Paris. Une logeuse à qui elle a expliqué son sujet de recherche (le cas des esclaves noirs en France), lui a affirmé qu'elle devait se tromper parce qu'il n'y a jamais eu d'esclavage en France.

<sup>68</sup> Peabody, *"There Are No Slaves in France"*..., p. 4.

<sup>69</sup> Ce sujet est aussi abordé par Pierre H. Boulle dans *Race et esclavage dans la France de l'Ancien Régime* (2007). Durant cette période, le parlement de Paris continuait d'affranchir les esclaves qui demandaient leur liberté tandis que l'Amirauté de France mettait en place un nouveau code qui mettait fin à la manumission et aux mariages interraciaux et demandait l'enregistrement de tous les gens de couleur en France

En présentant le cas de Jean Boucaux<sup>70</sup> (esclave ayant gagné sa liberté et 4 200 livres en dédommagement), Peabody explique que le principe de liberté attribué à la terre de France a permis à la plupart des esclaves qui demandaient leur liberté d'être affranchis. Toutefois, les édits royaux de 1716 et de 1738 eurent pour effet d'entraver ce processus. Ces réglementations répondaient aux demandes des planteurs désireux de se rendre en France avec leurs esclaves sans voir ceux-ci gagner leur liberté aussitôt débarqués du navire. Avec le premier édit, les maîtres devaient inscrire leurs esclaves à leur arrivée sans quoi ils regagnaient leur liberté. Le second édit était déjà plus limitatif et limitait la durée de séjour des esclaves à trois ans et s'ils n'étaient pas enregistrés, ils ne retrouvaient pas leur liberté et étaient renvoyés dans les colonies. Toutefois, cela se radicalise dans les années 1760 avec l'intégration de la question de la race dans la législation. On craignait la contamination de la population française en raison de « l'augmentation » du nombre de Noirs en France<sup>71</sup>. Selon Peabody, l'évolution des attitudes et de la législation<sup>72</sup> est due à deux facteurs : le développement d'un racisme scientifique au sein de l'élite et la pression des planteurs qui se plaignaient que les esclaves vivant en France revenaient avec des idées d'égalité et de liberté<sup>73</sup>.

L'ouvrage de Peabody qui présente de nombreuses législations et plusieurs cas judiciaires dans lesquels ces lois furent appliquées est un travail remarquable en ce qui a trait à l'histoire législative française sur le statut des Noirs résidants en France. Par ailleurs, cet ouvrage nous permet de mieux comprendre la culture politique du XVIII<sup>e</sup> siècle : une culture où l'élite de la société prédomine<sup>74</sup>. Grâce à la présentation que fait Peabody de l'évolution de la législation, nous pouvons mieux comprendre comment le racisme s'est fusionné à cette législation au fil du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pierre H. Boulle, dans *Race et esclavage dans la France de l'Ancien Régime* (Perrin, 2007), consacre deux parties de son livre, qui est une collection de ses articles, à ses dernières

---

<sup>70</sup> Peabody, *"There Are No Slaves in France"*..., p. 23-56.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 73-74. Comme il l'a déjà été mentionné, la population noire ne dépassait pas 5 000 individus.

<sup>72</sup> Le décret royal de 1777, par exemple, avait pour objectif de freiner l'arrivée de Noirs en France et d'encourager l'intégration de la population noire qui restait en France.

<sup>73</sup> Boulle, comme nous l'expliquerons plus loin, présentera les mêmes arguments pour expliquer le durcissement des lois concernant les gens de couleurs.

<sup>74</sup> Par ailleurs, comme nous l'avons expliqué dans le premier chapitre, le racisme, au XVIII<sup>e</sup> siècle, était concentré au sein de l'élite. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle qu'il commencera à s'insinuer au sein d'autres couches de la société.



recherches qui avaient pour étude le cas des non-Blancs et des esclaves en France<sup>75</sup>. Il a permis, tout comme ceux qui se sont concentrés sur les liens entre la France et l'esclavage, de démentir le mythe voulant qu'il n'y ait pas eu d'esclaves en France. Dans un premier temps, l'auteur présente, à partir d'un article publié en 2006, la position de la législation française à l'égard des gens de couleur en France qui mena au décret royal du 9 août 1777. Dans un second temps, Boulle présente la place des non-Blancs en France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans cette partie, Boulle dénombre les gens de couleur demeurant à Paris et les occupations qu'ils avaient. Ainsi, il présente la diversité ethnique (il y avait des non-Blancs qui provenaient de l'océan Indien) de la France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Boulle s'est également intéressé aux tensions qu'il y avait entre les différents organes du pouvoir en présentant différents cas où des demandes de liberté furent présentées par des esclaves à la Lieutenance générale de police de Paris dont les décisions de cette instance ont été contestées par l'Amirauté de France<sup>76</sup>. Ces tensions menèrent à une réforme de la législation à la fin de la décennie. Boulle rejoint Pluchon et Peabody en affirmant que par la suite c'est la pression des planteurs voulant amener leurs esclaves avec eux en France sans les perdre qui transforma, peu à peu, la législation française. Toutefois, c'est la pression des planteurs qui voulaient amener leurs esclaves avec eux en France sans qu'ils les perdent parce qu'ils regagneraient leur liberté qui transforma, peu à peu, la législation française<sup>77</sup>. Dès 1738, les métropolitains craignaient qu'une communauté noire semi-permanente se développe et un nouvel édit royal limitant celui de 1716 fut donc émis<sup>78</sup>.

---

<sup>75</sup> Pierre H. Boulle, *Race et esclavage dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Perrin, 2007, p. 12.

<sup>76</sup> Pierre H. Boulle, « La législation sur les résidents noirs ». Traduit et révisé de « Racial Purity or Legal Clarity? The Status of Black Residents in Eighteenth-Century France », *The Journal of the Historical Society*, t. 6, n° 1, mars 2006, p. 19-46. Dans Boulle, *Race et esclavage...*, p. 85-88.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 88-89. Boulle présente le mémoire du maire de Nantes (port français le plus impliqué dans l'esclavage), Gérard Mellier, qui, suite aux pressions des planteurs, affirme que les esclaves devraient pouvoir venir dans la métropole pour être instruit. Toutefois, les esclaves devaient être déclarés par leurs maîtres et devaient rester en France pour une période déterminée. Les esclaves pouvaient se marier, avec le consentement de leur maître, et les enfants étaient déclarés libres. Ainsi, cela menait à une nouvelle forme de manumission. Ces recommandations de Mellier seront mises en application dès l'édit du roi d'octobre 1716.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 89.

Dans un texte datant de 2005, Boulle s'intéresse aux non-Blancs en France suite au recensement de 1777<sup>79</sup>. Comme le rappelle Boulle, la déclaration royale de 1777 interdisait l'entrée de Noirs, esclave ou non, en France. Ceux qui vivaient déjà en France devaient s'enregistrer sous peine d'être renvoyés aux colonies et cette législation prévoyait la création de « dépôts des Noirs » dans les ports pour placer les Noirs qui arrivaient des colonies avant de les renvoyer<sup>80</sup>. Selon les données utilisables que Boulle put consulter dans les archives, il estime que la population de gens de couleur en France suite au recensement de 1777 se chiffrait à 2 053 individus auxquels pourraient s'ajouter 189 autres dont le statut de résidence est incertain<sup>81</sup>. Même si les gens, à l'époque, estimaient la population noire à 4 000 ou 5 000 individus, cela représentait une faible proportion d'individus par rapport à la population blanche et cela amène Boulle à affirmer que ce n'est pas la crainte de l'augmentation du nombre de Noirs qui mena au décret de 1777 qui interdisait entre autres l'entrée, en France, de nouveaux Noirs, mais le fait que les attitudes coloniales ont été transférées dans la métropole<sup>82</sup>.

### 3.4 La question coloniale au moment de la Révolution française

Pour cette dernière partie, nous avons décidé de présenter un thème qui a été, lui aussi, très étudié par les chercheurs qui se sont intéressés aux relations coloniales de la France durant la Révolution française. Ce thème a été abordé par C.L.R. James dès 1938, mais c'est plutôt dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle que les chercheurs s'intéressèrent à cet aspect avec des historiens tels que Marcel Dorigny et Yves Bénot. De plus, de nombreux articles portant sur la question coloniale furent publiés à la fin des années 1980 et au début des années 1990 pour

---

<sup>79</sup> Pierre H. Boulle, « Les non-Blancs en France, d'après le recensement de 1777 ». Texte présenté à Nantes en mars 2005. Dans Pierre H. Boulle, *Race et esclavage dans la France d'Ancien Régime*, p. 168-198.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>81</sup> Comme le démontre Boulle par de nombreuses statistiques, si plusieurs Noirs, en France, se trouvaient dans les environs des ports où la traite est importante, Paris était l'endroit où la concentration de Noirs était la plus élevée. Sinon, plus nous nous éloignons des ports et plus le nombre de Noirs diminue. De plus, la majorité de la population noire est composée d'individus âgés de 8 à 27 ans. Par ailleurs, Boulle note que les Noirs s'intégraient généralement mieux au sein du milieu rural qu'au sein du milieu urbain. Toutefois, dans les milieux urbains comme celui de Paris, les attitudes de l'aristocratie à l'égard des Noirs avaient de nombreuses différences avec les attitudes du peuple auquel les Noirs s'intégraient plus facilement (ils travaillaient côte à côte avec les Blancs et épousaient même leurs filles) (*Ibid.*, p. 171-186).

<sup>82</sup> Des attitudes qui s'étaient développées « là où le contexte des plantations et le déséquilibre des couleurs avaient créé une vision particulièrement hostile aux esclaves et aux descendants d'esclaves (*Ibid.*, p. 196-197). »

souligner le bicentenaire de la Révolution française, notamment dans la revue *Annales historiques de la Révolution française*<sup>83</sup>.

Le choix de ce thème pour terminer ce mémoire n'est pas fortuit. En effet, nous pensons que cela permet de bien couvrir l'ensemble du XVIII<sup>e</sup> siècle considérant que la première abolition de l'esclavage a été décrétée le 16 pluviôse de l'an II (le 4 février 1794) par la Convention montagnarde. Toutefois, l'abolition de l'esclavage suit un parcours difficile, alors même que la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* est officialisée en 1789.

C'est cela qui pousse Yves Bénot à affirmer, en 1988, que le cas des droits des Noirs à régressé au lendemain de la Déclaration étant donné que, encore en décembre 1789, l'Assemblée discutait du droit des Noirs libres à être représentés à l'Assemblée<sup>84</sup>. Pourtant, la traite et l'esclavage des Noirs étaient incompatibles avec la *Déclaration des droits de l'homme*. Alors que les Noirs libres et les métis n'étaient pas admis à l'assemblée, des représentants des planteurs y étaient admis pour qu'ils puissent défendre l'intérêt des colonies. Organisés autour du club Massiac, ces derniers s'opposaient aux abolitionnistes « tièdes » de la Société des Amis des Noirs. De plus, la bourgeoisie qui s'est développée grâce à la traite dans les villes portuaires inonde l'Assemblée de pétitions pour l'empêcher de mettre fin à la traite et à l'esclavage. En fin de compte, malgré la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, les Noirs, libres ou esclaves, n'avaient toujours pas les mêmes droits civils et juridiques que les Blancs. C'est qu'explique Bénot à travers quelques articles de journaux qu'il présente. La question de l'esclavage n'intéressait pas tous les membres de l'Assemblée, concentrés qu'ils étaient à débattre du statut des Noirs libres et des métis. D'ailleurs, en faisant preuve de tant de lenteur à statuer sur le cas des hommes de couleur libres, les membres de l'Assemblée

---

<sup>83</sup> Par exemple : Jean-Claude Halpern, « L'esclavage vu par l'opinion publique : la question coloniale et le colportage de l'information (1775-1815) », *Annales historiques de la Révolution française*, No. 288, 1992, p. 193-200. Florence Gauthier, « La Révolution française et le problème colonial : le cas Robespierre », *Annales historiques de la Révolution française*, No. 288, 1992, p. 169-192. Nicholas Roche, « La question coloniale en l'an II », *Annales historiques de la Révolution française*, No. 302, 1995, p. 587-605. Jean-René Suratteau, « La question coloniale à la Constituante », *Annales historiques de la Révolution française*, No. 299, 1995, p. 33-43.

<sup>84</sup> Selon le *Code Noir* de 1685, ils étaient égaux en droit. Yves Bénot, « La question coloniale en 1789 ou l'année des déceptions et des contradictions », *Dix-huitième siècle*, No 20, 1988. Dans Yves Bénot, *Les lumières, l'esclavage, la colonisation*, p. 199. Par ailleurs, les thèmes développés dans cet article sont approfondis dans son ouvrage *La Révolution française et la fin des colonies*, Paris, La Découverte, 2004 [1988], 280 pages.

s'aliéneront leur soutien au moment de la révolte des esclaves puisqu'ils se rallieront plutôt à ces derniers<sup>85</sup>.

Dans un second article paru, cette fois-ci, en 1993<sup>86</sup>, Bénot, par l'intermédiaire de différents comptes rendus faits dans les journaux des séances de la Convention, cherche à démontrer qu'elle n'était pas unanime quant au décret qui abolirait l'esclavage dans les colonies des Antilles. Nous y retrouvons les mêmes adversaires, les pro-esclavagistes et les antiesclavagistes, qui s'affrontaient déjà en 1789. À partir de ces extraits et du décret de 1794 qui abolit l'institution de l'esclavage, Bénot s'est interrogé sur la signification de l'abolition. La situation militaire de la France ayant été redressée quelque temps auparavant, l'auteur écarte l'hypothèse selon laquelle il aurait pu s'agir d'un moyen tactique pour repousser la menace anglaise qui planait sur les possessions françaises en Amérique. Cela pousse Bénot à affirmer « [...] qu'il n'a pas suffi que l'abolition de l'esclavage ait pu paraître utile à la poursuite victorieuse de la guerre pour qu'elle ait été décidée, que l'argument militaire a au contraire été invoqué habilement pour faire taire les opposants, qu'il a fallu une volonté idéologique pour que la décision soit enfin prise<sup>87</sup>. » Ainsi, c'est plutôt l'idéologie antiesclavagiste véhiculée par la Société des Amis des Noirs qui, à force d'être défendue, a été à la source du décret du 4 février 1794.

Un article, « Les colonies et les principes de 1789 : les révolutionnaires face au problème de l'esclavage » de Jean Tarrade, paraissait en 1989 pour commémorer le bicentenaire de la Révolution<sup>88</sup>. L'auteur propose plutôt d'analyser le problème colonial au moment de la Révolution française avec la correspondance de deux des frères Mosneron<sup>89</sup> de Nantes plutôt que d'étudier l'attitude de l'Assemblée nationale constituante lors de ses débats. De cette façon, l'auteur de l'article s'intéresse plutôt à l'aspect économique qui est son sujet

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, 206-207.

<sup>86</sup> Yves Bénot, « Comment la Convention a-t-elle voté l'abolition de l'esclavage en l'an II? », *Annales historiques de la Révolution française*, « Révolutions aux colonies », No 3-4, 1993. Dans Yves Bénot, *Les lumières, l'esclavage, la colonisation*, p. 252-263.

<sup>87</sup> *Ibid.*, 263.

<sup>88</sup> Jean Tarrade, « Les colonies et les principes de 1789 : les révolutionnaires face au problème de l'esclavage », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 1989, Vol. 76, No. 282-283, p. 9-34.

<sup>89</sup> Ces frères appartenaient à une famille d'armateurs nantais.

de prédilection<sup>90</sup>. Avant de se lancer dans le cœur de son sujet, l'auteur situe son propos en présentant la situation sociale et économique au sein des colonies françaises des Antilles, notamment en expliquant la modification de l'*Exclusif* qui a permis aux colonies françaises de s'approvisionner en denrées auprès des autres nations une première fois à cause d'un ouragan en 1788 qui causa de nombreux dégâts aux plantations et, une deuxième fois, en raison d'une crise du blé, en France, à la fin de l'hiver 1788-1789 qui mena à l'interdiction d'en envoyer aux colonies<sup>91</sup>.

L'auteur présente également les différents groupes qui ont fait pression sur la Constituante : la Société des Amis des Noirs (qui défend les idées des philosophes des Lumières), le club Massiac (qui défend les intérêts des esclavagistes) et le Comité des députés extraordinaires des manufactures et du commerce de France (qui protège les intérêts des commerçants, auxquels se rattachent les frères Mosneron). Ce comité de députés extraordinaires, selon Tarrade, est trop souvent oublié lorsque les historiens étudient le problème colonial au moment de la Révolution française. Pour l'auteur, l'inexpérience politique de la plupart des membres de la Constituante, notamment en ce qui concernait les intérêts coloniaux, a encouragé ces groupes (le club Massiac, la Société des Amis des Noirs et le Comité de députés extraordinaires) à agir de l'extérieur comme des « groupes de pression », des *lobbys* pour défendre leurs intérêts<sup>92</sup>. « Les mauvaises conditions de travail et la méconnaissance des problèmes du commerce maritime et colonial justifient à leurs yeux (les frères Mosnero) l'action des députés extraordinaires<sup>93</sup>. » Toutefois, la question coloniale sera sans cesse repoussée tout au long de 1789. En 1790, l'alliance entre les colons et le commerce a réussi à mettre de côté la question de l'esclavage et de la traite permettant la poursuite de leurs activités. De cette façon, cela pouvait continuer comme avant. Ainsi, c'est le jeu des alliances entre les groupes de pression et les luttes d'influence que Tarrade met en lumière dans cet article sur la Révolution française étant donné que « le retard de ces informations [la révolte à la Martinique, celle de Saint-Domingue, etc.], leur décalage à la fois à l'événement

---

<sup>90</sup> Tarrade a publié, en 1972, *Le commerce colonial de la France à la fin de l'Ancien Régime : l'évolution du régime de « l'Exclusif » de 1763 à 1789*, Paris, Presses universitaires de France.

<sup>91</sup> Tarrade, « Les colonies et les principes de 1789... », p. 9-17.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 18-19.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 20.

et aux débats de l'Assemblée, leur mélange inextricable avec les rumeurs plus ou moins contrôlables venues des ports, la multitude des adresses et des mémoires contradictoires venus de tous les horizons expliquent la difficulté pour la masse des députés de se former une claire vue d'ensemble des problèmes. »

C.L.R. James, quant à lui, aborde entre autres la question coloniale dans deux chapitres de son livre *The Black Jacobins* (1938). Dans l'un d'eux, il explique notamment le fonctionnement de l'insurrection des esclaves de Saint-Domingue de 1791 en présentant leur organisation, leur chef, Toussaint L'Ouverture, et le déroulement de la révolte. Après de nombreuses discussions à l'Assemblée sur la façon de gérer la crise dans la colonie, les métropolitains arrivèrent à la conclusion qu'ils devaient satisfaire les demandes des Noirs libres qui voulaient l'égalité politique. Ce sera chose faite avec le décret du 24 mars 1792 qui donnait l'égalité politique aux Noirs libres.

Dans son chapitre *And the Paris Masses Complete*, James présente dans un premier temps l'expédition française qui est envoyée pour remettre de l'ordre dans la colonie en raison des insurrections et imposer la décision promulguée par l'Assemblée législative d'octroyer la citoyenneté aux Noirs libres. Le travail de James amène l'idée que la révolution coloniale est une force autonome, dirigée par Toussaint, qui a aidé à la radicalisation de la Révolution française. De plus, James affirme que les masses françaises étaient toutes en faveur des esclaves de Saint-Domingue qui vivaient l'oppression faite par « l'aristocratie de la peau »<sup>94</sup>. Ainsi, rendue en février 1794, la France était prête pour décréter l'abolition de l'esclavage. Selon James, la Révolution française et l'insurrection d'esclaves de Saint-Domingue ont le soutien des masses populaires qui sont déterminantes, selon lui, dans le succès de ces révolutions. Ainsi, dès 1938, James présentait l'idée qu'il y avait des liens étroits entre la Révolution française et la Révolution haïtienne.

---

<sup>94</sup> « The workers and peasants of France could not have been expected to take any interest in the colonial question in normal times, any more than one can expect similar interest from British or French workers to-day. But now they were roused. They were striking at royalty, tyranny, reaction and oppression of all types, and with these they included slavery. The prejudice of race is superficially the most irrational of all prejudice, and by a perfectly comprehensible reaction the Paris workers, from indifference in 1789, had come by this time to detest no section of the aristocracy so much as those whom they called 'the aristocrats of the skin'. » James, *The Black Jacobins...*, *Ibid.*, p. 120.

Du côté anglo-saxon, l'historien David Geggus publiait en 1989 l'article « Racial Equality, Slavery, and Colonial Secession during the Constituent Assembly<sup>95</sup> » dans lequel il étudie la question coloniale durant la Révolution française. Il souligne, dans un premier temps, le peu d'écrits sur la question coloniale et l'attitude française à l'égard des colonies par les historiens qui s'intéressent à la Révolution française. D'autant plus que les possessions françaises étaient très importantes sur le plan économique pour la métropole<sup>96</sup>.

Cet article s'intéresse avant tout au combat pour l'égalité raciale et l'émancipation des esclaves en France. La Révolution française soulève notamment trois questions touchant de près les colonies : l'autodétermination des administrations coloniales, les droits civils pour les gens de couleur libres et l'abolition de la traite et de l'esclavage. Selon l'auteur, la vie politique française fut influencée par ce qui se passait dans les colonies antillaises durant la même période<sup>97</sup>. Geggus utilise notamment les archives des réunions de l'Assemblée pour démontrer que différents groupes s'intéressaient à la question coloniale. La Société des Amis des Noirs, les abolitionnistes, et les membres du club Massiac, leurs opposants. Autrement dit, Geggus, comme C.L.R. James l'avait fait avant lui, défend l'hypothèse d'une interrelation entre les événements des Antilles à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et ceux qui se déroulent en France au même moment<sup>98</sup>.

### 3.5 Conclusion

À travers les ouvrages que nous avons présentés dans ce chapitre, nous pensons avoir bien démontré que la race, le racisme et l'esclavage sont des thèmes aussi importants pour les

---

<sup>95</sup> David Geggus, « Racial Equality, Slavery, and Colonial Secession during the Constituent Assembly », *The American Historical Review*, Vol. 94, No. 5, 1989, p. 1290-1308.

<sup>96</sup> Par ailleurs, « The neglect of colonial affairs in French revolutionary historiography is also surprising because of the significance of the issues raised by the colonial question. The world's first examples of racial equality in an American colony, of wholesale emancipation in a major slaveholding society, and of the exportation of these policies as weapons of war all date from the years 1789-1794 (*Ibid.*, p. 1291). »

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 1290. La rébellion de Vincent Ogé à la fin de 1790 pour obtenir des droits aux Noirs libres aura permis de faire prendre conscience aux membres de l'Assemblée que l'octroi de concessions aux Noirs libres serait un bon moyen de renforcer le contrôle de la France sur une population coloniale qu'elle contrôlait de moins en moins (*Ibid.*, p. 1302).

<sup>98</sup> Rappelons que Laurent Dubois présentera, dans *Les esclaves de la République. L'histoire oubliée de la première émancipation (1789-1794)*, une thèse attribuant un rôle important aux nouvelles provenant de France à propos de la Révolution française sur les révoltes d'esclaves.

historiens qui étudiaient la France métropolitaine que pour ceux qui s'intéressent à l'empire colonial français. Avec l'étude des travaux de Pluchon, Erhard, Duchet, Sala-Molins et Bénot il est légitime de penser que la question du racisme était importante chez les philosophes des Lumières. Les Lumières furent critiqués, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, par les révisionnistes comme Pluchon et Sala-Molins qui affirmaient qu'avec des propos parfois contradictoires, ils ne mettaient pas l'énergie nécessaire pour combattre l'esclavage, alors qu'ils défendaient l'idéal de la Liberté. Sala-Molins affirme que les philosophes ont failli au plus grand de leur défi. Yves Bénot et Jean Erhard ont une opinion différente quant au rôle des Lumières dans l'abolition de l'esclavage.

Par la suite, il fut démontré, à travers les travaux portant sur la question coloniale que la première abolition de l'esclavage en 1794 a été le fruit d'une grande lutte qui durait depuis 1789 entre différents groupes de pression. C'est en partie cela qui explique que les idéaux de la Révolution française promulguée dans la *Déclaration des droits de l'homme* ne furent pas appliqués immédiatement aux Noirs, libres et esclaves, des colonies françaises. Le rôle joué par la masse populaire dans l'obtention de l'abolition, comme James le propose, reste toutefois plus obscur, d'autant plus que les historiens s'accordent généralement pour dire que le mouvement abolitionniste français avait ses partisans davantage dans l'élite de la société que dans la paysannerie, contrairement à son homologue anglais qui avait un appui important au sein de la population.

Pour comprendre le développement des débats à l'Assemblée sur le statut des Noirs libres, les historiens étudièrent notamment les procès-verbaux des assemblées tandis que d'autres préférèrent étudier ce que les journaux de l'époque rapportèrent des débats. D'autres, aussi, se concentrèrent plutôt sur la correspondance entre les membres d'un groupe de pression. Par contre, tous arrivèrent au constat que la question coloniale a eu une place importante au sein des débats de l'Assemblée. Dans un premier temps, axé sur le statut des Noirs libres, le débat se déplaça pour traiter du cas des esclaves. Certains chercheurs démontrèrent l'importance des nouvelles provenant des colonies françaises sur la modification de l'opinion des membres de l'Assemblée.



Les historiens Pierre Pluchon, Sue Peabody et Pierre H. Boulle, qui se sont concentrés sur le statut des Noirs en France, ont déconstruit le mythe selon lequel il n'y avait jamais eu d'esclaves en France. Ils se sont tous penchés sur la législation entourant les Noirs dans la métropole pour analyser son évolution durant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Si les lois deviennent toujours plus sévères à mesure que le siècle avance, c'est, selon eux, en raison de la crainte de la contamination de la société française par les Noirs, malgré le fait que leur nombre sera toujours faible. C'est aussi en raison des pressions faites par les planteurs qui veulent amener leurs esclaves avec eux lorsqu'ils voyagent dans la métropole sans les voir retrouver leur liberté aussitôt débarqués en France.

## CONCLUSION

Le but de ce mémoire a été de faire un compte rendu, non exhaustif, des travaux d'historiens portant, entre autres, sur la race, le racisme, l'esclavage et les Lumières afin de présenter comment ces thèmes ont été traités au sein de l'historiographie occidentale. Avant les années 1980, nous retrouvons l'étude de la race et du racisme dans l'historiographie de l'histoire intellectuelle, de l'anthropologie ainsi que dans l'histoire de certaines colonies mais il y avait peu de travaux sur l'esclavagisme, le statut des Noirs libres et les moyens de résistance des esclaves. Toutefois, avec le développement de l'histoire atlantique dans les années 1980, les travaux portant sur le monde caribéen connurent une nette augmentation. C'est pourquoi nous avons voulu, avec ce mémoire, regrouper les productions historiographiques au sein de trois thèmes principaux pour mieux faire ressortir les tendances générales des productions historiographiques.

Dans un premier temps, nous avons présenté les différentes définitions qu'a eues le mot « race » depuis le XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVIII<sup>e</sup> pour démontrer que ce terme a connu une véritable transformation. D'abord utilisé pour exprimer les caractéristiques désirées dans la reproduction des animaux, le terme est ensuite utilisé au XVI<sup>e</sup> siècle pour référer d'abord à la royauté puis, vers le milieu du siècle, à la noblesse pour distinguer les nobles de race des nobles d'ascendance roturière. Utilisé en ce sens, « race » réfère à « lignée » et « famille ». Avec la colonisation et la rencontre de nouveaux peuples, des préjugés raciaux émergent à l'égard des non-Européens. Sous la base de ce qui est observable, les théoriciens de la race vont commencer, à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à catégoriser les races en prenant pour modèle la race européenne. Avec la hiérarchisation des races, le terme évolue vers une idéologie que l'on nommera le racisme. Toutefois, il y a un débat parmi les historiens concernant l'origine du racisme. En effet, certains pensent que l'idéologie remonte au monde hellénique, d'autres affirment plutôt que c'est un phénomène beaucoup plus récent qui aurait seulement émergé au XIX<sup>e</sup> siècle alors que d'autres, enfin, croient que le racisme apparaît au moment de l'essor du commerce triangulaire. Pour ces derniers, le racisme permet l'exploitation d'un groupe d'êtres humains, les Africains, au profit des Européens qui s'en servent comme bétail dans les nouvelles colonies européennes en Amérique.

Par la suite, il a été question de la traite des Noirs et de l'esclavage étant donné qu'il s'agit de deux sujets centraux à l'histoire atlantique. D'ailleurs, l'étude de l'esclavage permet de nous en apprendre davantage sur la question raciale puisque cela nous permet de mieux comprendre le fonctionnement de sociétés coloniales basées sur l'esclavage et plus particulièrement sur les justifications et les moyens utilisés pour dominer les Africains. Pour ce faire, nous avons présenté les causes soulevées par les partisans de l'esclavage. La traite était la réponse à différents besoins : les intérêts économiques des colonies et de la métropole et le besoin démographique. Les goûts européens pour le sucre et le café, entre autres, ont occasionné l'exploitation à grande échelle de ces plantations aux Antilles. Toutefois, cela demandait beaucoup de main-d'œuvre, besoin qui fut comblé par la traite des Noirs jusqu'à ce que cette dernière soit abolie au début du XIX<sup>e</sup> siècle (en ce qui concerne la France). Il a ensuite été question de différents thèmes (le transport des esclaves de l'Afrique aux Amériques, leur quotidien aux Antilles et en Amérique du Nord, la justice royale, les formes de résistance des esclaves et les Noirs libres et les mulâtres) que nous retrouvons fréquemment dans l'historiographie de l'esclavage.

En présentant ces thèmes à partir de travaux d'historiens nous avons pu démontrer qu'il y a différentes façons d'aborder un thème puisque, selon l'approche utilisée, les auteurs n'arrivent pas toujours aux mêmes conclusions. Cécile Vidal et Carolyn E. Fick, si elles s'accordent pour dire que les moyens utilisés par les esclaves pour résister à leur condition étaient des façons d'améliorer leur quotidien, Fick interprète plutôt cela comme des moyens de résistance politique qui ont mené, à leur façon, à la révolte des esclaves de Saint-Domingue tandis que Vidal, elle, ne voit pas ces formes de résistances comme étant des actes politiques. Concernant les Noirs libres et les mulâtres, Pierre Pluchon propose l'idée que la discrimination législative faite à leur égard est une réaction raciste de la part des colons européens. C'est la couleur de la peau, selon lui, qui gouverne les relations entre les Blancs et les Noirs. Toutefois, pour Catherine A. Reinhardt, la discrimination qui est faite envers les Noirs libres et les métis ne provient pas d'une forme de racisme basée sur la couleur de la peau, mais plutôt de la réaction d'un groupe minoritaire (les Blancs) face à l'augmentation d'un groupe qui vient le concurrencer. La discrimination des Noirs libres à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avait donc pour but la réaffirmation de la suprématie des Blancs.

Finalement, dans la dernière partie, qui portait sur la France, la question raciale a été étudiée dans le contexte de l'historiographie portant sur la métropole. Pour comprendre comment cette dernière a été étudiée, nous avons retenu des études provenant de différents champs d'analyse historique (histoire intellectuelle, démographique, judiciaire et politique). Nous avons décidé de regrouper ces études au sein de trois thèmes principaux de ce chapitre : les Lumières et la tolérance, les Noirs libres en France et la question coloniale au moment de la révolution française et après. Dans un premier temps, nous avons présenté des historiens révisionnistes comme Pierre Pluchon et Louis Sala-Molins qui remettent en question l'idéal de la tolérance des Lumières en faisant de l'histoire intellectuelle. Le premier doute de la sincérité des Lumières lorsqu'ils défendaient les Juifs et les Noirs alors que le second affirme que le silence des Lumières sur l'esclavage qui se déroulait au même moment dans les Antilles en dit long sur ce que pensaient réellement les Lumières à propos des Noirs. Toutefois, d'autres auteurs, comme Jean Erhard, essaient de réhabiliter les philosophes qui ont été mis à mal par les révisionnistes. Ils imputent aux détracteurs des philosophes de ne pas prendre en compte le fait que le mouvement des Lumières a évolué et qu'il devint abolitionniste vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur la question des résidents noirs en France, nous avons présenté trois auteurs principaux : Pierre Pluchon, Sue Peabody et Pierre Boule. Pluchon est l'un des premiers à avoir étudié le sujet et après avoir présenté le privilège associé à la terre de France, il fait de l'histoire économique et démographique en décrivant les villes où la concentration de Noirs était élevée (il note qu'il s'agissait généralement des villes portuaires associées à la traite) et en présentant les métiers que pouvait occuper cette minorité. Peabody, pour sa part, utilise l'histoire judiciaire et présente la législation française sur le statut des résidents noirs pour démontrer son évolution. Au début, si la législation accordait la plupart du temps la liberté aux esclaves qui débarquaient en France, cela change au fil du XVIII<sup>e</sup> siècle pour atteindre son apogée en 1776 avec l'interdiction pour les Noirs d'entrer en France afin de freiner leur arrivée et d'assurer la bonne intégration de ceux déjà présents dans le pays. Pour Boule, le développement du racisme, associé à la colonisation européenne et à l'esclavage et les pressions faites par les planteurs qui amenèrent avec eux leurs esclaves lorsqu'ils revinrent en France (car ils ne voulaient pas les perdre), explique la transformation de la législation française quant au statut des Noirs en France.

En ce qui concerne la question coloniale, c'est-à-dire la question de l'esclavage au moment de la Révolution française, qui réclamait la liberté et l'égalité pour tous les hommes, la plupart des historiens qui se sont intéressés à l'histoire politique ont présenté les différentes forces en présence à ce moment : la Société des Amis des Noirs, abolitionnistes, et le Club Massiac, partisans de l'esclavage. À partir de différentes sources, journaux de l'époque, procès-verbaux des réunions de l'Assemblée, ou même correspondances des membres de l'Assemblée, les historiens ont démontré comment l'Assemblée était divisée sur deux questions : le statut des Noirs libres et l'abolition de l'esclavage. Certains historiens ont plutôt mis l'accent sur l'impact que l'insurrection des esclaves de Saint-Domingue a eu sur les membres de l'Assemblée. C'est cela qui aurait expliqué, en grande partie, la première abolition de l'esclavage le 4 février 1794.

Les auteurs et les ouvrages que nous avons présentés dans ce mémoire ne sont qu'un aperçu de la quantité impressionnante d'ouvrages touchant les questions raciales dans l'Atlantique français au XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont été publiés durant les dernières années. La race, le racisme et l'esclavage sont des thèmes riches qui amèneront, sans aucun doute, les historiens à produire de nouvelles études. Beaucoup d'aspects reliés à la race et au racisme n'ont pas été abordés dans ce mémoire pour différentes raisons. En effet, nous avons décidé de ne retenir que les thèmes que nous avons retrouvés le plus souvent dans les études que nous avons consultées. Dans ce mémoire, nous avons organisé les études touchant la race en trois catégories : celles portant sur les concepts de race et de racisme, celles qui étudient l'esclavage dans les colonies françaises de l'Atlantique et, finalement, celles traitant de la race et du racisme dans la métropole au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous avons choisi de centrer notre mémoire sur l'Atlantique français parce que nous habitons au sein d'une ancienne colonie française et que les liens que le Québec entretient avec la francophonie sont importants.

## BIBLIOGRAPHIE

### Source

Douglass, Frederic, *Vie de Frédéric Douglass esclave américain, écrite par lui-même*. Paris, Pagnerre, 1848 [1845].

### Articles de journaux

Aglietti, Stéphanie et Martell, Peter. « Vingt ans après le génocide, le Rwanda se souvient ». *La Presse*, [En ligne], <http://www.lapresse.ca/international/afrique/201404/07/01-4755089-vingt-ans-apres-le-genocide-le-rwanda-se-souvient.php> (Page consultée le 25 avril 2014)

Rozières, Grégory. « Le mot "race" supprimé de la législation par l'Assemblée nationale ». *Le Huffington Post*, [En ligne], [http://www.huffingtonpost.fr/2013/05/16/mot-race-supprime-legislation-histoire-francaise\\_n\\_3287885.html](http://www.huffingtonpost.fr/2013/05/16/mot-race-supprime-legislation-histoire-francaise_n_3287885.html) (Page consultée le 23 avril 2014).

### Ouvrages de référence

« Esclavage ». *Encyclopédie Larousse en ligne*. [En ligne] <http://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/esclavage/49330> (Page consultée le 18 mars 2014)

« Noircir ». *Dictionnaire Le Petit Robert*. [Cédérom]. 2014.

« Race ». *Dictionnaire Le Petit Robert*. [Cédérom]. 2014.

« Racisme ». *Encyclopédie Larousse*. [En ligne] <http://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/racisme/85140#429391> (Page consultée le 9 août 2014)

« Mulâtre ». *Dictionnaire Le Petit Robert*. [Cédérom]. 2014

Berte, Jean-Pierre *et al.* « Esclavage ». *Encyclopædia Universalis*. [En ligne] <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/esclavage/> (Page consultée le 19 mars 2014)

Burin, Philippe. « Shoa », *Encyclopædia Universalis*. [En ligne] <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/shoah/> (Page consultée le 25 avril 2014)

De Coppet, Daniel. « Race », *Encyclopædia Universalis*. [En ligne] <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/race/> (Page consultée le 12 mars 2014)

Jeuge-Maynard, Isabelle dir., « Race », *Le Petit Larousse illustré*. Paris, Larousse, 2007, p. 890.

Memmi, Albert. « Racisme ». *Encyclopædia Universalis*. [En ligne] <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/racisme/> (Page consultée le 12 mars 2014)

Meyer, Jean. « Noblesse », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne] <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/noblesse/> (Page consultée le 28 avril 2014).

## Thèse

Doron, Claude-Olivier. *Races et dégénérescence. L'émergence des savoirs sur l'homme anormal*. Thèse de Ph.D. (Philosophie), Université Paris-VII Denis Diderot, 2011. 1519 pages.

## Monographies

Bénot, Yves, Roland Desné *et al.* *Les Lumières, l'esclavage, la colonisation*. Paris, Éditions La Découverte, 2005. 326 pages.

Berghe, Pierre L. Van Den, *Race and Racisme. A comparative perspective*. New York, John Wiley and Sons, 1967. 169 pages.

Boulle, Pierre H. *Race et esclavage dans la France de l'Ancien Régime*. Paris, Perrin, 2007. 286 pages.

Delacampagne, Christian. *L'invention du racisme : Antiquité et Moyen Âge*. Paris, Fayard, 1983. 353 pages.

Delacampagne, Christian. *Une histoire du racisme des origines à nos jours*. Paris, Librairie générale française, 2000. 288 pages.

Devyver, André. *Le sang épuré, les préjugés de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime (1560-1720)*. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973. 608 pages.

Dorigny, Marcel et Bernard Gainot. *La Société des amis des Noirs 1788-1799 : contribution à l'histoire de l'abolition de l'esclavage*. Paris, Éditions UNESCO, 1998. 429 pages.

Dubois, Laurent et John D. Garrigus. *Slave Revolution in the Caribbean 1789-1804: A Brief History with Documents*. Boston, Bedford / St. Martin's, 2006. 212 pages.

Dubois, Laurent. *A colony of citizens: revolution & slave emancipation in the French Caribbean, 1787-1804*. Williamsburg, University of North Carolina Press, 2004. 452 pages.

Dubois, Laurent. *Les esclaves de la République : l'histoire oubliée de la première émancipation, 1789-1794*. Paris, Calman-Lévy, 1998. 239 pages.

Duchet, Michèle. *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. Paris, Albin Michel, 1995 [1971]. 611 pages.

Ehrard, Jean. *Lumières et esclavage. L'Esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, André Versaille. 2008. 238 pages.

- Fauque, Claude et Marie-Josée Thiel. *Les routes de l'esclavage. Histoire d'un très grand « dérangement »*. Paris, Hermé, 2004. 206 pages.
- Fick, Carolyn E. *The Making of Haiti: The Saint Domingue Revolution From Below*. Knoxville, University of Tennessee Press, 1990. 355 pages.
- Fredrickson, George, M. *Racisme, une histoire*. Paris, Éditions Liana Levi, 2003 [2002]. 217 pages.
- Ghachem, Malick W. *The Old Regime and the Haitian Revolution*. New York, Cambridge University Press, 2012. 350 pages.
- Gisler, Antoine. *L'esclavage aux Antilles françaises (XVIIe-XIXe siècle)*. Paris, Karthala, 1981 [1965]. 228 pages.
- Havard, Gilles et Cécile Vidal. *Histoire de l'Amérique française*. Paris, Flammarion, 2008 [2003]. 863 pages.
- James, C.L.R. *The Black Jacobins. Toussaint L'Ouverture and the San Domingo Revolution*. New York, Vintage Books, 1989 [1938]. 426 pages.
- Jouanna, Arlette. *L'idée de race en France au XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup>*. Montpellier, Université Paul Valéry, 1981 [1976]. Tomes 1 et 2, 808 pages.
- Kovel, Joel. *White Racism: A Psychohistory*. New York, Columbia University Presse, 1984. 301 pages.
- Martin, Gaston. *Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises*. Paris, Presses universitaires de France, 1948, 318 pages.
- Moussa, Sarga, dir. *L'idée de "race" dans les sciences humaines et la littérature (XVIIIe et XIXe siècles)*. Paris, L'Harmattan, 2003. 455 pages.
- Peabodu, Sue. *There Are No Slaves in France*. New York, Oxford University Press, 1996. 210 pages.
- Pluchon, Pierre. *Nègres et Juifs au XVIIIe siècle. Le racisme au siècles des Lumières*. Paris, Tallandier, 1984. 313 pages.
- Poliakov, Léon et al. *Le Racisme*. Paris, Seghers, 1976. 156 pages.
- Popkin, Jeremy D. *Facing racial revolution : eyewitness accounts of the Haitian Insurrection*. Chicago, University of Chicago Press, 2007. 400 pages.
- Popkin, Jeremy D. *You Are All Free: The Haitian Revolution and the Abolition of Slavery*. New York, Cambridge University Press, 2010. 422 pages.
- Sala-Molins, Louis. *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*. Paris, Quadrige/Presses Universitaires de France, 2005 [1987]. 292 pages.



Sala-Molins, Louis. *Les misères des Lumières. sous la Raison, l'outrage*. Paris, Robert Laffont, 1992. 210 pages.

Thomas, Hugh. *La traite des Noirs, 1440-1870*. Paris, Robert Laffont, 2006 [1997]. 1037 pages.

Trudel, Marcel. *Deux siècles d'esclavages au Québec*. Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2009 [1960]. 360 pages.

Vissière Isabelle et Jean-Louis Vissière. *La traite des noirs au siècle des lumières (Témoignages de négriers)*. Paris, Éditions A.M. Métailié, 1982. 177 pages.

### Articles

Aubert, Guillaume. « "The Blood of France": Race and Purity of Blood in the French Atlantic World ». *The William and Mary Quarterly*, Vol. 61, No. 3, 2004, p. 439-478.

Boulle, Pierre H. « Marchandises de traite et développement industriel dans la France et l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Revue française d'histoire d'outre-mer*, Vol. 62, No. 226-227, 1975, p. 309-330.

Boulle, Pierre H. « La construction du concept de race dans la France d'ancien régime ». *Outre-Mers*, Vol. 89, No. 336-337, 2002, p. 155-175.

Boulle, Pierre H. « Racial Purity or Legal Clarity? The Status of Black Residents in Eighteenth-Century France ». *The Journal of Historical Society*, Vol 1, 2006, p. 19-46.

Cabantous, Alain. « Résistance de principe ou lucidité intellectuelle? Les historiens français et l'histoire atlantique ». *Revue historique*, No. 663, 2012-2013, p. 705-726.

Debbasch, Yvan. « Antoine Gisler, C.S.S.P. : *L'esclavage aux Antilles françaises (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*. Contribution au problème de l'esclavage, Fribourg, Éditions universitaires, 1965, 213 pages ». *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, Vol. 56, No. 204, 1969, p. 320-322.

Dorigny, Marcel. « La Société des Amis des Noirs et les projets de colonisation en Afrique », *Annales historiques de la Révolution française*. Vol. 293, No. 293-294, 1993, p. 421-429.

Doron, Claude-Olivier. « Race and Genealogy: Buffon and the Formation of the Concept of "Race" ». *Humana, Journal of Philosophical Studies*. Vol. 22, 2012, p. 75-109.

Douglas, Bronwen. « Notes on Race and the Biologisation of Human Difference ». *Journal of Pacific History*, Vol. 40, No. 3, 2005, p. 331 à 338.

Douglas, Bronwen. « Slippery Word, Ambiguous Praxis: "Race" and Late-18<sup>th</sup>-Century Voyagers in Oceania ». *The Journal of Pacific History*, Vol. 41, No. 1, 2006, p. 1-30.

Dubois, Laurent. « An enslaved Enlightenment: rethinking the intellectual history of the French Atlantic ». *Social History*, Vol. 21, No. 1, 2006, p. 1-14.

- Geggus, David. « Racial Equality, Slavery, and Colonial Secession during the Constituent Assembly ». *The American Historical Review*, Vol. 94, No. 5, 1989, p. 1290-1308.
- Hudson, Nicholas. « Nation to "Race": The Origin of Racial Classification in Eighteenth-Century Thought ». *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 29, No. 3, 1996, p. 247-264.
- Jamard, Jean-Luc. « Consomption d'esclaves et productions de «races» : l'expérience caribéenne ». *L'Homme*, Vol. 32, No. 122/124 (La Redécouverte de l'Amérique), 1992, p. 209-234.
- Meeks, Brian. « Re-Reading the Black Jacobins: James, the Dialectic and the Revolutionary Conjoncture ». *Social and Economic Studies*. Vol. 43, No. 3, 1994, p. 75-103. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/27865976?seq=1> (Page consultée le 11 juin 2014)
- Mengal, Paul. « Éloge de la bâtardise », *Mots*, No. 33, décembre 1992, p. 35-41.
- Reinhardt, Catherine A. « Forgotten Claims to Liberty : Free Coloreds in St. Domingue on the Eve of the First Abolition of Slavery ». *Colonial Latin American Review*, Vol. 10, No. 1, 2001, p. 105-124.
- Resnick, Daniel P. « The Société des Amis des Noirs and the Abolition of Slavery ». *French Historical Studies*, Vol. 7, No 4, 1972, p. 558-569.
- Roger, Philippe. « Tolérance et "minorités" à l'âge des Lumières ». *Études littéraires*, Vol. 32, No. 1-2, 2000, p. 161-173.
- Rushforth, Brett. « "A Little Flesh We Offer You": The Origins of Indian Slavery in New France ». *The William and Mary Quarterly*, Vol. 60, No. 4, 2003, p. 777-808.
- Tarrade, Jean. « Les colonies et les principes de 1789 : les révolutionnaires face au problème de l'esclavage ». *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 1989, Vol. 76, No. 282-283, p. 9-34.

## **Manuels**

- Bély, Lucien. *La France moderne. 1498-1789*. Paris, Presses Universitaires de France, 1999 [1994]. 670 pages.
- Lebrun, François. *L'Europe et le monde. XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Armand Colin, 2007 [1987]. 352 pages.

## **Sites Internet**

- Cirad (La recherche agronomique pour le développement). *Tout savoir sur la canne à sucre*, [En ligne]. <http://www.cirad.fr/publications-ressources/science-pour-tous/dossiers/canne-a-sucre/ce-qu-il-faut-savoir/culture-recolte> (Page consultée le 01 avril 2014)
- Leland, Marine. « François-Madeleine-Fortuné Ruelle D'auteuil de Monceaux », *Dictionnaire biographique du Canada*, [En ligne]. <http://www.biographi.ca/>

fr/bio/ruette\_d\_auteuil\_de\_monceaux\_francois\_madeleine\_fortune\_2F.html (Page consultée le 18 août 2014).

Le service public de la diffusion du droit. *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789*, [En ligne]. <http://www.legifrance.gouv.fr/Droit-francais/Constitution/Declaration-des-Droits-de-l-Homme-et-du-Citoyen-de-1789> (Page consultée le 10 juin 2014).

